

LES REMPLAÇANTS

Un roman inédit de

HARRY BERNARD

CHAPITRE 1

Le docteur Lefrançois arrivait à peine à l'hôtel qu'on frappa à la porte de sa chambre. Des coups timides, comme ceux qui sous-entendraient une femme nerveuse, tournant le dos à la lumière et se demandant si on ne la surveille pas.

Il crut qu'il se trompait, que le bruit s'adressait à la porte voisine. Mais il endossa son veston, rajusta sa cravate. Puis il tendit l'oreille. Rien, pendant une seconde. Et ce fut comme un grattement, un effleurement plutôt, qui n'osait s'affirmer.

Il ouvrit et vit que c'était Madeleine.

Il ne fut pas étonné. Il l'attendait, mais il ne pensait pas qu'elle viendrait si tôt. Elle entra et l'embrassa, des mèches châtaines lui caressant la joue, se mêlant à ses cheveux gris, clairsemés aux tempes. Il s'aperçut dans la glace de la cheminée et détourna la tête, un peu honteux du spectacle qu'il se donnait, honteux et fier aussi, car l'abandon de cette petite n'allait pas sans le flatter.

Madeleine était menue, solide et en chair, avec des bras ronds qu'il sentait avec plaisir autour de son cou. Une fausse-maigre, une de ces femmes comme il en est, au maintien modeste et aux allures trompeuses, qui s'accusent pas la moitié de ce qu'elles cachent.

Elle leva la tête et sourit, ses yeux gris-bleu ensoleillés de sa joie.

– Content de me voir?

Il ne répondit pas.

– Content?

– Pourquoi le demander?

– Vous ne me dites jamais rien...

– Est-ce que je serais ici, voyons, si je n'étais pas content? Est-ce que je t'aurais téléphoné, si je ne voulais pas te voir? Est-ce que j'aurais quitté ma famille, mon bureau, mes malades? Réponds, si tu peux, à ces questions!

– C'est vrai, mais...

Il se mit à rire et lui offrit une cigarette.

– Non, pas tout de suite.

Elle pivota sur ses hauts talons, se pencha vers une lithographie encadrée, qui représentait un paysage de neige et de sapins, puis s'approcha d'un miroir. Serrant les lèvres, elle vérifia le dessin carminé de sa bouche.

– Mon rouge n'est pas dérangé. Vous savez, monsieur le docteur, embrasser une femme!

– Oublions le docteur!

– Et la médecine?

– Et la médecine, l'odeur de médicaments qui flotte à l'hôpital...

Oublions les sulphas les antibiotiques...

– Ce qui signifie?

– Que nous sommes ensemble et que le reste ne compte pas.

Elle s'approcha du lit, s'y assit, puis enleva ses souliers à moitié, qui restèrent suspendus au bout de ses pieds.

– Je me sens mieux ainsi. Ça ne fait rien? Ils me fatiguent... J'ai assez de les porter dans la rue.

– Tu peux les enlever, si le cœur t'en dit. Qu'est-ce qui t'empêche? Et qu'as-tu fait de bon, depuis que je t'ai vue?

– Rien de remarquable. La même vieille routine que d'habitude. C'est vrai, j'ai pensé à vous! Croyez-le ou non...

Elle se leva. Marchant sur ses bas de nylon, elle prit place sur le bras du fauteuil d'où il lui parlait. Elle s'appuya à son épaule, passa un bras autour de son cou.

– Vous n'avez pas l'air de bonne humeur...

– Pourquoi me porter respect? Vous pas ci, vous par là, ce n'est ni intime ni très confiant. Je t'ai dit tant de fois de me tutoyer... Comme tu restes jeune, distante, craintive, comme guindés aussi, même dans l'abandon... Si tu me tutoies, il me semble que cela rapproche. Tu ne crois pas?

– Je ne m'habituerai jamais.

– Si j'avais ton âge, ce serait plus facile.

– Sais pas.

– Je le sais, moi... Tu le comprends aussi, mais tu ne l'admettras pas.

Elle se pencha et le baisa au front, n'appuyant guère, à cause du rouge de ses lèvres.

– Si vous voulez, parlons d'autre chose.

Puis elle le quitta, sans lui donner le temps de répondre, et se dirigea vers la salle de bain.

– Je reviens tout de suite.

– Qu'y a-t-il encore?

Elle se retourna, étonnée de son impatience.

– Mais qu'avez-vous, ce soir? Je ne vous reconnais pas... Est-ce que je vous ai fait de la peine? Qu'est-ce qui ne va pas?

– Rien.

– J'ai envie de sortir. Est-ce que tu viendrais au théâtre, au cinéma?

Ou nous irions dans un club? Qu'est-ce que tu penses?

– Comme vous voudrez.

Elle laissa la porte entrebâillée et il la voyait un peu, devant le lavabo, qui jouait dans sa chevelure, replaçant une mèche, enroulant une boucle autour d'un doigt.

Qu'elle était jeune, cette Madeleine qu'il aimait depuis six mois, ou qu'il croyait aimer! Plus jeune que son fils aîné, à peine plus âgée que sa fille Céline, qui allait avoir vingt ans. Quand il y songeait, il se haïssait. Non, il lui faudrait la quitter, ne plus la revoir! Mais il ne savait comment le lui dire, et surtout dire les choses qu'il fallait pour ne pas la froisser, la blesser, ni la laisser sous l'impression qu'il se fatiguait d'elle. Ce qui, d'ailleurs, était faux.

Elle dit, de son lavabo :

– Cela vous ennuie d'attendre?

– Mais non... Prends le temps qu'il faut.

Il n'était pas fatigué d'elle, au contraire. Aucune, de celles qu'il avait connues, ne lui apportait autant de satisfaction et de joie. Aucune ne savait comme elle, par sa délicatesse, l'attention portée à ses propos, l'oubli en sa présence des choses de son âge, lui faire oublier qu'il vieillissait, chaque jour davantage, et qu'il serait grand-père depuis longtemps s'il avait des enfants mariés.

Il n'était pas fatigué d'elle, mais il savait que cette liaison ne durerait pas. Il le sentait depuis les premières semaines, mais il s'illusionnait, essayait de s'étourdir, de ne pas voir en lui, pour ne pas laisser fuir le peu de bonheur humain qu'il lui semblait tenir. Il s'y accrochait, comme le noyé à une

épave. Il admettait, quand il se montrait honnête avec lui-même, que Madeleine ne saurait lui appartenir jamais, qu'elle s'engagerait un jour dans la voie qui était sienne, et qu'il ne la reverrait plus. Mais ce moment de la séparation, il le voulait retarder le plus possible. Il s'abrutissait de travail, d'activité extra-professionnelle, d'insignifiances même, pour ne pas penser.

Il se méprisait de sa lâcheté, forme d'égoïsme et défense de son plaisir. La décision d'en finir, il l'avait prise plus d'une fois, mais il trouvait des raisons pour tirer en arrière, remettre à plus tard, ne rien changer à ce qui était.

Quand il tenait Madeleine dans ses bras, il ne pouvait s'empêcher de songer à Céline, qui s'asseyait comme elle sur ses genoux, de temps à autre, et bavardait avec lui, tandis qu'il tendait l'oreille, craignant la sonnerie du téléphone qui l'arracherait à cette douceur. La douceur du foyer, oui, en tant qu'il s'agissait de sa fille, sa dernière-née. Sa femme, c'était une autre histoire, sur laquelle il préférait garder le silence. Une lamentable histoire, peut-être voulue par lui dans quelque mesure, mais qui était la peine de sa vie.

Or, quand il fermait les yeux, Madeleine serrée contre lui, une absurde association d'idées lui suggérait la présence et le naturel innocent de Céline, et il lui semblait, continuant son raisonnement, qu'aimer Madeleine était une indignité, une exagération confinant à l'inceste. C'était idiot, mais il ne parvenait pas à chasser l'impression malsaine autour de lui, qui l'enveloppait et le rendait méprisable à ses yeux. Il se représentait Céline, séduite pas un homme de cinquante ans, presque un vieillard, et d'instinct il fermait les poings, rien que d'y penser. Comme Céline, Madeleine avait des parents. Un père de son âge ou à peu près, une mère aussi, et il se demandait ce qu'ils penseraient d'elle, s'ils apprenaient par hasard ce qu'ils ignoraient. S'ils la voyaient à cet instant, par exemple, se promener dans sa chambre comme chez elle, un peu triste et désorientée, parce qu'il lui proposait de sortir.

D'habitude, il ne se montrait pas avec elle. Il essayait de lui faire comprendre que ce serait commettre là une imprudence, qu'on pouvait les reconnaître dans la rue, l'un ou l'autre, et que des racontars suivraient, qui éclabousseraient la jeune fille. Pourquoi proclamer ce que personne n'avait besoin de savoir? Pourquoi s'afficher, quand rien ne les y obligeait? Et ce soir, sans préambule, sans explications, il lui proposait de l'accompagner au cinéma, dans une salle de club où l'on danse, où l'on boit, dans une pénombre où l'on cause à voix basse, parmi le cliquetis des verres et le rythme saccadé du jazz.

Il savait Madeleine trop fine pour ne pas percevoir que quelque chose n'allait point, qu'il n'était pas à son naturel, et elle demanderait des éclaircissements qu'il ne voulait pas donner. Ou elle ne dirait rien, ce qui serait pire. Son silence signifierait que, ni dupe ni naïve, elle attendrait que l'orage passât, pour que rien ne changeât entre eux. Il faut compter avec les femmes, leur sens inné de la défense passive, leur intuition, quand l'intelligence s'y joint, qui leur inspire de ne pas heurter les détresses qu'elles devinent.

Il en était à ces réflexions quand la jeune fille reparut. Sa toilette n'avait pas duré dix minutes. Elle lui sourit et dans cet instant s'envolèrent, anéanties, les sombres pensées qui l'assaillaient. Non, il ne pourrait pas se séparer de Madeleine. Il l'avait trop en lui. Il l'aimait plus qu'il ne le voulait et il sentait, ce qui était plus grave, qu'elle l'aimait aussi. Où trouverait-il le courage de lui soumettre, sinon ce soir, ce qu'il faudrait dire à la fin, et qui la tirerait de son rêve?

Non, il ne parlerait pas ce soir! Une autre fois, qui lui permettrait de revoir cette enfant, de s'emplir les yeux de son image, de la mieux fixer dans sa mémoire, pour l'y découvrir quand elle ne serait plus à portée de sa main. Il savait pourtant qu'elle s'effacerait en lui, que son souvenir s'estomperait en s'enveloppant d'ombres, et qu'un jour viendrait où elle ne serait qu'un fantôme dans le passé. Il voudrait se la représenter et n'y réussirait pas. Il se rappellerait peut-être le chatolement de ses cheveux, l'arc de ses lèvres ou le velouté de sa peau, mais il ne retrouverait pas la mobilité de son visage, les jeux de sa physionomie, l'expression de ses yeux et leur tristesse étrange, qui trahissait l'envie de pleurer, quand elle paraissait le plus heureuse. Il ne saisirait pas les nuances de sa voix, ni les sous-entendus d'un sourire. Il n'est rien de terrible comme l'absence, l'éloignement des êtres, pour les fondre dans l'irréel et le flou.

Madeleine s'approcha du lit.

- Je suis prête... Où allons-nous?
- Où tu voudras. Tu aimerais danser?
- Non.
- Voir un film?
- Plutôt.
- Tu as raison. Danser, à mon âge!
- Que vous vous pensez vieux...
- Je sais ce que je sais.

Elle ne demandait rien. Elle ne le questionnait pas sur ses raisons de quitter l'hôtel. Elle acceptait sa décision, sorte de mise en demeure qui ne correspondait pas à sa conduite passée ni aux arguments qu'il employait d'ordinaire, pour la persuader de ne pas paraître en public avec lui. Elle se

pliait à ce qui semblait être un caprice de sa part. Le voyant en contradiction avec lui-même, elle n'était pas même tentée de le souligner.

C'était ce qu'il redoutait le plus. Ou Madeleine ne se rendait pas compte, ou elle lisait en lui et simulait l'incompréhension. La première hypothèse ne s'appuyait sur rien. La vérité, c'est que Madeleine discernait son trouble et ne cherchait pas à en connaître la nature, par crainte des réactions qui pouvaient menacer. Son appréhension ne présentait rien de défini. Elle préférait la vague de l'incertitude à la cruauté de révélations qu'elle différait.

Dehors, le temps était doux. Une de ces soirées d'automne où flotte l'odeur du printemps. Un vent d'est relevait les feuilles accablées et présageait la pluie, lointaine peut-être, mais qui finirait par noyer la ville.

Il eût été agréable de se promener sans hâte, de monter vers la rue Sherbrooke, se diriger vers les verdure brunies, les dernières fleurs de Westmount. Rien n'imposait de s'enfermer dans une salle de spectacle, où l'air est lourd, quand l'été finissant offrait un charme qui allait mourir.

On était à cinq minutes d'une demi-douzaine de théâtres, mais Lefrançois dit au portier de l'hôtel de héler un taxi. Il s'y engouffra à la suite de la jeune fille, comme s'il se cachait.

Le chauffeur demanda :

– Where to?

Parce qu'on était dans l'ouest de la ville, l'homme se croyait obligé de parler l'anglais. Comme si le quartier restait fermé aux Canadiens d'ascendance française et aux autres, qui ne réclamaient point d'ancêtres dans les Îles.

– Coin Sainte-Catherine et Guy, répondit le médecin.

– Oui, m’sieur...

Est-ce qu’il a honte de moi, se demandait Madeleine, au point de refuser de faire vingt pas sur le trottoir, en ma compagnie?

Comme s’il devinait sa pensée, Lefrançois se rapprocha de la jeune fille et lui prit la main, qu’elle retira.

– Voyons! Soyons prudents!

Voilà maintenant qu’elle se moquait! Elle n’était pas dupe. Elle ne se plaignait pas, mais n’était ni aveugle ni dépourvue. Cela l’humilia, lui, de se sentir percé à jour. Peut-être pesé et jugé, et par une fille aussi jeune! Au fond, que pensait-elle? Jusqu’à quel point le méprisait-elle quand, le quittant, elle restait seule avec ses réflexions?

Au théâtre, pendant qu’il achetait les billets au contrôle, Madeleine s’éloigna et se mit à examiner les affiches, dans l’attitude d’une personne que rien ne presse, ou qui attend quelqu’un. Elle avait été bien inspirée, car un homme dans la trentaine la salua, qui venait d’arriver. Il s’appuya à une rampe de cuivre et alluma un cigare. Il ne se préparait pas, celui-là, à entrer tout de suite.

Madeleine se glissa dans un groupe de cinq ou six, mais de façon à précéder son compagnon, et les autres n’y virent que du feu.

Quand ils furent à leurs places, Maurice Lefrançois demanda :

- Qui était-ce? Ce n’est pas indiscret?
- Un détective de la Sûreté, qui demeure près de chez moi.
- Tu vois que j’avais raison. On ne sait jamais...
- C’est vrai, on ne sait jamais.
- Il est marié?
- Non, il vit chez ses parents. Je connais ses deux sœurs.

- Et lui?
- Moins, mais assez pour lui parler. Cela arrive, de temps à autre.
- Qu'est-ce qu'il fait ici?

J'imagine qu'il n'est pas ici pour son plaisir. Autrement, si je ne me trompe, il ne serait pas seul. Il doit travailler. File quelqu'un, peut-être... Pas nous en tout cas.

- C'est plus que tu ne peux dire.
- La Sûreté ne s'occupe pas de gens comme nous.
- C'est vrai.
- Des voleurs, des assassins, mais pas des gens comme nous.

À moins qu'il n'ait, quelque part, un intérêt personnel... Puisque vous vous connaissez? Peut-être qu'il ne travaille pas sur des ordres, mais pour son compte?

- Que voulez-vous dire?
- Rien.
- Dès lors, Madeleine se tut.

Qu'avait son vieil ami, qu'elle ne démêlait point? Il la chassait de sa chambre ou presque, après l'y avoir invitée. Il l'emmenait ensuite au cinéma, lui qui n'y allait jamais. Il avait si peur d'être vu avec elle qu'il prenait une voiture pour quelques coins de rues. Maintenant, il échafaudait une histoire fantaisiste, parce que Georges Lareau lui disait bonsoir. Il était plus que nerveux, peut-être malade. En tout cas, pas dans son assiette. Était-il soupçonneux à son endroit, jaloux même? À juger par sa façon de réagir, apprenant l'identité de Georges, et qu'elle le connaissait?

Madeleine entendit tousser, puis elle vit le policier qui passait dans l'allée, suivant à pas lents, à cause de l'obscurité, le placier qui le précédait.

Elle s'enfonça dans son siège et tourna la tête de côté. Elle espéra qu'il ne la voyait pas. Le médecin, lui, ne parut pas remarquer.

Elle attendit une vingtaine de minutes, mais elle ne suivait pas le film qui se déroulait. Que cherchait Lareau, dans une foule? Peut-être rien. Et puis, que sait-on des méthodes de la police? Elles changent selon les circonstances, les ordres des supérieurs, les soupçons, les indices, les conjectures. Quand elle rencontrerait Georges, elle lui demanderait s'il travaillait ce soir-là, ou s'il tuait le temps, comme elle? Il répondrait ce qu'il voudrait et ne lui révélerait aucun secret, elle en était persuadée. Non, elle ne questionnerait pas Lareau. Ce serait assez pour éveiller son attention, peut-être le lancer sur une piste qu'elle avait intérêt à brouiller.

Maintenant, elle se demandait s'il les suivait. Il pouvait, par exemple, les voir monter dans le taxi et partir à leur suite, dans sa voiture. Après Maurice, elle devenait à son tour nerveuse. Pourquoi Georges s'occuperait-il de ses affaires? Mais s'il allait parler à ses sœurs, Agathe et Jeanne-Aimée! La première surtout, qui travaillait dans le même immeuble qu'elle, et avec laquelle elle faisait souvent la route!

Même s'il soupçonnait quelque chose, Georges ne connaissait pas le docteur Lefrançois. Ce n'était pas probable. Il pouvait raconter quand même qu'un vieux monsieur l'accompagnait, un homme aux cheveux gris, presque blancs, à prendre pour son père ou son oncle. Rien de grave jusque-là, mais quelle explication donner aux siens, si on lui en demandait? Il lui faudrait une série de mensonges, pour s'en tirer. Et il y avait chance que personne ne la crût.

Maurice avait raison, s'opposant d'ordinaire à ce qu'elle l'accompagnât en public. Il avait la prudence que supposait l'irrégularité de leurs relations.

Mais c'était lui, ce soir, qui l'entraînait au dehors. À sa surprise, et sans qu'elle manifestât le moindre désir à ce sujet. Elle ne comprenait plus rien. Elle n'avait pas vu Maurice depuis un mois, cinq semaines même, et elle se promettait mieux qu'une soirée au cinéma, où l'on ne peut échanger dix paroles en sûreté, à cause des voisins.

Il la mandait à l'hôtel, puis il la mettait à la porte. Ni plus ni moins. Sans motifs ni raisons. Ce n'était pas dans sa manière et cela ne concordait pas avec le passé. Depuis six mois qu'elle le connaissait, c'était la première fois qu'il agissait ainsi. Quelque chose n'allait pas chez lui, mais quoi? Elle le saurait avec le temps, mais elle ne commettrait pas l'erreur de l'interroger. Elle simulerait plutôt de la mauvaise humeur, de la bouderie, pour l'amener à se révéler, suscitant chez lui de l'inquiétude à son propos.

Elle se pencha et dit :

- On s'en va?
- Comme tu voudras.
- Même si l'on ne connaît pas la fin de l'histoire?
- Nous en inventerons une. À notre goût...

À l'hôtel, la tension resta la même. Parce que l'homme ne se décidait pas à dire ce qui le tracassait, et parce que déjà Madeleine jouait la comédie de l'insouciance et de l'indifférence, cherchant à l'intriguer.

- Tu veux un verre de cognac?
- C'est une idée. Deux doigts, pas plus...

Elle n'aimait pas l'alcool, d'ordinaire n'en acceptait pas. Cette fois, c'était différent. Après ces deux doigts, deux autres, et peut-être y puiserait-elle le courage qui lui manquait, ou l'aplomb, pour amener l'autre à dire ce qu'il cachait.

Elle lui ferait une scène, mais sans perdre la tête, et il se fâcherait, et peut-être finirait-il par s'ouvrir? Par crainte de la chagriner davantage, pour ne pas courir le risque de la perdre.

Elle avala son cognac, n'en redemanda point. Aussitôt venu, son plan d'attaque lui parut mauvais. Maurice était trop malheureux pour qu'elle lui cherchât querelle. Il se versa deux verres, l'un après l'autre, et il regardait, abattu, se dissiper la fumée de sa cigarette. Elle ne reconnaissait pas l'homme. Il n'était jamais très gai, mais il essayait de se montrer aimable. Il s'occupait d'elle. Par intérêt, à n'en pas douter, mais il ne la négligeait pas comme ce soir. Que se passait-il?

À la fin, se risquant à le tutoyer, elle dit en s'approchant de lui :

- Dis, qu'est-ce que tu as?
- Je ne sais pas. Peut-être un peu malade...
- Cordonnier mal chaussé?
- C'est dans l'ordre.

Il mentait et elle le savait. Il savait aussi qu'elle savait, mais il n'essaya pas de la rassurer.

Elle le quitta vers minuit

CHAPITRE II

Madeleine partie, Lefrançois ne songea point à dormir. Affalé dans son fauteuil, face à la cheminée sans feu, il regardait devant lui, revivant sa soirée. Elle ne rappelait rien de brillant. Il la regrettait et ne la regrettait pas. La jeune fille n'était pas contente. Sa conduite à son égard manquait d'élégance, et Madeleine lui en voudrait de l'humiliation ressentie.

Assez pour provoquer la rupture, mais la rupture était à prévoir. Un jour ou l'autre, on en finirait. Même si, ce soir-là, il n'avait pas eu le courage de dire un mot la laissant deviner, il pouvait se montrer moins brutal. Ou moins goujat. Car Madeleine ne soupçonnait pas ce qui s'agitait en lui, les contradictions qui l'assaillaient, et il la laissait, l'ayant invitée, sous l'impression que sa venue lui déplaisait.

Maintenant, il se disait qu'il aurait dû parler. Commencer du moins, exposer à petites doses ce qu'il avait en tête, pour l'amener à comprendre, l'orienter vers l'acceptation. Il n'aurait pas tout révélé. Assez toutefois pour éveiller son attention, la surprendre dans son apparente quiétude, l'aiguiller vers le dénouement qu'il sentait, et qu'elle savait elle-même, au plus profond de son âme, inévitable.

Une autre fois, il serait revenu sur le sujet. Avec le temps, se jugeant l'un l'autre, peut-être se méprisant, ils auraient conclu une sorte d'entente tacite. Ils se seraient quittés sans aigreur, non sans regrets, à cause d'un orgueil blessé ou d'une vanité insatisfaite mais bons amis. Ou ils le croiraient.

Il faudrait maintenant recommencer, et comment se présenterait la conclusion? Il n'est rien comme de battre le fer quand il est chaud. Une autre fois, peut-être ne serait-il pas dans les dispositions d'aujourd'hui, et l'occasion

manquée ne reviendrait pas de la même façon.

Lefrançois s'agenouilla au pied du lit pour sa prière du soir, qui devenait prière du matin. Sa montre marquait deux heures. Sa prière n'en fut pas une, mais une sorte de méditation sur la vie en général et la sienne, qui lui apparaissait comme un rêve insensé dont il était témoin, où il ne tenait aucun rôle.

Au milieu des pires aberrations, il gardait la foi et sa dévotion d'enfant à la Vierge-Mère, qu'il invoquait souvent le jour, à son bureau et à l'hôpital, se rendant au chevet des malades. Une habitude, peut-être puérile aux yeux des autres, mais que les autres ignoraient, et dont il n'avait pas à rendre compte. Il était de ces hommes qui ne manquent pas la messe du dimanche, même après une nuit de débauche. Aussi n'avait-il pu installer, de façon permanente, le désordre dans sa vie. Des passades, des concessions aux sens, des chutes dont il se relevait, humilié des bassesses de la nature. Car il n'était pas insensible à la beauté des femmes, et il avait besoin de la présence d'une femme. De la présence, de la douceur, du mystère d'une femme qui comprend et parle peu, mais sait dire les mots qu'il faut, quand il le faut, et c'est de cela qu'il était privé.

Dans cet état d'esprit, malgré ses illogismes et ses inconséquences, des abandons successifs, suivis d'autant de retours, il n'avait jamais pu se résoudre à un esclavage. L'idée de s'attacher une maîtresse ne lui était pas venue. Dans les moments noirs, il se disait que c'était peut-être là une solution, mais il rejetait la suggestion aussitôt, persuadé qu'il n'y trouverait que goût de cendres. Il ne pouvait nier l'humain en lui, mais il n'acceptait de joug qui fait abstraction de la fierté et ravale. Il ne se voyait pas au niveau de certains

êtres par les seules satisfactions de l'instinct.

Dès qu'il s'attachait à une femme, car le corps a ses entraînements, il cherchait la voie qui conduirait à la libération. Il tâtonnait, se perdait dans le labyrinthe du sentiment et des sensations, fermait les yeux pour ne pas apercevoir la clarté. Il s'attardait parfois dans son abjection, essayant d'y prendre un amer plaisir, mais tôt ou tard se libérait des chaînes. Des deux hommes en lui, il essayait de dépouiller le vil. La vie était une lutte.

Madeleine, comment l'avait-il connue?

Par hasard, comme il arrive. Elle sonnait un soir à son bureau, pour le consulter sur un malaise quelconque, dont il ne se souvenait pas. Une de ses amies, déjà soignée par lui, donnait son nom et son adresse. Elle venait chez lui, comme tant d'autres, puis s'en allait.

Et un dimanche, sans qu'il y fût pour rien, elle pas davantage, elle se retrouvait devant lui. Il ne la reconnut point et elle le lui reprocha. Même quand elle se nomma, rappelant les circonstances de leur première rencontre, il ne sut la localiser dans ses souvenirs. Il se garda de le dire, pour ne pas la froisser, et parce que cela n'importait pas.

Il passait quelques jours dans un camp des Laurentides, en bordure d'un lac qui promettait de la truite et ne tenait pas ses promesses. Un lac entouré de sapins sombres et de quelques bouleaux, loin des routes, auquel on atteignait par un sentier à travers le bois.

Ils étaient là entre hommes, trois ou quatre, passant la moitié du temps à flâner, à se rôtir au soleil, plutôt qu'à courir des berges rocheuses. Le grand repos, celui que conseille la médecine aux tuberculeux, avec cette différence qu'on ne s'alitait pas. Mais une cure de cette sorte, de nonchalance et de

paresse, n'avait pas sa pareille pour des nerfs fatigués, des poumons oppressés pas l'air moite des chambres closes, un cœur surmené par les veilles et la tension que réclame la souffrance à guérir.

Autour du lac, trois constructions semblables à la leur, bois rond et planches brutes, où souvent il ne venait personne, mais qu'égayaient parfois des groupes de citadins comme eux, venus de Montréal ou d'ailleurs. Quand il y avait population aux alentours, on voisinait. Veillées chez les uns, les autres, au cours desquelles on jouait aux cartes, contait des histoires, bavardait à perdre haleine. Quelques-uns buvaient, par bravade ou par goût, et les autres les soignaient, les couchaient, essayaient de leur faire entendre raison quand la raison les abandonnait, ce qui leur donnait à eux-mêmes l'envie de s'enivrer, pour ne pas entendre plaintes et propos insensés.

Avec des amis, Madeleine passait une fin de semaine sur le lac, et c'est ainsi qu'elle reparaisait dans la vie du docteur Lefrançois.

D'abord, il ne la vit pas plus qu'une autre, ne lui accorda aucune attention. Une jolie fille, mais un enfant de vingt-six ou vingt-sept ans. Légère comme la plupart, à n'en pas douter, désireuse d'attirer les regards et manœuvrant à cette fin. Telle fut sa première impression, mais il dut reconnaître qu'il la jugeait mal, ou d'après des idées préconçues. Car rien ne détonait dans son maintien, ni dans ses paroles. Elle paraissait réservée, plus timide qu'entreprenante, comme éloignée de ses compagnons.

Il constata et n'y pensa plus.

À un moment, assise non loin de lui, elle dit en riant :

– Vous n'avez pas la mémoire des visages?

– Vous êtes une amie de convent de ma fille, peut-être?

– Mais non, vous n’y êtes pas...

Elle se nomma, rappela les visites à son bureau, un an auparavant, ou à peu près.

– En effet, en effet...

– Vous vous rappelez?

– Maintenant, oui... Et la santé, meilleure?

– N’ayez crainte, je ne solliciterai pas une consultation au bord de l’eau.

– À votre disposition! Et pensez-y, car je n’envoie pas de notes du chalet.

Le lendemain, ils étaient d’un groupe qui se rendait à un autre lac, à un mille de distance. Manière de pique-nique, plutôt une excursion de pêche. Un chemin en pente, tracé entre les roches moussues et les arbres tombés, avec des baissières çà et là, où le pied enfonçait dans une terre noirâtre. On mangerait en plein aie, au bord de l’eau.

Les hommes portaient les sacs de provisions et de vêtements, car il faut compter avec la fraîcheur du soir et les averses possibles, tandis que les femmes se chargeaient des appareils photographiques, des cannes à moucher. Le lac, but du voyage, avait la réputation, peut-être usurpée, d’être plus poissonneux que d’autres, et quelques-uns se proposaient d’y essayer leurs amorces. Il y avait là-bas deux solides chaloupes, ancrées dans une anse, de sorte que l’on pouvait s’amuser à sa guise, selon les goûts des uns et des autres.

Dès le départ, Madeleine tira en arrière et se tint près de Lefrançois, qui allait moins vite que les jeunes et haletait un peu, dans les montées. Il n’avait plus vingt ans et devait l’admettre. L’habitude lui manquait aussi. Dans son

travail, il marchait peu. Il badinait en marge de sa résistance physique, mais on sentait derrière les paroles, le regret d'une époque où il tenait le coup sans broncher, fasse à quiconque.

L'attention de la jeune fille le touchât, mais il se garda de laisser savoir qu'il la notait. Madeleine le précédait ou le suivait, selon la nature du terrain. Il lui tendait la main pour franchir un obstacle, l'aidait à enjamber un tronc renversé dans le sentier, ou à se glisser par-dessous, écartant pour elle les branches des arbustes.

En cours de route, ils parlèrent de maintes choses, à bâtons rompus, et l'homme remarqua que Madeleine ne cherchait pas à briller, ni à diriger la conversation. Elle exprimait peu d'opinions, ne paraissait tenir à aucune. Elle était de celles qui écoutent, ou font semblant, flattant ainsi la vanité des autres et s'attirant la sympathie.

Il se demanda s'il y avait calcul en elle, ou si son attitude était partie d'un plan, d'une stratégie plus ou moins consciente, mais il n'osa conclure. D'ailleurs, que lui importait? Madeleine semblait à son naturel. Elle savait plaire. Faisant abstraction d'elle-même, elle finissait par capter, mieux que ses compagnes, l'attention et les regards.

Sur la fin de la journée, Lefrançois dut s'avouer que la jeune fille l'intéressait plus que la veille. Dans le sens banal du terme, non sans songer au risque des amitiés féminines. Mais à quoi bon, car il était peu probable qu'il revît Madeleine? Même à ce camp lointain, où il ne venait presque jamais. Une ou deux fois dans la saison, et il était des années où il n'y mettait pas les pieds. Les loisirs lui manquaient, ou il partait dans une autre direction.

Se disant qu'il jouait avec des idées qui n'étaient pas de son âge, aussi vaines que ridicules, il pensât : « Dommage que je n'aie pas connu une fille comme elle, dans ma jeunesse. Peut-être que ma vie eût été différente. » Il se

reprenait : « Différente, mais peut-être meilleure, car l'on ne connaît les êtres qu'à vivre avec eux. Et encore! Les illusions tombent vite. »

Il chassait ces amusettes comme de mauvaises pensées.

Dans l'après-midi du lendemain, il invita Madeleine en canot.

– Je fais le tour du lac, pour me réveiller les muscles. Si vous voulez traîner à l'arrière une de ces cuillères...

– Non Je ne veux pas de mal aux poissons.

– Vous ne venez pas?

– Mais oui... Et pourquoi pas?

– Si la compagnie d'un vieillard ne vous ennue pas trop!

Elle sourit.

– On a l'âge que l'on ressent. C'est vous, messieurs les médecins, qui nous l'affirmez. C'est vrai qu'il faut encourager les malades... Mais vous ne le diriez pas, si vous ne le pensiez un peu?

– Nous le pensons pour les autres. Pour nous, c'est différent, souvent...

– Soyez optimiste, raisonnez comme de vieilles filles que je connais.

– Que disent-elles, vos demoiselles?

– Qu'on est vieille fille quand on cesse d'être aimable.

– Ce qui peut s'appliquer, vous pensez, aux représentants du sexe fort, plus faible que l'autre... Cessons d'être aimables, et nous passons à la catégorie des vieux.

– C'est ça. Voyez donc à vous surveiller. La fontaine de jouvence est à ce prix.

– La fontaine, oui... qui se tarit de jour en jour.

– Attendez les reproches, ou les rire! Ne les sollicitez pas.

Ainsi débuta l'aventure.

Quelques semaines plus tard, il arriva ce qui devait arriver. On se brûle à jouer avec le feu. Proverbes anciens : vérité banales, sagesse des nations. Le médecin songea à revoir la jeune fille. Il savait son nom, n'eut qu'à consulter quelques fiches pour dénicher son adresse. Rue Delorimier, un peu au nord de la rue Sherbrooke. Quartier bourgeois et famille bourgeoise. Le téléphone l'invitait. Il suffisait d'allonger le bras.

Il résista, se disant qu'il raisonnait comme un adolescent. Il s'exposait à une déception, ou un affront. Madeleine se montrait aimable, dans des circonstances particulières, mais rien ne l'autorisait à croire qu'elle lui prêterait l'oreille en quoi que ce fût, retournée à son ambiance normale. Elle rappellerait en trois phrases, vingt mots, sa place et la sienne.

Il redoutait cette humiliation, plus qu'un désappointement. Aussi hésitait-il. Il remettait au lendemain. Il se leurrerait, essayant de se convaincre qu'il renonçait à une entreprise indigne, alors que tout en lui y tendait.

Il se détestait de se préoccuper de pareilles choses, à son âge. Il avait d'autres soucis. Son travail, sa famille, la ferme qu'il possédait dans sa paroisse natale. Des intérêts en bourse qui lui donnaient de l'inquiétude. Ses trois fils, exilés en terre lointaine, et sa fille Céline qui serait bientôt d'âge à quitter le foyer, comme les autres. Elle partirait un jour, elle aussi. Elle partirait et il resterait seul, dans une maison vaste comme un collège. Seul en face de Louise, la vieille servante, si celle-ci acceptait de ne pas le quitter.

Quand il songeait à cet avenir, à la perspective d'une demeure abandonnée et de l'absolue pauvreté morale, il se raidissait dans un réflexe

de protestation. Des poings se serraient, comme à l'approche d'un adversaire qu'il ne voyait pas, mais dont il percevait l'odeur.

Puis il essayait de n'y plus penser, se disant que le malheur vient assez tôt, qu'on a tort de l'appeler, qu'on ne saurait tout prévoir, tout prévenir. Parfois les circonstances jouent en notre faveur, dans les moments les plus désespérés.

Entre-temps, il s'abrutirait de travail. Il s'en soûlerait. Il ne refuserait aucune tâche nouvelle. Il pouvait se remettre à exercer la nuit, au lieu de renvoyer les clients à de jeunes confrères. Dans une ville comme Montréal, les cas d'urgence ne manquent pas. Rien ne l'empêchait de reprendre la pratique des accouchements, qui tient un praticien en état d'alerte, ronge sur ses loisirs et son sommeil. Il revivrait ses débuts, les années de sa jeunesse débordée, l'état de quasi-prostration où le maintenaient les exigences du métier, pendant des semaines d'affilée. Il palperait, soignerait, raccommoderait des corps, oubliant le sien. Il remonterait des âmes en étouffant la sienne. Il réduirait son activité à un objet : ne plus penser, ne plus sentir, ne plus s'entendre. Il vivrait de ne pas vivre.

Si Céline se mariait, il verrait à la garder près de lui. Il le fallait, car elle était la seule qui lui restât. Il ne la laisserait pas s'en aller. Il lui donnerait sa maison, les meubles, l'auto, tout ce qu'elle voudrait. Il demanderait, en échange, la charité de sa présence. Son gendre ne se plaindrait pas de lui. On l'entendrait peu. Un coin lui suffirait, où loger ses livres et installer un lit. Il ne serait ni le beau-père hargneux ni le grand-père impatient. Il savait trop le prix de la paix pour troubler celle d'autrui. Non, Céline ne le quitterait pas!

Il y avait assez des autres, tous les autres.

Sa femme d'abord, dont il ne parlait jamais. Elle partait un soir, sous prétexte d'un voyage d'une quinzaine, et ne revenait pas. En deux semaines, elle disparaissait au loin. Depuis, elle ne donnait signe de vie. À peine savait-il par des conversations venues jusqu'à lui, qu'elle vivait dans une petite ville de Californie. De quoi, il l'ignorait. Partie sans avertissement, sans explications, elle le laissait avec quatre enfants à élever, placés l'un après l'autre dans collèges et couvent. Après tant d'années, il se demandait à quels motifs elle avait obéi.

Sa femme ne l'aimait pas, ou ne l'aimait plus, ce qu'il discernait depuis longtemps. Au vrai, l'avait-elle jamais aimé? Jolie, jeune, ambitieuse, elle s'était prise à cette fascination de devenir la femme d'un médecin. L'homme lui plaisait moins que la profession, ou l'argent, le prestige attaché à la profession. Mais cette profession entraînait aussi la jalousie. L'épouse d'un praticien a plus que d'autres l'occasion de donner dans la jalousie, les femmes formant le gros de la clientèle. Sa vie gâtée par ce vice, elle empoisonnait celle de l'homme qu'elle devait appuyer, épauler, et le poursuivait d'une hargne qui s'apparentait à la haine.

Ses fils ne quittaient pas le foyer de la même façon. Il ne leur reprochait rien, à eux, mais ils étaient partis quand même. Il était fier d'eux, mais ils ne lui appartenaient plus. Peut-être reverrait-il l'un d'eux de dix ans en dix ans, mais il n'y pouvait même compter. Ils suivaient leurs voies, chacun selon ses goûts, et ces voies ne croiseraient pas la sienne.

Ses études terminées, l'aîné annonçait son entrée chez les Oblats, avec l'intention de se consacrer aux missions. Quelques années plus tard, il

s'embarquait pour l'Afrique. Le second le suivait chez les fils de Mazenod et partait à son tour pour la brousse africaine. Et de deux! Quant au dernier, il les imitait, mais sous la livrée des Pères blancs, et se dépensait dans l'Uganda, à des centaines de lieues de ses aînés.

Restait Céline, qui allait avoir vingt ans. Il se disait, si celle-là l'abandonnait aussi, qu'il en mourrait de chagrin. Il le disait, mais savait qu'on ne meurt pas de détresse, ni de désespoir, pas plus que d'amour. Elle se marierait dans quelques années, comme il est normal, mais il n'épargnerait rien pour la garder auprès de lui. Il accepterait sacrifices et renoncements, jusqu'aux humiliations qu'apporte la vieillesse, pour y réussir. À la condition qu'elle restât, il travaillerait, se dépouillerait pour elle.

Il ne se résignait pas à vivre seul. Il était de ces hommes qui ont besoin d'une présence féminine autour d'eux, d'une famille, et que le sort semble vouer à la plus desséchante des solitudes. Non, il ne laisserait pas s'en aller Céline.

X X X

Il songea ainsi pendant deux heures ou plus, incapable de dormir, plus désemparé que jamais.

Sa liaison avec Madeleine, ses aventures, ses sottises du passé, les errements qu'il se reprochait, étaient-ils autre chose que les formes de sa révolte contre l'amertume qui l'accablait? Autre chose que le défi de sa nature aux forces liguées contre lui? Pendant leur éphémère durée, ces abandons, dont aujourd'hui il avait honte, lui donnaient l'illusion d'une tendresse autour de lui.

Il romprait avec Madeleine, comme avec les autres, parce que le désordre à l'état permanent lui répugnait. Parce qu'il n'en pouvait s'en faire

une règle de vie. Tôt ou tard, chaque fois, il en arrivait là, il retombait dans l'abjection qu'il voulait fuir. Car il n'est pire épave que l'homme qui n'a pas d'attaches.

Seul le travail le pouvait sauver. S'abrutir de travail, selon la formule qui lui venait souvent à la bouche! Il se rappelait le mot de Pasteur, médecin comme lui, médecin génial sans l'être : « Il n'y a que le travail qui amuse. » Ce mot, lu un jour, venait d'être repris par l'artiste Jovet, qui disait avant de mourir : « Je ne sais plus me reposer, je ne sais que travailler. » Il avait travaillé comme eux, à leur manière, au point de s'épuiser, mais il ne trouvait pas le repos. Celui du corps, parfois. Mais jamais l'autre.

Il recommencerait, mais il ne tuerait pas le ver qui le rongerait. Figure banale, usée, qui rendait mieux que d'autres le serrement qu'il sentait au cœur, lequel n'avait rien de physiologique, et qui ne lâchait pas. Il irait comme un cheval sous le harnais, un bœuf de labour sous le joug, jusqu'au moment de la nouvelle révolte, qui emporterait ses résolutions et ses regrets, son remords, sa soif de propreté.

Il finit par se jeter sur son lit, s'endormit d'un sommeil de bête. C'était ainsi chaque soir, chez lui comme à l'étranger. Il lui fallait tomber de fatigue, pour accepter de se reposer. Car rien ne lui répugnait autant que de perdre conscience du monde visible, de la lumière ou de l'ombre, de la vie. Le sommeil ressemblait trop à la mort. Il ne s'y résignait qu'épuisé, avec cette pensée que peut-être il ne reverrait pas le jour. Mais la nature a ses exigences. C'était là le pire, contre lequel il demeurait impuissant.

Le lendemain, il se leva tôt, malgré qu'il lui en coutât. Il se faisait

violence chaque matin, pour s'arracher du lit. Il pouvait dormir jusqu'au midi, sans arrêt, même davantage. Il ouvrait l'œil, regardait l'heure à sa montre, se retournait et retombait dans le noir. Contradiction avec sa résistance de la veille, mais il n'argumentait plus, perdu dans son bien-être.

Il s'étira une dernière fois et s'apostropha :

– Bilieux-nerveux!

Puis il téléphona au service des chambres, demanda qu'on lui apportât son déjeuner.

– Dans dix minutes?

– Au moins quinze, dit la voix féminine, à l'autre bout du fil.

– Si mieux n'est pas possible...

Il dit ce qu'il désirait, commença de se raser.

Dehors, il ne trouva point le brouhaha coutumier, se sentit dépaysé. Il était de trop bonne heure. La plupart des magasins étaient fermés. Des chats montraient leur face triangulaire aux devantures, ou ronronnaient autour des jambes d'hommes de peine, qui balayaient et tiraient des poubelles sur le trottoir. Les tramways passaient dans leur bruit de ferraille, mais les voyageurs, déjà nombreux, étaient tous des ouvriers. Casquettes et canadiennes de cuir. Des filles en cheveux, qui regardaient à travers les vitres, les yeux bouffis et les lèvres minces, qu'on devinait pâles sous leur couche de rouge.

Il traversa la rue Sainte-Catherine, marcha jusqu'au parc Dominion, où des douzaines de pigeons gris-bleu mangeaient dans l'herbe jaunie, les pattes écartées ou donnant cette impression. Il regretta de n'avoir pas de miettes de pain dans ses poches. L'hôtel Windsor paraissait dormir et en face, de l'autre côté du parc, la masse grise de l'édifice Sun Life, où brillaient quelques lumières.

Il eut l'idée de se rendre jusqu'à la basilique, mais il hésita. Quand vint le temps de monter les marches qui y conduisent, il rebroussa chemin. Il n'avait pas le goût d'entendre une messe. Il pouvait entrer quand même, mais il ne voulait pas jouer l'hypocrisie, surtout se la jouer à lui-même. Il retourna à l'hôtel, prit sa valise et paya son dû, réclama son auto au garage. Puis il se demanda dans quelle direction fuir.

CHAPITRE III

De retour chez lui, après trois jours d'absence, il savait par cœur le conte de fées dont il endormirait les gens. C'était le même chaque fois, avec les variantes qu'imposait le hasard ou la saison. Il se devait d'admettre qu'il mentait avec habileté, ne se coupait point, se couvrait avec aplomb, sans hésitation, si d'occasion son récit ne paraissait pas assez étayé, ou circonstancié.

Au temps de sa femme, il ne recourait pas aux subterfuges. Comme elle ne le croyait jamais, quoi qu'il racontât, il ne se mettait pas en frais d'imagination. Il lui servait, simple et pure, la vérité. Elle ne s'en montrait pas plus satisfaite que de savantes inventions.

– Veux-tu me dire d'où tu viens, à une heure du matin?
– Visite à un malade.
– À une heure dans la nuit! Tu me prends pour une folle? Fais-le croire à d'autres, pas à moi...

Et le lendemain :

– Presque deux heures, et tu arrives d'une visite?
– Non, par cette fois. N'en parle pas, mais je viens de quitter une jolie femme. Brune, aimable, non sans esprit...
– Jamais moyen, avec un homme aussi impossible, d'avoir une réponse sensée!
– Mettons que j'ai passé la nuit avec l'archevêque!
– Laisse-moi tranquille et va te coucher... Pas dans ma chambre, je t'avertis...

– Alors, comme d'habitude!

Il procédait maintenant d'autre façon. Avec sa fille et les autres, la

bonne, les voisins, les confrères, un récit vraisemblable s'imposait. Ou ne rien dire, mais le silence impliquait des dangers, donnant lieu à un monde de conjectures.

Comme pour aimer la pêche, il fabriquait donc des histoires plausibles d'excursions en forêt, dont il était le héros modeste, heureux ou dépité. On le croyait ou non, mais il s'en souciait peu.

D'ordinaire, il s'arrangeait pour fournir des preuves à l'appui de son dire, qui l'aidaient à garder sa tranquillité d'esprit. Cela exigeait un peu de prévision et des préparatifs de départ. L'enfance de l'art! Ne pas oublier certains vêtements défraîchis, les engins indispensables, quelques provisions, des huiles contre les piqûres d'insectes. Revenir ensuite avec quelques truites, de mer si elles n'étaient pas d'eau douce, des dorés qui n'avaient pas les yeux blancs, des brochets pas trop efflanqués.

C'était là mise en scène. Pour le reste, il se débrouillait. On pouvait compter sur son imagination, sa connaissance des lieux évoqués, des habitudes du poisson, de la température de l'eau et de son influence sur icelles.

Comme il arrivait à son garage, Céline parut.

– Bon voyage?

Il l'embrassa près de l'oreille, se méfiant des lèvres retouchées.

Puis il répondait à la question :

– Pas mauvais?

– Combien?

– Une dizaine de dorés, dont un de cinq livres.

– Rien que dix!

– Quarante en tout, mais nous étions trois. Avec dix ou onze, vous avez de quoi vous fatiguer.

Elle regarda vers le sol et dit, pour taquiner :

- Moi, j’aime mieux la truite rouge.
 - Moi aussi, mais la saison est passée. Après septembre, on se contente du doré. Vrai ou pas vrai?
 - Admis.
 - Des appels pendant mon absence?
 - Pas mal. On a dit de s’adresser au docteur Brien, selon les instructions. Personne n’est mort, ou je me trompe. Il n’y a que madame Talbot, qui n’est pas contente... Elle dit que vous êtes toujours parti, se demande si à la fin elle ne changera pas de médecin.
 - La prochaine fois, je l’emmènerai.
 - Pourquoi pas?
 - Les neurasthéniques, c’est le côté noir du métier. Enfin, elle paie mes honoraires...
 - Et elle paye pour rien.
 - Je ne vais pas la chercher. Le jour où elle cessera de se penser malade, elle se portera mieux que Jos Louis.
- Céline se passa à l’épaule la courroie du sac de toile, contenant moulinets et amorces, puis se saisit d’une boîte de métal.
- Je serre ça dans l’armoire de la cave?
 - Toujours au même endroit... C’est la seule façon de me retrouver.
 - Vous êtes allé à Pontmain?
 - Sur la Lièvre, mais pas à Pontmain. Plus au sud, du côté de Notre-Dame-du-Laus. Gignac avait entendu parler d’un certain rapide, qu’il voulait essayer.
 - Le docteur Gignac a réussi à s’échapper pour trois jours?
- Il fit bifurquer la conversation :
- Louise est de bonne humeur?

- Elle n’a pas changé.
- Ce qui veut dire?
- Qu’on ne peut savoir si elle est de bonne ou de mauvaise humeur.

Vous la connaissez aussi bien que moi, depuis longtemps.

- Elle sait que je suis arrivé?
- Oui, elle demande ce que vous voulez manger?
- Ce qu’il y aura sur la table. Il ne faut pas que mes exigences

entraînent sa mort!

- Neurasthénique, elle aussi?
- Non... malcommode et s’en faisant gloire.
- Ce n’est pas drôle d’être servante dans la maison des autres, à son

âge...

– Je veux bien, mais je ne m’engage pas à l’épouser. Même si je devenais veuf, ce n’est pas la femme de mes rêves.

- Si elle vous entendait!
- Va lui dire que je serai là dans cinq bonnes minutes.

Lefrançois acheva de ranger son bagage, jeta un coup d’œil au jardin, à l’arrière de la maison. Plus de fleurs dignes du nom, et déjà les feuilles tombaient. L’herbe de la pelouse jaunissait. Les fraisiers, cachés par la plate-bande des tulipes, tournaient au brun.

Il ne s’attarda point, sachant que Louise attendait. Il prit sous son bras les poissons annoncés à Céline, achetés deux heures plus tôt chez un commerçant, qui les garantissait comme frais de la veille. Venus de Maskinongé dans des caisses remplies de glace. Il connaissait l’homme et lui accordait sa confiance. Il était d’ailleurs un bon client qui ne marchandait pas.

Il faudrait maintenant disposer de ses dorés. On en mangerait un ou deux à la maison, mais pas dix. En tout, une trentaine de livres. Et pour deux

personnes, car Louise n'en acceptait pas une bouchée, même les jours maigres. Donner le poisson représentait aussi un problème, car nombre de personnes le refusaient, s'il n'était pas écaillé et vidé.

Lefrançois entra par la cuisine.

Y mettant le pied, il ressentit l'impression habituelle de malaise. Celle d'ennui, de vide, en face de ce qui aurait pu être. C'était ainsi, chaque fois, depuis plus de vingt ans. À la place de la vieille servante, ou près d'elle, il voyait une femme qui serait la sienne. Pour lui, Louise prenait figure d'intruse, ce qu'il lui pardonnait à peine.

Dans les autres pièces, au rez-de-chaussée comme à l'étage, au grenier, dans le moindre coin, le souvenir de ses enfants imprégnait les choses. Celui des garçons surtout, car Céline ne cessait d'être là. Une photographie au mur, des livres écornés des fauteuils fatigués, la coupe d'argent qui symbolisait un championnat sportif.

Il revoyait l'aîné, brun de teint et de cheveux, studieux, méthodique, économe de paroles, dont le visage ne trahissait pas la pensée. Il s'appelait Maurice, comme lui. Le père croyait, à cause de sa facilité pour les sciences, qu'il choisirait la médecine comme carrière. Plutôt châtain, les yeux gris, Henri était à l'opposé de son frère, désinvolte et insouciant, incapable de lire un ouvrage jusqu'au bout, de pousser un tiroir, de garder une chemise propre. Le troisième ressemblait au premier par le sérieux et les aptitudes; au cadet par le physique; à quelque ancêtre lointain par le goût de la terre, des choses qui poussent des fleurs qui éclosent et des fruits qui mûrissent.

Trois caractères différents, que le père étudiait sans en avoir l'air, dont il essayait de déterminer la place dans le monde. Le second lui donnait le plus de soucis, car il n'arrivait pas à le saisir, à l'orienter dans son esprit. Inutile de lui parler. Il plaisantait, ne répondait pas aux questions, ne s'appliquait à rien, fuyait quand on voulait l'approcher. On n'interroge pas les nuages, ni l'eau vive. Si le premier annonçait le chirurgien minutieux, ou le chercheur de laboratoire, le dernier pouvait laisser soupçonner un agronome, un ingénieur forestier. Quant à l'autre, il ne faisait aucune promesse.

La mère les avait mis au monde, l'un après l'autre, puis elle était partie. Quatre enfants venus contre son gré, dont elle abandonnait au père l'éducation. Maurice avait dix ans, Céline deux. Avec l'aide d'une de ses sœurs, morte depuis, Lefrançois élevait cette jeunesse impatiente, difficile à tenir en laisse. Le collège absorbait les garçons. Quand la tante s'en alla au cimetière, Céline entra au couvent et Louise régna dans la demeure. Elle s'y trouvait en ligne collatérale de succession, après six années d'aveugle dévouement, de parquets astiqués, de cuisine, de ravaudages. Elle était en place et l'on ne songea point à l'écartier. Le sceptre lui tombait entre les mains, qu'elle n'espérait pas.

De natures différentes, les fils partaient du même pied, à la même croisée de chemins. L'un après l'autre, presque ensemble. Ils choisissaient de suivre la voie étroite. Trois ans de suite, abîmé dans une douleur mêlée de fierté, le médecin assistait à une cérémonie qui l'immolait autant que ses enfants. Il ne comprenait rien à cette triple prosternation, qui lui semblait un triple holocauste. Il ne murmurait pas, mais restait abasourdi. Il cherchait, et ne voyait pas, le pourquoi du sacrifice exigé de lui.

Après l'abandon de l'épouse, celui des jeunes. S'il ne se motivait pas de la même façon, ni pour les mêmes fins, il n'était pas moins cruel. Le père ne voulait pas disputer au Maître la chair de sa chair, mais l'humain en lui se résignait mal. La fuite des siens l'humiliait aussi. Il eût accepté l'onction pour un de ses fils, deux peut-être, mais pourquoi les trois?

Comme le dernier, Jean-Marc, disait son intention de suivre les autres, mais sous l'habit des Pères blancs, il sentit en lui une lassitude extrême, une amertume non moins grande. Qu'avaient-ils à s'en aller tous? Personne ne voulait donc vivre près de lui, ou de lui? Que respirait-il, qui les chassait? Personne ne l'aimait, parce qu'il repoussait à son insu, ou qu'il ne savait pas amener les âmes dans son rayonnement?

À cause du passé, sa maison devenait rudesse et fardeau. Comme un constant reproche qui le suivait de pièce en pièce, le dévisageait par portes et fenêtres, criait son indignité par la sonnerie du téléphone, la voix de la radio, le sondait et le jugeait! Qui était cet homme, qui semait son blé au vent? À quoi rimait sa vie, qui se traduisait par vacuité? Pourquoi cet immeuble de brique, qui n'était pas un foyer?

Maintes fois, il avait songé à vendre la propriété, pour ne plus l'entendre gémir, se lamenter sur lui. Pour n'y plus chercher dans le craquement d'un parquet, sous l'abat-jour d'une lampe, en face d'une glace qui piquait le temps, des fantômes qui se dissolvaient dans un brouillard ancien.

Céline le retenait. Elle ne voyait pas les choses dans la même lumière que lui, se raidissait contre l'issue qui paraissait inévitable, mais qu'elle se donnait comme mission de retarder. Quand son père parla un soir de se séparer de la maison, elle se figea dans une stupeur telle qu'on eût pu croire un

ressort brisé en elle. Sa détresse faisait peine. Elle ne pleura point, mais tout pleurait en elle, et des larmes n'auraient pas ajouté au tableau de son désespoir. Le père n'osa point pousser plus loin l'argumentation longtemps préparée. Il céda, devant la douceur de son silence.

Depuis, il se taisait. Il errait comme un étranger sans attaches, en ces lieux où le cœur battait au ralenti. Il y paraissait peu, sinon la nuit, et fondait sa volonté d'endurance sur la paix revenue au regard de Céline. Plus tard, il lui abandonnerait la maison. Il lui confierait la tâche de la ressusciter, de l'animer, de lui redonner la joie perdue avec lui, ou à cause de lui. D'autres enfants remplaceraient les absents, et la demeure retrouverait sa raison d'être. Ni lui ni personne ne voudrait plus séparer le contenant du contenu, ou vice-versa.

À table, Céline continua de le questionner sur son voyage. Il n'osait répondre à certaines questions, sentait aussi que la jeune fille n'y attachait pas d'importance. Elle cherchait à plaire, se donnant l'air de s'intéresser, mais sa bonne volonté ne convainquait pas. Il lui en savait gré, sans se montrer dupe. À la première occasion, il changea le cours de la conversation, d'interrogé se mua en interrogateur.

- J'imagine que Jean-Louis est venu pendant mon absence?
- Comme d'habitude.
- Je suppose qu'il a passé ici les trois soirées entières, que vous en avez profité pour vous regarder dans les yeux pendant d'interminables minutes, comme si vous deviez y découvrir le mouvement perpétuel ou la quadrature du cercle!
- Quel discours! Et pourquoi pas la pluralité des mondes habités?

Est-ce qu'il y a des hommes, et des femmes, dans cette moitié de la lune qui se cache de l'autre?

Céline éclata de rire.

– Mon cher père, vous vous trompez à un point que cela fait pitié! Jean-Louis n'est venu qu'une fois, samedi soir. Pour vous rassurer sur nos faits et gestes, il y avait avec lui sa sœur Jacqueline, qui avait avec elle Jean Perron, qui n'est ni son frère ni le sien.

– Sorte de partie carrée!

– Si vous voulez. Nous avons joué aux cartes.

– Et chaque couple chaperonnait l'autre?

– Si vous l'entendez ainsi...

– C'est peut-être mieux, car je ne suis pas souvent à la maison pour surveiller les tourtereaux.

– Tourtereaux?

– Les amoureux, si tu préfères...

– Pour ce qui est de l'amour, je ne suis pas avancée... Du moins, je n'ai pas l'impression de l'être. Un jour viendra peut-être qui n'est pas venu.

– Où tu mordras celui qui t'aura mordue?

– Non : où j'aimerai celui qui m'aura élue...

– Pas mal, mais un vers boiteux de onze pieds, qui pouvait être un bel alexandrin!

– L'hiatus en moins! Mais ce n'est pas ma faute, à moi, si vous me lancez sur la piste de ce *Chien d'or* qui ne respecte pas les lois de la prosodie. Concédé?

– Concédé! Et félicitations quand même.

Le téléphone sonna et Céline y courut.

Elle revint presque aussitôt.

– C’est pour vous.
– Comme d’habitude. Pas moyen de manger tranquille!
– C’est même une jolie femme...
– Comment sais-tu?
– Par sa voix, une de ces voix qui sourient, grave et chantante à la fois... Une blonde ou une rouquine à peau blanche, avec des yeux ciel-bleu-d’été! Vous connaissez une femme comme ça?

– Des douzaines.

C’était Madeleine à l’autre bout du fil.

Elle commença par s’excuser de le relancer chez lui, à une heure indue, alors qu’il était sans doute à table. Mais elle avait à lui communiquer quelque chose d’important qui ne pouvait attendre. Elle appelait d’un restaurant, avant d’entrer chez elle. Elle exigeait de lui une promesse... Elle comptait sur lui, savait qu’elle pouvait en appeler à sa discrétion.

– Qu’est-ce qu’il y a?

– C’est à propos de Georges Lareau...

– Qui c’est, Lareau?

Il ne se souvenait plus, ne mettait pas un visage derrière ce nom.

– Le détective de l’autre soir, dit Madeleine. Au théâtre, pendant que vous achetiez les billets...

– J’y suis. Mais qu’est-ce qui arrive? Il est malade, blessé?

– Non, curieux. Trop curieux! Il nous a vus, vendredi dernier, et voilà qu’il vous connaît... Il a conclu que nous étions ensemble et se demande ce que cela veut dire.

– Cela le regarde?

– Ce n'est pas là le point! Je le rencontre ce midi, au sortir du bureau, et il s'arrange pour me parler, malgré mes efforts pour le semer... D'une chose à l'autre, en badinant, il trouve le moyen de poser la question qui lui brûle les la langue. Comment se fait-il : moi, avec un homme comme vous, marié, d'âge à être mon père ou mon oncle! J'ai nié, comme vous devez penser. Je ne vous connais pas et j'ignore qui vous êtes... Mais la Sûreté n'est pas convaincue. Alors?

– Alors quoi?

– J'ai cru bon de vous mettre au courant. Un homme averti en vaut deux. S'il allait enquêter de votre côté... Il n'osera peut-être pas, mais on ne sait jamais. S'il vous plaît, pas un mot! Il a remarqué que j'étais assise près de vous, mais j'ai dit que c'était par hasard. Dans un théâtre, on est toujours assis près de quelqu'un... Par chance, il ne nous a pas vus sortir.

– Et tu pensais que j'aurais parlé?

– Non, mais comme noté, quand on est averti, c'est mieux... Pour l'instant, ni vu ni connue... Nous en reparlerons.

– Entendu.

Elle lui souhaita bon appétit et raccrocha.

Lefrançois poussa l'appareil devant lui, sur la table de noyer, et sortit un calepin de sa poche, où il inscrivit quelques chiffres et des mots qui ne rimaient à rien. Puis il chercha une cigarette. Il venait d'apercevoir sa fille, dans la porte communiquant avec la salle à manger.

Il jeta à son intention :

– Une visite pour ce soir.

– Madame Talbot?

– Une autre, mais de même famille... Ce qui ne m'empêchera pas de boire une tasse de café, avant de partir. Si tu veux, fais servir au salon. Louise est là?

– Je n'ai pas besoin d'elle pour deux tasses de café. Cognac pour vous, ou un demi-doigt de rhum? Cela parfume et rehausse, comme vous prétendez.

– Non, pas ce soir. Une autre fois.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire de Lareau? De quoi se mêlait ce jeune homme? Il ne manquait pas d'audace, de toupet, pour interroger ainsi Madeleine, se préoccuper des personnes qu'elle fréquentait ou ne fréquentait pas. Cela semblait d'autant plus étrange que la jeune fille avait souligné, au théâtre, qu'elle le connaissait peu.

Céline offrit :

– Une autre tasse?

– Non, merci.

– Vous avez l'air fatigué...

– Il y a quarante ans que je le suis. J'ai l'habitude, cela n'a plus d'importance... Je pensais à cette jeune femme que je dois aller voir. Qu'est-ce qu'elle va me raconter, et que vais-je répondre à ses plaintes? Je passe par le bureau, pour voir la correspondance, puis j'arrête chez elle et je reviens.

– Les femmes auront été votre croix?

– Tu n'as jamais touché aussi juste!

Il regretta cette parole, qui impliquait beaucoup plus que n'imaginait sa fille. Alors que celle-ci songeait à des patientes difficiles, occupées de bobos imaginaires et de médicaments-panacées, il voyait défiler, fermant les yeux, une théorie assez longue de figures féminines, qui avaient été son espoir ou

son souci. De l'épouse maussade et légitime, qui le quittait dans sa jeunesse, à cette Madeleine qui aurait pu être mieux qu'un caprice, et dont il ne voulait pas gâcher la vie.

Elle paraissait l'aimer, et c'était là le malheur. Malgré la différence d'âge, de milieux, d'idées. Elle le manifestait, ne trichait pas assez. Il savait la tendance qu'ont maintes jeunes filles à s'attacher à des hommes mûrs, et il ne cessait pas de s'en étonner. Il connaissait quelques-uns de leurs motifs, dont le besoin de s'appuyer à un être plus solide, plus compréhensif, que les compagnons de leur entourage, et la discrétion qu'elles ne pouvaient espérer de ceux-ci, dans la recherche de l'intimité ou du plaisir. Mais rien de cela ne tenait longtemps, en face des réalités de l'existence.

Pourquoi Madeleine téléphonait-elle?

Pour se rappeler à lui, après sa déception de l'autre soir, ou parce que l'incident Lareau détruisait le factice équilibre dont elle s'accommodait jusque-là? Non, Madeleine ne le relancerait pas chez lui sans de graves raisons. Cela n'était pas dans sa nature, ni conforme à sa fierté un peu hautaine, à la délicatesse de sentiments dont elle se paraît comme d'un vêtement élégant, ou d'une cuirasse.

Quelque chose la troublait, qu'il n'apercevait pas. Entre les hypothèses vraisemblables, la plus sérieuse devait être la crainte de voir ses parents instruits de ce qu'ils ignoraient. C'était probable. Montréal est une grande ville, aux quartiers isolés l'un de l'autre, mais chacun de ces quartiers ressemble à un centre de province, avec ses calomnies, ses étroitesse, ses déductions hâtives. Pour peu que Lareau parlât, Madeleine pouvait redouter le pire. Il faudrait revoir la jeune fille avant longtemps. S'entendre avec elle sur un plan de campagne, ou de défense. Et pourtant?

CHAPITRE IV

Fils d'un cultivateur pauvre, qui savait lire et n'en abusait pas, Lefrançois ne se vantait point d'une jeunesse insouciant et dorée. Orphelin à dix ans, un oncle le recueillait chez lui, homme malade et triste, connu dans le diocèse de Joliette. Dans le même temps, ses frères et sœurs entraient à l'hospice. Le prêtre s'empressait de l'expédier au collège, tant pour sa formation que son propre repos, la turbulence et les jeux du garçon chambardant l'atmosphère placide du presbytère.

L'enfant servait la messe pendant les vacances, bredouillant les paroles latines, soignait les poules et sarclait le jardin, quand il ne s'échappait pas pour courir les champs. Le chien d'un voisin, roquet intelligent et laid, le suivait dans ses randonnées. Il revenait à la tombée du jour, sale et fatigué, fier d'un lièvre attrapé au collet ou d'une grive tombée sur le sol, les ailes trop courtes pour voler. Le long de la rivière, il cueillait des sagittaires ou de l'herbe à brochet, aux fleurs d'un si beau bleu, prenait des grenouilles aux cuisses charnues, qu'on disait bonnes à manger. Il levait aussi les butors rusés qui se tiennent immobiles dans l'eau peu profonde, la tête et le bec en l'air, disparaissant parmi les herbes qui les cachent.

Les années passèrent.

Un jour vint où l'étudiant quitta le collège, bachelier comme d'autres, et l'oncle fut désappointé d'apprendre qu'il ne se destinait pas au sacerdoce. Il eut le bon esprit de ne pas s'en plaindre, ni l'accabler de reproches.

- J'avais cru, dit-il, que tu prendrais la soutane...
- Ce n'est pas mon goût. Pourtant, j'y ai pensé.
- Alors, que vas-tu faire?
- C'est difficile... Un médecin, si vous croyez...

- Cela t'intéresse?
- Oui. Qu'est-ce que vous pensez?
- Deviens médecin. C'est pour toi, non pour moi. Je ne contrarierai pas ta vocation. La médecine, c'est un sacerdoce à sa manière. Enfin...

Quand il disait avoir songé à la prêtrise, Lefrançois ne mentait pas. L'éducation reçue, son goût de l'étude et des livres, certaine disposition au recueillement, à la méditation ou à l'analyse, le marquaient peut-être pour le ministère? Si l'on y ajoutait, surtout, sa curiosité des problèmes sociaux et la compassion qu'il se découvrait, parvenu à l'âge d'homme, pour les détreffes autour de lui.

Il joua quelque temps avec l'idée d'une carrière ecclésiastique, puis la rejeta. Toutes choses pesées, il optait pour le monde et ses pompes, ses risques. Ne sentant pas l'appel en lui, refusant peut-être de l'entendre, il choisissait par contre, dans l'ordre humain, la profession qui lui semblait exiger le plus de détachement, et d'abnégation.

À l'époque, l'oncle devenait une espèce de tendre à la larme facile, à la sensibilité à fleur de peau. Le cœur lui remontait à la bouche, à la moindre contrariété. Il devait, quelques années plus tard, succomber à une syncope.

En apprenant la décision de ce neveu élevé comme un fils, instruit par ses soins, le vieillard essuya un pleur furtif, pris, renifla, se moucha pour se donner contenance, mais essaya de ne plus penser. Il n'interviendrait pas en matière aussi personnelle.

- Tu sais ce que tu veux et tu es libre. Je me reprocherais de t'orienter dans une voie qui n'est pas la tienne.
- Je vous remercie.

– Je vieillis, je prendrai bientôt ma retraite. Dans deux ou trois ans... Tu seras médecin et tu me soigneras dans mes dernières années. Tu me prépareras à mourir comme je t'ai préparé à vivre.

– C'est un marché?

– Ce n'est pas un mauvais marché.

– À peine conquis le parchemin qui le proclamait *medecinae doctor*, médecin des corps sinon des âmes, Lefrançois se maria.

Une femme passa, qui lui sourit, et il ne sut pas résister. La clientèle n'affluait guère, dans les premiers temps. Il gagnait peu et, de moins en moins, se demandait où découvrir l'argent du loyer. On finissait par mettre ensemble les deux bouts. La barque voguait, même si la voile se gonflait peu.

On célébra l'arrivée d'un enfant, puis celle de trois autres, en rapide succession. La famille et son travail absorbaient le jeune praticien. Les ressources augmentaient avec les charges, et les difficultés des débuts se perdirent dans le souvenir. L'oncle était mort depuis longtemps.

Lefrançois se croyait comblé, autant qu'il est permis sur terre.

Mais le chancre naissait, qui allait ronger en pleine chair. Il ne s'en doutait pas, mais sa femme était malade. Atteinte d'un mal contre lequel la médecine ne peut rien. Jalouse. Quand il s'en aperçut, le mari comprit qu'elle ne guérirait pas. Car la jalousie est incurable, comme le cancer. Une affection du cœur et de l'esprit, un déséquilibre mental, fibrome du sentiment. S'il reste vrai que l'amour, exclusif de sa nature, entraîne la jalousie, celle-ci se tempère et se vainc, chez les êtres sains, normaux, par le raisonnement et la confiance mutuelle, l'oubli de soi. Ceux qu'elle domine multiplient autour d'eux les misères, avant qu'ils se détruisent eux-mêmes, par la bassesse de leur

égoïsme.

Il y a, dans le *Pauca meae* de Victor Hugo, un alexandrin aussi lamentable que désespéré : « Oh! je fus comme fou dans le premier moment! » Ce vers aux résonances romantiques, plein de douleur humaine, Lefrançois se l'approprié plus d'une fois, au cours des années qui suivirent l'effondrement autour de lui. Il n'acceptait pas le coup qui anéantissait son univers intime, n'arrivait pas à y croire. Il lui semblait vivre un cauchemar, dont chaque matin le délivrerait. Mais l'accablement du jour ne faisait que prolonger celui des nuits.

Vingt ans après, il ne se réconciliait pas avec la réalité : le vide de son existence, le monde désaxé de ses enfants, la solitude sans soleil où il errait. L'apparente liberté dont il jouissait, totale et sans restrictions, au sens où l'entendent ceux qui l'assimilent à la licence, lui pesait à l'égal d'une prison.

Vingt ans après, il revivait les scènes qui annonçaient la rupture et la provoquèrent. Il se demandait si un mot imprudent de sa part, une impatience, une maladresse dans l'argumentation, peut-être un réflexe de défense, n'avait pas précipité l'issue qu'il devait prévenir, et qu'il n'avait pas su. Jusqu'à quel point était-il responsable du gâchis dont il restait le centre, ou ne l'était-il point? Il ne savait pas.

Cette histoire de Marcelle Chaumont, par exemple? Avait-il manœuvré avec à-propos et sagesse, quand il en avait eu la révélation?

Il se souvenait de piquères d'épingles et d'insinuations, d'accusation qu'elle lui valait. Il tombait alors des nues, écoutant plaintes et reproches, n'était jamais revenu de l'astuce et de la perfidie mises en œuvre pour le confondre.

Depuis quelque temps déjà, il s'apercevait que les choses changeaient et que sa femme aigrie, peut-être souffrante, manifestait une nervosité qui n'augurait rien de bon. Il se demandait si cet état était passager, ou s'il sous-entendait un ébranlement dû à une cause physique. Il songeait même à consulter un confrère spécialiste quand la bombe éclata, le laissant plus étonné que désemparé ou meurtri.

Il arrivait à la maison après une journée remplie, plus fatigué que d'ordinaire, incertain de pouvoir manger entre les appels téléphoniques et un accouchement à prévoir au cours de la nuit, ou le lendemain.

Comme il s'approchait de table, il ne put ne pas remarquer l'humeur sombre de sa femme, ni l'aigreur de ses paroles. L'orage menaçait. Il essaya en vain de le détourner, ignorant d'où soufflait le vent. Pour dire quelque chose, il parla d'un client vu dans l'après-midi, et que la famille connaissait depuis des années.

- Tes clients, tu peux en raconter sur eux! Et tes clientes?
- Que veux-tu dire?
- Tu le sais comme moi! Si tu penses que j'ai les yeux fermés, que je ne vois rien, tu te trompes! Je sais ce que je sais. Si je ne dis rien, ne va pas croire que j'ignore ce qui se passe.

Il resta figé, n'en croyant pas ses oreilles.

Que prenait-il à sa femme? Où voulait-elle en venir?

Il finit par répondre :

- Si tu voulais t'expliquer? Je ne sais ce qui a pu t'offusquer, de près ou de loin, dans mes relations de médecin à malades...
- Tu ne sais pas, c'est ça... Tu ne sais rien, les hommes ne savent jamais rien! Ils ont carte blanche partout. Les mains blanches aussi. Ils sont

les seuls à ignorer ce qui, pour les autres, est le secret de Polichinelle...

Les bras lui tombèrent du corps. Le discours dont il était l'objet contenait de perfides allusions, sur la nature desquelles il ne se sentait pas fixé, et il crut qu'il se fâcherait. À tort, mais avec quelle injustice ne l'attaquait-on pas?

– Il dit, non sans humeur :

– Si tu n'es pas plus raisonnable, passons à d'autres sujets. Ou laisse-moi tranquille! Quand tu sauras ce que tu veux, tu me le diras.

– Ce que je veux!

Elle bondit ou presque, la voix tremblante, les yeux luisant de colère.

– Ce que je veux, ce que je veux... Tu as beau être médecin, t'enfermer avec tes malades, tu n'as pas besoin de les garder avec toi pendant des heures. Les femmes, surtout! Tu prends, par exemple, cette petite Chaumont, cette blonde fadasse à crinière teinte! Quand elle est venue hier, elle n'est pas restée moins de vingt minutes, seule avec toi, et à parler de quoi? Je te le demande... Je ne suis pas aussi simple que tu le penses, ou que j'en ai l'air! Tu ne me feras pas croire qu'il faut vingt minutes, ou une demi-heure, pour exposer ses bobos au docteur et obtenir une ordonnance! Et qu'est-ce qu'elle a, ta Marcelle Chaumont? Elle n'est pas plus malade que moi!

– Sur ce point, je te donne raison.

– Tu n'insinues pas que je deviens folle, non? Je vais te montrer si je suis folle! Tu vas t'apercevoir que j'ai ma tête, que j'ai même de la tête pour deux... Et c'est tant mieux, car il est évident que tu perds la tienne, ta tête! Si tu savais ce qui se dit dans ton dos...

- Ce qui se dit?
- Oui, ce qui se dit... Et c'est humiliant pour moi, au point que ce n'est plus viable! Ne va pas croire que je vais plus longtemps... J'en ai assez et cela va finir, ou bien...

Lefrançois la regardait, médusé. Sa femme, sa propre femme, qui se permettait une crise de jalousie! Elle était jalouse, et des patientes se présentaient à son cabinet. C'était du propre! Quoi de pire pour un médecin? Quand on sait que la moitié ou les trois-quarts de la clientèle se compose de personnes du sexe! Les unes malades, les autres moins, les autres affligées des malaises, des infirmités propres à leur nature, les autres sujets d'étude et de surveillance pour le gynécologue.

L'homme se prit la tête entre ses mains.

Non, ce n'était pas possible. Et lui qui, jusque-là, se félicitait de ne point voir sa vie à demi gâchée, comme tel et tel de ses confrères, par une femme atteinte de jalousie! Il n'y comprenait rien. Car rien, dans le passé, ne laissait soupçonner ce qui lui apparaissait maintenant dans une lumière crue. Ou plutôt, il se rappelait certains incidents, des mots étranges, à signification équivoque, des regards chargés d'une lueur plus ou moins trouble, dont il se demandait la raison, mais auxquels il ne s'était pas arrêté dans le temps, n'y accordant pas d'attention, ou estimant que peut-être il les imaginait.

Michelle avait dû prendre sur elle pendant des années, pour ne pas se trahir. À force de volonté, de dissimulation ou d'hypocrisie, elle réussissait à cacher le mal qui la rongait. Parce que cela l'eût humiliée de se révéler, ou parce que, n'exposant pas ses positions, il lui était plus facile d'observer, d'épier, d'interpréter à sa façon, selon le sens qui lui convenait, les mots et

les gestes susceptibles de justifier ses soupçons, mal fondés ou non, et d'étayer la thèse qui se formait en elle.

Cette retenue ne pouvait toujours durer. La digue se briserait un jour, et le flot des rancœurs accumulées, des refoulements, des mesquineries entretenues et enjolivées, se répandrait comme l'eau des lacs à la fonte des neiges, capable d'inonder, détruire, tuer sur son passage.

Cela venait de se produire.

Le premier acte du drame se jouait, dont il n'y avait pas à prévoir le dénouement. Les conséquences, les suites, les conclusions à craindre n'apparaissaient pas dans une claire lumière, mais elles ne présageaient rien de bon, ni d'heureux.

Lefrançois leva les yeux.

Michelle triomphante le contemplait, sûre d'elle-même, convaincue d'avoir frappé un coup d'importance, attendant avec un calme félin la réponse à sa diatribe.

Il se contenta de demander :

– Es-tu sérieuse? As-tu songé à ce que tu viens de dire?
– Si je suis sérieuse! Tu n'as pas besoin d'en douter! Je sais tout et je te dispense d'explications. Marcelle Chaumont...

– Encore elle?

– Elle n'est pas la seule!

Il voulut rire, mais il s'aperçut que Michelle pleurait.

Qui était cette Marcelle qui lui valait un pareil coup?

Une anémique comme il en est, un peu névrosée, sur le bord de la neurasthénie, qu'un ami lui avait envoyée, ne pouvant lui-même gagner sa

confiance. Car celle-ci, souvent, se montre plus efficace que les médicaments, chez les hyper-sensibles et les émotives, dont les multiples problèmes sont surtout d'origine suggestive. Il traitait la jeune fille depuis quelques mois, au meilleur de sa connaissance, et commençait de craindre qu'il ne pourrait lui venir en aide.

Il se leva de table.

– Tu n'as pas fini?

Michelle s'essuyait les yeux.

– Oui, j'ai fini. Le dessert que je viens d'avaler me dispense de l'autre.

– C'est ta faute, pas la mienne.

– Je te prierai, à l'avenir, de réfléchir avant de parler. Je n'essaierai pas de me disculper, parce qu'il n'y a pas matière. Je crois que tu es la proie de ton imagination... Si tu veux, tournons la page. Il y a, dans la vie, plus important et plus pressant. J'ai à travailler, la soirée ne faisant que commencer.

Il essayait de se montrer calme, mais il était bouleversé. Michelle se mêlant d'être jalouse, il ne voyait pas la fin de ses misères. Tant pour ses enfants que pour lui, pour tous ceux de son entourage.

Il comprit alors et plaignit, mieux que jamais dans le passé, ce grand-oncle dont on parlait dans la famille, frère d'un aïeul maternel, médecin comme lui, obligé de renoncer à sa carrière, de la briser à ses débuts, à cause de l'aveugle jalousie de sa femme. Épié par sa légitime, interrogé sur ses allées et venues, ses sorties diurnes ou nocturnes, sommé de rendre compte du moindre de ses gestes, il ne savait pas sur quel pied danser. Vraie furie, la

femme guettait l'entrée de ses clients, collait l'oreille aux portes, regardait par les serrures, entrait à l'improviste dans le cabinet de consultations, pour le désagrément ou la confusion des personnes qui y racontaient leur histoire. De guerre lasse, le grand-oncle abandonnait l'exercice de sa profession pour un poste peu rémunéré de fonctionnaire. Harassé de soupçons et question, vieilli avant l'âge, il mourut à 50 ans, amer et pauvre, laissant une veuve plus jalouse qu'aux premiers jours. Il y a lieu de croire qu'elle désirait partir avant lui, pour s'assurer qu'il ne se hasarderait point à faire de l'œil aux vierges du paradis. Elle le suivit de près dans la tombe, et l'on essayait de s'imaginer la tête du pauvre homme, quand elle passa la grille de saint Pierre.

L'aventure du grand-oncle lui paraissait ridicule, et il se vantait qu'à sa place il aurait bravé l'orage, pour ne pas compromettre sa carrière. Il ne pensait pas alors qu'il deviendrait victime de la même persécution. Du jour au lendemain, ce qu'il tenait pour de la haute fantaisie se muait pour lui en réalité redoutable.

Il se dit qu'il exagérait, que Michelle aussi exagérait, qu'elle avait un accès d'humeur et qu'il passerait, que l'existence reprendrait son cours normal. Quand il rentra pour la nuit, vers les onze heures, rien chez sa femme ne rappelait la scène du dîner.

Mais dès le lendemain, vingt-quatre heures plus tard, Marcelle Chaumont lui téléphonait. Elle était souffrante, la priait de passer chez elle. Il hésitait à répondre, se demanda si sa voix ne tremblait pas. Il finit par dire qu'il essaierait d'aller la voir, mais qu'il ne faudrait pas l'attendre après dix heures.

Michelle entraît comme il raccrochait.

Elle ne manqua point de noter son trouble, ou son regard fuyant. Il se mit à chercher un document quelconque parmi les papiers épars devant lui, mais sa femme ne se laissa pas distraire pour si peu.

Tout de suite, il lui sembla voir la figure humiliée du grand-oncle, et il se demanda s'il commençait à gravir pour de bon le même calvaire que lui.

Il répondit néanmoins, du ton le plus naturel :

– Cliente qui me demande. Mais je ne crois pas avoir le temps de me rendre chez elle. Ce sera pour demain... Il n'y a pas urgence.

Il parlait trop.

Le dernier mot à peine prononcé, Michelle éclata :

– Ce n'est pas cette Marcelle, j'espère!

Il resta si interloqué qu'il n'osa l'admettre. Pour s'épargner de nouvelles jérémiades, il se réfugia derrière un mensonge sans conséquences, commode mais non joyeux.

– Non, quelqu'un que tu ne connais pas...

Dans le même moment, il lui parut que Michelle lisait en lui, le prenant en flagrant délit de faux. Il ne pouvait envenimer les choses en rétablissant les faits. Et ne venait-il pas de créer entre Marcelle et lui, à cause de son mensonge, une sorte de pacte?

Le pire, c'est que la dite Marcelle lui arrivait en coup de vent, le lendemain de bonne heure.

– Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier? Si je vous appelais, c'est que j'avais besoin de vous... J'étais fort désappointé... Vous n'avez pas l'air de

me croire, mais je me sens plus mal, depuis quelque temps! Une pression dans la région du cœur, qui m'étouffe... J'ai des palpitations... Le soir surtout, et souvent le jour...

– Après les repas?

– Oui, mais pas nécessairement.

– Des gaz, sans doute. Surveillez votre alimentation, mangez un peu moins... Pas d'alcool, vinaigre, condiments, moutarde, et le reste... Rien qui puisse irriter l'estomac... Des gaz, pression sur le cœur, travail plus ardu, exigé de ce celui-ci... Ce n'est pas grave. Mais commençons par le commencement!

– Vous dites que ce n'est pas grave, mais vous ne savez pas ce que je ressens... On dirait, à certains moments, que le cœur va cesser de battre... Je prends mon pouls : une pulsation, deux, puis arrêt... Deux ou trois autres, quatre, cinq, nouvel arrêt...

– Vous êtes nerveuse. Et cessez de vous tâter le pouls! Cette partie-là regarde le médecin, pas vous...

– Si vous pensez que c'est amusant! Il me semble, des fois, que le cœur va s'arrêter tout à fait... Et alors? Est-ce qu'il y a, par exemple, danger de mort subite?

L'écoutant, il lui faisait signe de baisser le ton, d'y mettre la pédale douce. Il regardait vers la porte. Craignant l'apparition de sa femme, il n'osait tourner la clef dans la serrure.

Marcelle ne cessait de parler.

N'y tenant plus, il se leva. Il saisit la visiteuse par le bras et lui enjoignit de se taire.

Elle se plaignit :

– Qu’y a-t-il donc? Vous me faites mal! Et qu’est-ce que j’ai dit pour vous froisser, je me le demande un peu!

– Il ne s’agit pas de me froisser.

– Alors?

Il n’avait pas de confidences à lui faire et il ramena la conversation à son point de départ.

– Je vous répète, pour la vingtième fois, que votre cœur n’est pas malade. Intermittences, systoles, rien de plus... Pas de quoi se mettre martel en tête. Nervosité, digestion laborieuse.

– Pourtant, docteur!

– Je sais ce que vous allez raconter. Avez-vous confiance en votre médecin, oui ou non?

– J’ai confiance, mais...

– Vous avez et vous n’avez pas confiance. Il serait mieux de ne pas douter. Suivez les instructions et cessez de vous inquiéter. Vous en êtes capable?

– Oui, mais...

– Il y a toujours ce mais!

Il ajouta, non sans maladresse :

– Et ne dites à personne que vous m’avez téléphoné hier! Entendu?

Elle se redressa sur sa chaise, comme un coq sur ses ergots :

– Quel mal à dire que j’étais souffrante, que je vous ai mandé et que vous n’avez pu venir? Je voudrais bien savoir! Vous devenez mystérieux!

– C’est vrai, il n’y aurait pas de mal. Enfin, comme vous voudrez...

Il se leva dans l’intention de la reconduire à la porte, mais elle ne

bougea point.

- Vous oubliez mes remèdes, docteur!
- Comme ses pareilles, de la première à la dernière, elle avait ses maladies et les chérissait.

Il se rassit et rédigea une ordonnance. Des comprimés inoffensifs, à prendre trois fois le jour. Il lui imposait ainsi, chaque fois, de la valériane ou un équivalent, sous une forme ou une autre. Pour le cœur, l'estomac, les poumons, les nerfs, et il aurait ajouté, sans rire, pour les furoncles et les cors aux pieds.

La demoiselle partit contente.

L'incident Marcelle Chaumont n'en était qu'un, parmi d'autres.

Y réfléchissant, son attention éveillée, le docteur Lefrançois s'aperçut qu'une sorte de vie avait été organisé autour de son foyer. C'est vrai qu'il était si souvent absent! Une existence, non pas d'anachorète ou de carmélite, mais une vie d'où les femmes étaient exclues. Celles-là surtout qui commettaient l'erreur d'être jeunes ou jolies, intelligences, agréables de quelque manière. Sollicité par sa besogne, n'ayant point l'esprit tourné vers les choses de la jalousie, il ne voyait pas ce qui se passait autour de lui. Après la crise dont il se trouvait le témoin et victime, tout s'éclairait d'une manière neuve.

Il se rappela, par exemple, que sa femme n'acceptait jamais une invitation à une réception, un cinq-à-sept, un bal. Elle justifiait son abstention par la multiplicité de ses occupations, et plus encore celles de son mari, qui les écartaient l'un et l'autre de la vie mondaine. Elle était pourtant, quand elle était fille, de toutes les fêtes.

À mesure qu'ils se mariaient, les propres amis de Lefrançois cessaient de le fréquenter chez lui. Ils venaient une fois ou deux, avec leurs jeunes épouses, puis disparaissaient. Dans le temps, il attribua les fuites successives

aux exigences de la profession, ou à d'autres, et n'y pensa plus.

Sa femme n'aimait pas sa famille, et il en vint à se demander si ce n'était pas à cause de ses cousines, ou de ses belles-sœurs. Elle ne frayait pas par davantage avec la sienne, mais n'avait-elle pas elle-même des sœurs et des cousines, des nièces qui grandissaient, lesquelles ne manquaient pas d'amies?

Un soir que la bonne se préparait à sortir, il s'avisa soudain de sa laideur et de son corps informe. Une lourde matrone dans la quarantaine, grasse à craquer, de teint noirâtre et moustachue. Retournant, en arrière, il s'avoua que celles qui l'avaient précédée ne se présentaient pas mieux. De vieilles filles anguleuses, des veuves fanées, des maigrichons ou des insignifiantes, plus ou moins toquées. Repoussantes, de la première à la dernière, et la série était longue. On les choisissait de façon telle que leur approche n'attirât aucun regard, n'éveillât aucune attention. Même à l'égard des domestiques, Michelle ne lui faisait pas confiance. Il n'était, dans son esprit, qu'un vil coureur de jupons.

Il n'aperçut que peu à peu ces indignités et il se demanda, à part soi, s'il ne devrait pas tromper sa femme comme elle paraissait le désirer, pour qu'elle ait enfin de véritables et sérieuses raisons de se plaindre.

Michelle partit un jour, sans laisser d'adresse.

Sans un mot à personne, sans qu'on soupçonnât ce qu'elle préparait. Il y avait de cela près d'un quart de siècle. Elle ne donnait jamais de ses nouvelles, sinon aux enfants, dans les premières années. Plus tard, elle cessa d'écrire. On n'était sûr que d'un détail à son sujet : elle n'était pas morte.

CHAPITRE V

Lefrançois dériva dès lors, d'une aventure à l'autre.

Il commença par résister, non pas aux appels extérieurs, mais aux sollicitations en lui. Ceux des sens, ceux de l'orgueil. Ces derniers, surtout, qui ne lui laissaient aucune paix. Ceux de la vanité blessée, car il ne reprochait pas tant à Michelle son abandon que le mépris affiché pour sa personne, sa situation sociale, l'indifférence au scandale laissé derrière elle. Point de vue égoïste, dans un sens, dont il ne se délivrait pas.

D'une chiquenaude, elle renversait l'échafaudage d'une vie. Elle coupait les ponts derrière elle, sans se soucier des conséquences pour ceux qui restaient. Elle allait son chemin, choisi à son gré, agréable en surface, plus qu'en profondeur. Elle s'étourdissait pour se justifier, fermait les yeux au réveil inévitable. Elle l'humiliait à fond, ce qu'il estimait ne pas mériter. Sa valeur personnelle n'était pas si élevée qu'elle lui permît de l'écraser. Aussi, se laissant glisser vers les pentes qui l'attiraient, il éprouvait le sentiment de se venger plutôt que d'y chercher satisfaction. Il se sentait, chaque fois, rapetissé et déçu, sali, se proposait un relèvement qui durerait. Mais la solitude l'étouffait, et il est mauvais que l'homme soit seul.

Il ne se donnait pas. Il était de ceux qui ne s'attachent pas à une femme, en dehors des normes. Il n'eût pu vivre dans le sillage d'une maîtresse. Il n'accordait non plus sa conscience, son sens religieux, à la recherche temporaire d'évasion. À quoi cela tenait-il? À un fond timoré en lui, ou une logique implacable, qui l'empêchait de confondre, même pour lui seul, le régulier et l'irrégulier.

Aussi lui arrivait-il, au milieu de certaines angoisses, de songer que peut-être il s'était trompé en choisissant sa carrière. Il aimait son travail, ne cessait de s'y intéresser. Il n'hésitait pas à lui consacrer ses nuits, des loisirs légitimes, mais il se heurtait parfois à un terrible point d'interrogation. Il se rappelait son vieil oncle qui disait : « J'avais pensé que tu prendrais la soutane. » Est-ce que, dans un moment d'aveuglement ou d'irrésolution, il n'avait pas fait fausse route? Il chassait les idées de cette sorte, mais ne se cachait pas le trouble qu'elles soulevaient.

Sur la fin de ses études secondaires, une sorte d'opinion se cristallisait dans son entourage, quant à l'orientation qu'il donnerait à sa vie. À cause du milieu où il avait été élevé, de la reconnaissance due à son oncle, des goûts qu'il manifestait, on concluait, sans analyser plus avant, qu'il ne saurait se diriger que vers le séminaire. Il le savait. Il connaissait la thèse courant à son sujet et s'indignait, en son for intérieur, de la désinvolture avec laquelle on disposait de sa personne. En matière aussi intime, il jugeait qu'il restait seul maître de décider, et ne devait céder à aucune pression.

Dans les moments d'abattement, ses retours sur le passé, il lui arrivait de se poser la question : n'avait-il pas manœuvré pour faire échec à ceux qui l'étiquetaient à leur convenance, son oncle le premier, homme qui n'usait pas de contraintes, mais dont le silence marquait l'assurance? N'avait-il fait son choix que pour démentir le monde autour de lui, ce monde plus certain de son cœur qu'il ne l'était lui-même?

Il ne regrettait rien, mais cela l'intriguait qu'il pût, après tant d'années, s'interroger sur les aspects oubliés de ses problèmes de jeunesse. Il chassait

ces pensées, qui avaient un étrange pouvoir de renaissance.

Madeleine, pour lui une enfant, était la femme aimée de son âge mûr. Les sentiments éprouvés pour elle, lui semblait-il, l'emportaient sur ce qu'il avait connu dans ses jeunes années, même dans les mois embaumés qui précédaient ses fiançailles avec Michelle. Démon de midi, peut-être. Volonté de se raccrocher à la vie par l'amour, et de peupler le désert de sa solitude. Rancœur et dépit, joints à l'obscur désir de se prouver qu'il ne repoussait point, comme on avait tenté de le lui laisser croire, et qu'un être délicat saurait s'épanouir dans son ambiance.

Il aimait Madeleine au point de s'en étonner. De s'en sentir humilié, un peu honteux qu'un sourire ou une moue subjuguât la force en lui. Plus qu'une amante, la jeune fille était une présence. Même loin de lui, il la savait à portée de la main, et qu'il pouvait compter sur sa générosité de son attachement. Il la vénérât en la remerciant.

L'avoir près de lui était une joie.

Il se souvenait de moments passés à lui caresser les cheveux, le visage, ses doigts attentifs comme s'ils prenaient l'empreinte des traits, descendant du front à l'arcade sourcilière, puis aux joues, aux commissures des lèvres, pour remonter vers le cou et le lobe d'une oreille trop sensible. Sa main se remplissait de son image, à la suite de ses yeux. Mais le médecin en lui n'oubliait pas. Sous la fine texture de l'épiderme, il localisait muscles et tendons, devinait les cartilages, les glandes, les nerfs, sentait sourdre la lymphe et circuler le sang. Par delà, les ossements emboîtés du crâne qui ramenaient, comme une vision malsaine, l'évocation du squelette.

Il lui semblait frémir et il abandonnait ses jeux.

Madeleine, qui ne soupçonnait pas la tournure macabre de ses pensées, s'étonnait du changement subit dans son attitude, s'inquiétait de la menace suspendue de son silence.

Elle ouvrait les yeux.

- Qu'est-ce qu'il y a?
- Rien qui te doive troubler.
- Encore?
- Je te dis qu'il n'y a rien.

Pour la ramener à elle, dissiper les nuages qu'elle soupçonnait, sans en déterminer la nature ou la cause, elle demandait avec une naïveté feinte :

- Tu m'aimes un peu?
- Non.
- Tu ne m'aimes plus?
- Je ne t'aime pas un peu, mais plus qu'aucune autre, plus que toutes

les femmes du monde.

- C'est vrai?
- Tu es la seule...
- Tu te moques de moi, sachant que je ne puis vérifier.

- Tu n'es peut-être pas la plus jolie femme de l'univers, mais tu l'es pour moi; tu n'es peut-être pas la plus intelligente ou la mieux faite sous la coupole des cieux, mais tu l'es pour moi. Les autres, je ne les connais pas. Je ne veux pas les connaître. Je ne les vois pas. Tu es l'élue et tu me suffis.

Elle se calait dans les coussins. Elle savourait ses paroles, l'écho des

siennes.

D'autres fois, il parlait de son travail et de ses projets, dans un avenir plus ou moins prochain. Il n'abandonnait pas l'idée de vendre sa maison. S'il ne s'y décidait pas, c'était à cause de Céline. Viendrait un jour où il n'exercerait plus, et il se proposait de se retirer sur sa terre de Saint-Marc, que cultivait l'un de ses frères. Il voulait aussi voyager. Revoir la France, où il avait séjourné pendant quelques semaines, connaître de nouveaux horizons. L'Afrique, par exemple, où l'accueilleraient ses fils.

– Et moi, tu me laisserais ici?

– Si les choses étaient autrement, je t'emmènerais...

– Tu le dis, mais le penses-tu?

– Je t'épouserai demain, si j'étais libre. Nous partirions ensemble, et ce serait une lune de miel qui ne finirait pas.

Elle riait.

– Comme tu es jeune! Malgré tes cheveux gris...

– Je m'oublie à rêver comme un adolescent! Si mes amis m'entendaient, ils croiraient que je deviens fou. C'est vrai que je le suis...

– Fou?

– Oui, de toi.

Elle lui tendit une cigarette.

– Tiens, fumons. Cela va te ramener sur terre.

Quand il se disait prêt à l'épouser, les circonstances le permettant, il n'exagérait pas. Il y songeait depuis longtemps. Elle lui plaisait et le comprenait. Il y avait la différence d'âge, elle assez jeune pour être sa fille, lui presque un vieillard, mais les ménages du genre n'étaient pas rares, qui

tenaient mieux que d'autres. Un point l'ennuyait : la possibilité d'élever une seconde famille. À soixante ans près, il ne se voyait pas avec des bébés au berceau. Avant trente ans, les enfants viennent et on les accepte. Rien là que de normal. Au seuil de la vieillesse, il ne se sentait plus le courage, ni le goût.

De son côté, la jeune fille n'envisageait pas le problème sous le même aspect. Les enfants ne l'effrayaient pas. Elle ne concevait pas le mariage sans les jeunes êtres qui en assuraient la plénitude. Rien que de l'entendre, lui, parler d'une union qui pourrait être sans fruit, son instinct maternel se révoltait.

L'écoutant, Lefrançois admettait que Madeleine se montrait logique. Parce qu'elle était naturelle. Comment ne pas accepter les conséquences, toutes choses restant dans l'ordre, s'il épousait une femme dans la force de l'âge? Sans doute y a-t-il les méthodes de notre époque moderne, mais Madeleine les mettait de côté sans examen. Il savait mieux qu'elle, d'ailleurs, qu'on ne s'y fie qu'à moitié.

Et pourquoi se mettre martel en tête, quand la fin souhaitée ne viendrait peut-être jamais?

- Quand ce sera le temps, nous y verrons.
- Il y a autre chose, Madeleine?
- Quoi?
- Tu accepterais de m'épouser?
- Tu en doutes?
- Si j'avais vingt-cinq ou trente ans, je comprendrais. Mais j'ai cette impression que t'immolerais, que tu te sacrifierais, et cela me répugne. Non, je crois qu'il ne faut pas... Enfin, nous avons le temps de réfléchir.

– C’est vrai, nous parlons pour ne rien dire.

Elle se mettait à badiner :

– Après tout, on n’entre pas en veuvage comme en chômage.

À qui le dis-tu! Et il est mal de vouloir la mort de quelqu’un.

– Je ne m’y hasarderais pas.

– Moi non plus. Mais on peut toujours souhaiter à quelqu’un d’aller au ciel! Pas vrai?

– Je suppose, mais je ne formule aucun vœu. J’attends.

– Nous attendrons.

– Comme dans la chanson. Et plus tard, si nous attendons assez longtemps, j’aurai encore vieilli et tu passeras pour ma fille, ou ma petite-fille, partout où l’on nous verra ensemble.

– La même idée qui revient sans cesse! À quelle vanité tient-elle? Je croyais que les hommes n’étaient pas vaniteux. En tout cas, comme dit la sagesse populaire, mieux vaut devenir l’idole d’un vieux que l’esclave d’un jeune.

– Comme dit ma sagesse à moi, changeons de sujet...

Le temps que duraient ces conversations, l’homme s’exaltait un peu, non sans se rendre compte qu’il s’illusionnait, qu’il y a loin de la coupe aux lèvres, du rêve à la réalité.

Il fermait les yeux, s’imaginant que cela qui était n’existait plus, qu’il retournait aux années de sa jeunesse, partait d’un nouveau pied. Que n’avait-

il rencontré, au sortir de l'université, une femme comme cette Madeleine, généreuse et douce, forte devant la vie, plus saine que la plupart, qui n'avait pas tendance à compliquer les choses, ni à saboter par avance le peu de bonheur humain qui lui était réservé!

– Dommage que je ne t'aie pas connue quand j'avais vingt ans! Où donc te cachais-tu?

– Je n'étais pas née. Comme l'agneau de la fable...

– Ce fut ta plus grave erreur.

– Possible, mais il ne faut pas m'en tenir responsable.

– Le sort n'a pas été bon pour nous.

– Parce qu'il est le sort. Aveugle, sourd, indifférent, sans entrailles...

– Comme la nature et la mort. Il ne choisit pas, ne sait pas, ignore les causes et se moque de ses effets.

– Ces grands mots!

– Mais si vrais! Si nous étions arrivés nez à nez dans une réunion, en descendant d'un tramway, en sortant d'une église, d'un restaurant, d'un théâtre?

– Je t'aurais reconnu tout de suite et j'aurais été à toi.

– Tu m'aurais fait signe?

– Oui, de quelque manière, Je ne sais comment, mais j'aurais trouvé.

– Tu n'aurais pas regretté?

– Non, parce que je t'aurais aimé. Mettant ma confiance en toi, ce qui m'aurait valu la tienne. Car il n'est pas d'amour sans la confiance.

Une question lui vint aux lèvres :

– Tu n'aurais pas été jalouse?

– Moi?

– Propos qui t'étonne?

– La jalousie, sentiment qui m'est étranger... Je ne lui ai jamais accordé d'attention. À mon avis, il ne s'accorde pas avec l'intelligence. J'entends l'intelligence ordinaire, à laquelle on doit l'équilibre du bon sens.

– Avec toi, un homme pourrait travailler.

– Vivre aussi.

Écoutant ces paroles, Lefrançois mesurait la perte qu'était la sienne, et qu'il n'avait su prévoir. Il se reprenait la minute suivante, car le moindre de ses raisonnements manquait de base. On ne construit pas sur la pointe d'une épingle.

Les circonstances voulaient, quand il était trop tard, sa réunion avec Madeleine, mais la jeune fille lui eût échappé par la force des choses, quand il était trop tôt. Il s'était trompé en son temps, ou on l'avait trompé, et les ruines autour de lui ne se réparaient pas. D'ailleurs, en cette matière, Madeleine n'entrait pas en ligne de compte.

– Ma pauvre amie, nous tournons dans un rond. Il ne s'agrandit pas. Il se rapetisse au contraire, se rétrécit, va nous étouffer.

– Mieux vaut ne pas y penser!

– Parler ainsi, toi qui es si sage?

– Sage et folle en même temps. Mais c'est à cause de toi que je suis folle... Disparais de ma vie et je retombe au normal.

– Tu le souhaites?

– Oui et non, Dans un sens ou l'autre, je reste malheureuse. Il eût été mieux de ne jamais te connaître. Je ne puis être contente sans toi, mais je ne puis être contente avec toi, dans ce monde de feintes, de réticences et

d'hypocrisies que nous avons créées.

L'homme lui donnait raison, mais il se gardait de s'exprimer.

Car il craignait de la voir fuir à jamais. Il savait comme elle, mieux qu'elle, ce que leurs rapports avaient d'instable, mais il ne pouvait se résoudre à la perdre. Pour lui, elle était plus qu'une fantaisie, ou une aventure. Elle incarnait, à mesure qu'il la connaissait mieux, le rêve intime qui est dans l'homme, et qu'il n'eût avoué à personne, par crainte du ridicule. Il y a du vrai dans ce dicton populaire que le cœur ne vieillit pas. Il sait même rajeunir, quand il n'est pas fixé ou qu'il est désaxé, en quête d'un objet. Lefrançois ressentait tout cela mais il ne voulait pas qu'on le soupçonnât en lui. Son état et son âge lui imposaient une attitude. Non seulement devait-il présenter une façade, mais le monde ne lui en pardonnerait pas d'autre que celle attendue de lui.

Le monde, dont il croyait se désintéresser!

Le monde, le conformisme, le bon ton, il lui semblait en avoir fait litière! C'était là des illusions dont il se berçait, deux ou trois parmi tant d'autres. S'examinant, il s'apercevait qu'il restait dans les cadres et que sa recherche de liberté, son besoin d'évasion, ne dépassaient pas certaines limites. À cause de son entourage, de ses amis et de ses parents, de ses enfants, de Céline surtout, encore près de lui, il ne pouvait tolérer dans sa vie aucune apparence de désordre.

S'il s'analysait en profondeur, il s'avouait qu'il y avait plus que cela, qui l'empêchait de s'abandonner de façon totale et de professer le *Carpe diem*, plus ancien que le poète latin. Cela tenait à son éducation, à la logique en

lui, aux germes de vocation ignorée ou méconnue, qui peut-être n'avaient jamais existé, mais il ne pouvait nier un fond chrétien qui le retenait de s'affranchir dans le sens de l'instinct. Il y avait en lui comme une hantise du péché, qui s'assimile à la crainte de Dieu. Raisonnement d'écolier et de timide, se disait-il, mais raisonnement selon la vérité. On n'en sort pas, dès qu'on n'essaye point de s'aveugler.

Il connaissait des hommes comme lui, broyés par les jours, pantelants et meurtris, qui s'étaient forgé une philosophie à eux et la vivaient, essayant de se donner le change sur le doute de leur âme. Les uns affichaient une désinvolture qui cachait, et les autres, la plupart des autres, luttait pour se persuader que l'au-delà n'est qu'un mythe, et que les enseignements reçus ne résistent pas à l'examen. Leur athéisme intéressé ne parvenait pas à convaincre. Il était le faux-fuyant à justifier l'inconduite.

Lefrançois restait croyant et c'était là son drame. En ce sens qu'il ne pouvait aspirer à aucune forme de bonheur terrestre, ce qui incluait une femme, et garder en même temps la paix de l'esprit. C'était là son drame, et le frein qui le retenait, en face d'une solution synonyme de déchéance. Cela étant, il ne songeait point à constituer un semblant de foyer en marge du sien, si pauvre celui-ci! Une maîtresse signifierait un esclavage dont il ne s'accommoderait pas, plus lourd à subir que l'autre, à cause des reniements qu'il impliquerait. Il ne se donnait pas pour un petit saint, mais il ne se résoudrait pas à la dernière sottise. Il lui arrivait, comme à d'autres, de tomber. Mais qu'est-ce qu'une chute, dont on peut se relever? Il avait aussi soixante ans, et ne se dissimulait pas, au seuil de la vieillesse, le côté risible d'une liaison.

Il se rappelait une conversation avec Madeleine, qui pensait comme lui, ou à peu près, sur ces problèmes. Dans un mouvement d'oubli, n'en pouvant

plus d'étouffement, il proposait de partir.

- Au loin, n'importe où, ne pas revenir.
- Nous serions quand même en marge de la société.
- Personne ne le saurait.
- Nous le saurions, nous, et n'aurions pas plus de tranquillité qu'ici.
- Comme médecin, je ne m'inquiétera pas longtemps du matériel. Il

y a toujours du travail pour un médecin. Je vends ce que j'ai, je réalise et nous partons...

- Il ne se passerait pas six mois que tu me le reprocherais, ou bien ce serait moi.
- Il me semble que nous serions heureux.

- Nous aurions l'illusion de l'être. Mais à la condition de ne pas penser. Au fond, nous serions malheureux l'un par l'autre, et ensemble. Nous aurions honte de nous-mêmes et ne saurions envisager personne. Il faudrait cacher le passé, et que bâtir de solide, pour le présent et l'avenir?

- Tu as toujours raison.
- Si j'ai raison!
- Pourtant, partir seul avec toi! As-tu songé à ce que cela représente?
- Et Céline?
- Elle serait peut-être mariée.
- Et tes fils, en Afrique?
- Comme tu retournes le fer dans la plaie!
- Ce n'est pas ma faute, à moi, si la situation est ce qu'elle est. Et tu

crois que tu vivrais comme ça, perdu dans la foule, en marge des lois et du reste? Et que fais-tu de la religion? Tu la mettrais aussi de côté, pour une satisfaction qui ne serait sans doute que temporaire, dont tu serais le premier à te fatiguer. Avec le temps, tu m'accuserais de t'avoir entraîné, ou tu me reprocherais de t'avoir suivi.

- Je ne te reprocherais rien.
- Ce que tu dis aujourd'hui. Mais demain, quand tu seras réveillé à la réalité?
- Demain, qu'est-ce qu'on connaît de demain?
- On récolte selon ce qu'on sème... Conclusion banale, ancienne, vieux-jeu, proverbe qui court les rues, tout ce que tu voudras, mais bon sens et vérité. Tu veux soutenir le contraire?
- Non...

Il fallait admettre que Madeleine était dans le vrai. Elle était toujours dans le vrai. Elle jugeait droit, ne se trompait pas. Elle raisonnait au reste comme lui, quand le calme lui revenait.

Il ne songeait pas à partir, même s'il le disait. Il parlait pour s'écouter, connaître la résonance et l'effet de ses paroles, savoir comment réagirait la jeune fille. Il la savait plus sage, plus sage et plus prudente que lui, et il lui plaisait qu'elle en donnât la preuve. Cela confirmait sa propre opinion. Mais il en ressentait, en même temps que de la satisfaction, une manière de dépit. Satisfaction de la voir, elle, garder son équilibre, et dépit de s'entendre rejeter.

Que Madeleine acceptât les yeux fermés, sans mesurer l'acte qu'il proposait, ni en peser les conséquences, il n'était pas plus content. La

légèreté de sa décision l'eût choqué, et il se serait demandé si elle était femme à associer à sa vie.

- Qu'est-ce que nous allons faire?
- Attendre.
- Si jamais...
- Je te suivrai jusqu'au bout du monde, si tu veux encore de moi.

Il se représentait ce monde idéal, dont Madeleine serait le centre.

Il s'y attardait, s'y amusait, mais il ne se cachait pas qu'il s'abusait. Comme l'enfant qui croit capter le soleil dans une bulle de savon, l'adolescente qui fonde sur un premier amour, l'homme qui attend la fortune d'un billet de loterie. Il n'est pas impossible de gagner le gros lot, mais les chances sont si minces qu'elles comptent pour zéro.

Lefrançois ne vivait plus. Il savait qu'il était vain de désirer l'in vraisemblable, d'espérer contre l'espérance, selon le dicton anglais. Il sentait la sottise, à son âge, de miser sur des probabilités si lointaines qu'elles paraissaient suspendues à un fil. Entre-temps, il compromettait la vie de Madeleine. Il ne lui permettait pas de se diriger selon la vérité, qui n'était pas de son côté, mais ailleurs, loin de lui, hors de lui.

Il fallait en finir avec la jeune fille.

Il en éprouverait une immense peine, mais il ne pouvait lui demander de ruiner plus longtemps le bon en elle. Il l'avait assez accaparée, assez heurtée, même blessée. Il ne pouvait rien lui offrir, sinon de l'argent, des bijoux, des fourrures, des choses matérielles, mais rien de durable. Le devoir! Ce qu'il lui avait sacrifié, depuis le jour lointain où il quittait le presbytère de brique noircie qui symbolisait, dans son souvenir, la maison paternelle!

Ce qu'il avait sacrifié au devoir et au fond d'honnêteté qu'il eût voulu détruire en lui!

Madeleine s'en irait, comme d'autres, et il continuerait d'errer seul, sans objet et sans ambition, incapable de se résoudre au rôle d'épave humaine.

CHAPITRE VI

En apprenant le parti auquel il s'arrêtait, Madeleine ne pleura point. Elle prévoyait l'issue depuis longtemps.

Elle retint ses larmes, mais il lui sembla que son cœur se déchirait en lambeaux. Car elle aimait cet homme digne, aux gestes mesurés, au visage qui riait si peu, et qu'elle savait malheureux. Elle l'aimait, se demandant jusqu'où la pitié entraînait dans le sentiment éprouvé. Plus que l'amant passé ou possible, elle voyait en lui l'homme qui avait besoin d'elle. Et la confiance qu'il lui manifestait, l'intimité de sa conversation, son abandon aux heures sombres, la flattaient et l'émouvaient, comme autant d'hommages à l'instinct maternel au plus profond de son être, qu'elle voulait et ne pouvait nier.

Elle était de ces femmes qui donnent, plus qu'elles ne reçoivent, qui se sentent frustrées, dès que leur générosité n'a pas d'emploi. Elle était de celles-là, riches d'être pauvres, qui ne désirent rien pour elles-mêmes et que la douleur attire, parce qu'elle leur permet de caresser et de panser, de consoler. Elle ne l'admettait pas, le disait encore moins, mais elle voyait comme un enfant dans la personne du médecin, enfant attardé dans l'homme, qui trouvait refuge en elle.

De quel sortilège avait-il usé pour lui communiquer sa détresse, l'amener à s'attendrir sur lui, et se l'attacher? Elle se posait parfois la question, aux heures où, se ressaisissant, se redressant contre elle-même, elle s'étonnait de sa dépendance par rapport à lui. Aux heures où elle se sentait étouffée, à cause d'une situation aussi instable que la leur, des inquiétudes qu'elle en concevait, de la lâcheté qui naissait en elle, rien qu'à la pensée de le quitter, de ne plus le voir. Engagée dans un chemin qui ne conduit nulle part, elle comprenait qu'il faudrait un jour le rebrousser, mais elle inventait des prétextes pour

retarder ce dénouement.

Chemin qui ne va nulle part, se disait-elle. Chemin qui se perd soudain, se fond avec les champs et les bois, dans un lointain nébuleux! Cul-de-sac ou impasse comme il en est dans les vieilles villes de France, où les yeux, s'habituant au clair-obscur, découvrent avec émerveillement des frises de pierre que patine le temps, un balcon aux caprices de fer forgé, les macarons et les amours d'un autre siècle.

Madeleine se tenait dans un tel endroit, qui la fascinait et lui inspirait crainte. Un faisceau de lumière soulignait les joliessees autour d'elle, le fini d'un détail, le galbe d'une colonne ou la grâce d'une courbe, mais quelle menace rampait derrière telle porte aux panneaux sculptés, quels yeux hagards la suivaient d'une fenêtre close?

Elle concluait qu'il lui faudrait retourner sur ses pas, n'aller pas plus avant, mais elle ne s'arrachait pas au charme ambiant. Son amour était plus qu'une aventure physique.

Lefrançois demandait :

- Qu'est-ce qui peut t'attirer dans un homme de mon âge?
- Tout.
- Dans les premiers temps, je n'aurais pas osé... Tu étais si jeune et tu me faisais peur. Je mesurais la distance entre nous. Je sentais le ridicule de la moindre entreprise dans ta direction. Heureux de ton amitié, de ta confiance, je te voyais comme intouchable.
- Peut-être que tu me plaçais trop haut?
- Je me méfiais du moindre geste que tu aurais pu me reprocher.
- C'est ta discrétion qui m'a gagnée.

– Si j’avais agi autrement?
– Peut-être que tu ne m’aurais pas revue.
– Allez comprendre quelque chose aux femmes!
– Il y en a qu’on rudoie, et cela leur plaît. D’autres se donnent, quand rien ne leur est demandé. Elles comprennent, sans qu’il soit nécessaire de leur parler. Le silence les attire, plus que le bruit. Elles ne savent pas plus résister à l’appel muet qu’à la délicatesse de sentiments qui restent voilés.

– Subtil!
– La subtilité des femmes dépasse celle des hommes, qui se croient tout permis, tout emporté d’avance, et qui se trompent. Heureusement pour toi, et pour moi, tu n’étais pas de ceux-là.

- Où as-tu appris ces choses?
- Je vois clair.
- Trop! Et tu vois où cela conduit...

Il fallait maintenant ne pas aller plus loin. Inutile de prolonger le rêve éveillé. Ils en souffraient ensemble, ne prévoyaient aucune échappée qui leur permettrait de respirer.

– Je n’en puis plus, disait Madeleine, de cette atmosphère d’hypocrisie dont nous nous entourons.

– Je regrette de ne pouvoir t’offrir mieux. Je suis d’ailleurs le premier perdant.

– Je voudrais me montrer avec toi, partout, sans honte et sans retenue. Ou plutôt avec orgueil, avec joie, une joie qui rayonnerait... Je voudrais crier au monde que je t’appartiens, que je suis ta femme, et heureuse de l’être. Je voudrais que tout le monde le sût, parce que je serais tellement fière de toi!

Il penchait la tête.

- Tu ne réponds rien?

– Tu m’enlèves les mots de la bouche, parce que tu dis ce que je pense, depuis l’instant où je t’ai découverte telle que tu es, telle que je te voulais. Quand je serai libre...

– Quand?

– Peut-être jamais... Mais qui sait? Tu penses que tu m’aimerais?

– Je t’appartiens.

– Oui, comme la province de Québec!

– Que veux-tu dire?

– Tu as entendu le premier ministre : « Messieurs, n’oubliez jamais que la province nous appartient. Elle est à vous. C’est votre bien. Sachez n’en rien détruire, n’en rien dilapider. Ce que vous feriez contre elle, vous le feriez contre vous-mêmes. » Tu comprends?

– Je crois comprendre.

– Tu m’appartiens, mais je ne t’ai pas. Tu m’appartiens, mais je ne puis t’emmener avec moi. Tu m’appartiens, mais je n’ai aucun droit sur toi. Tu m’appartiens, mais je dois me contenter de te voir de loin, de t’admirer comme j’admierais une étrangère, qui ne m’appartiendrait pas. Tu m’appartiens, mais tu ne m’appartiens pas. Comme la province de Québec. Elle m’appartient, comme aux autres citoyens, mais l’on m’arrêterait, on me jetterait en prison, si j’osais m’en approprier un pied carré!

– C’est amusant, mais ce n’est pas drôle.

Un soir, vers huit heures, Madeleine se présentait au bureau du médecin, qui l’y mandait. Pourquoi? Pour causer. Il ne l’avait pas vue depuis la soirée au théâtre, il désirait lui parler. Il voulait aussi quelques détails, si possible, sur sa conversation avec l’agent Lareau. De quoi se mêlait-il celui-

là? Avait-il essayé de la revoir, de la requestionner?

Quand elle arriva, deux autres personnes attendaient. Une femme qui regardait le mur en face d'elle; un homme à moitié endormi, le nez dans sa cravate.

L'infirmière lui indiqua une chaise et retourna à ses dossiers.

Madeleine s'empara d'une revue, vieille d'au moins six mois, et commença de lire. Personne ne lui prêta attention. Elle était une cliente comme les autres. La garde-malade ne la connaissait pas. À ses yeux, elle n'existait point.

Madeleine la trouva jolie. Une brunette de vingt-deux ans, plus ou moins. De la tournure. De l'assurance aussi, et satisfaite d'elle-même. Quand elle répondait au téléphone, elle disait « Allaaa » plutôt qu'« Allo », prenait plaisir à écouter sa voix un peu sourde, aux inflexions appuyées. Un diamant bleuâtre brillait à sa main gauche. Elle se donnait du mal pour le montrer, découvrant l'une après l'autre des mèches rebelles à remettre en place.

Fiancée?

Si oui, sorte de garantie. Ce n'était pas à cause d'elle que Lefrançois lui signifierait son congé! Réflexion mal venue que celle-là, car le médecin ne paraissait pas de ceux qui donnent dans les amours ancillaires. Comment pareille idée lui venait-elle? Réflexe, non point de la jalousie. Mais comme il est naturel de défendre son bien, au moment surtout où il nous échappe.

Car la jeune fille ne s'aveuglait pas.

Depuis sa dernière entrevue avec Lefrançois, et se souvenant de conversations antérieures, elle pressentait ce qui allait venir. Cela, qu'elle attendait depuis des mois, se produirait dans quelques minutes. Elle ne s'en

étonnait pas, mais s'obstinait à n'y pas croire.

Elle qui essayait de lire!

Elle fixait le texte devant elle, mais c'est en son âme qu'elle lisait. Il s'y jouait un drame plus âpre, plus douloureux que ceux-là qu'inventent certains hommes, pour l'amusement des autres. Elle savait, puisqu'elle en était victime. Si les romanciers avaient le pouvoir de sonder autour d'eux les cœurs et les reins, de serrer de près la réalité qu'ils coudoient, de lui arracher la vérité non fardée, ils ne se plaindraient jamais d'être à court de sujets.

Si Lefrançois l'invitait à son cabinet de consultations, c'est qu'il avait de graves raisons. D'habitude, il préférait qu'elle ne s'y montrât point. Il la rencontrait ailleurs que chez lui. Il lui donnait rendez-vous au centre de la ville, dans un restaurant, où il affectait la surprise en l'abordant. Ou il l'apercevait au coin d'une rue, ayant l'air d'attendre un tramway, et il lui offrait de monter dans sa voiture :

– Si vous allez par-là, autant en profiter!

Des choses du genre, il en arrive partout. Personne ne les remarque, ou chacun n'y voit que du feu. Plus on se cache et plus il y a de chance qu'on soit découvert. Certaines audaces passent mieux que les cachotteries. Où est-on plus perdu que dans une foule? Les gestes posés en public, à la condition qu'ils viennent avec naturel, ne prêtent pas à interprétations péjoratives.

Lefrançois lui-même habitait l'extrême nord de la ville, non loin de la rivière des Prairies, et il risquait peu de rencontrer sa fille, ou un voisin. De façon générale, il connaissait aussi les allées et venues de Céline, et agissait en conséquence. Les voisins le préoccupaient moins.

L'homme aux yeux bouffis sortit de chez le médecin, tenant à la main

une ordonnance qu'il ne déchiffrait pas.

– Jamais pu comprendre ce qu'écrivent les docteurs... On dirait qu'ils font exprès pour écrire mal!

La brunette sourit, sans répondre. Puis elle chercha le regard de Madeleine. Elle se leva, ouvrit la porte pour elle.

Lefrançois lui tendit la main, lui indiqua un fauteuil près de son pupitre. Il ne s'assit pas lui-même, mais marcha de long en large.

– Je t'attendais...

Il prit une cigarette et Madeleine remarqua que la flamme de son briquet tremblait. Il aspira quelques bouffées, déposa la cigarette sur le bord d'un cendrier, l'écrasa après un moment, à peine entamée. Plus nerveux que d'ordinaire.

Il continua d'arpenter la pièce.

– Tu es bien?

– Comme d'habitude...

– Oui, je t'attendais... Je savais que tu viendrais et j'espérais un peu, au fond, que tu ne viendrais pas... Je me demande si tu saisis?

– Je crois que oui.

– Alors, inutile de dire ce que je préfère ne pas dire. Il y en aura toujours assez pour te faire de la peine, et à moi aussi... Tu veux fumer? Excuse-moi, si je ne t'ai pas offert... Il est des fois où je n'ai plus toute ma tête.

– Non, merci.

Il s'arrêta devant une fenêtre.

– Quel ciel gris! Temps de deuil, mais en harmonie avec ma pensée, comme dirait un poète élégiaque...

Madeleine ne répondit pas, mais elle s'enfonça les ongles dans les

chairs, pour ne pas fondre en larmes.

Elle savait ce qui venait, l'attendait depuis des semaines. Si elle ne se résignait pas d'un cœur léger, elle essayait de se faire une raison. De s'habituer par avance à cela qui serait demain.

Mais alors qu'elle tendait sa volonté, dans un effort pour se maîtriser, ne pas laisser soupçonner la détresse en elle, ni le désespoir qui la gagnait, elle se sentait abattue, sans ressort, par la douleur muette de l'homme devant elle.

Lefrançois faisait peine à voir.

Elle dit, à voix presque basse :

– Tu as du travail, il ne faut pas que je reste longtemps...
– Ce n'est pas ce qui compte, où nous en sommes... Je n'attends personne, sauf les passants qui s'aviseraient de rentrer.

– Les visites?

– Plus tard.

Ils parlaient l'un et l'autre, pour tuer le temps, et c'était à qui n'entamerait pas le sujet qu'ils redoutaient.

Le médecin s'approcha enfin de son pupitre, s'assit, tira un tiroir et le repoussa, se saisit d'un coupe-papier, dont il examina la pointe comme s'il la voyait pour la première fois.

– C'est cruel de t'avoir invitée ici...

– Ici ou ailleurs.

– Mais que pouvais-je faire? Après l'histoire de Lareau, je n'osais te donner rendez-vous en ville... Qu'est-ce qu'il lui prend, à ton ami Lareau?

– Mon ami?

– Enfin, c'est une connaissance! Quelqu'un lui a-t-il confié une enquête? Et pourquoi? Depuis quand te surveille-t-on? Ce sont tes parents, peut-être, qui te surveillent?

– Ils ne voient rien.

– Il agirait, lui, de son chef?

– Je le crois surtout curieux, pas plus. Il nous rencontre par hasard, il s'étonne, puis il se met à m'interroger. Il est d'autant plus surpris qu'il te connaît... Au moins de vue. Il est sûr de lui, sait que tu as ton bureau ici, que tu demeures dans le nord. Il sait que tu es attaché à l'Hôtel-Dieu et que tu ne vis pas avec ta femme... Alors, tu imagines! Mais comment expliquer qu'il soit si bien informé? J'ai essayé de le questionner là-dessus, mais il n'a pas mordu. Il me regardait avec un drôle de sourire. Comme s'il avait l'air de dire, sans le dire, qu'il n'était pas l'enfant que je croyais.

– Il devait être présent à quelque enquête où j'ai témoigné. Je ne l'ai pas remarqué, mais lui ne m'a pas oublié. Il a pu me rencontrer dix fois.

– Je ne crois pas qu'il commette d'indiscrétions.

– Je l'espère pour toi.

– Il m'a dit, l'air un peu narquois, qu'il savait se mêler de ses affaires.

– Que n'a-t-il commencé plus tôt?

– C'est mieux, en tout cas, que s'il allait porter les paquets à papa... Il ne manquerait que cela. Un homme de son âge et de son expérience! Car il doit en voir, des choses, dans son métier!

Lefrançois se leva, ouvrit la porte donnant sur l'antichambre, la referma.

– Non, il n'y a personne.

Il s'approcha de Madeleine et se tint derrière elle, les mains appuyées au dossier de son fauteuil. Comme s'il craignait de la regarder en face. Il eut le geste de caresser ses cheveux, ou de la prendre aux épaules, mais il se retint, sachant quelle faute ce serait. Pour lui, plus encore que pour elle.

— Oublions Lareau. Il y a plus grave que lui, son opinion ou ses soupçons...

Puis, après un temps :

- Cela ne peut durer comme ça...
- Il y a longtemps que je le sais.
- Nous sommes trop à plaindre!
- Nous n'aurions pas dû...
- Je n'ai pas le droit, à l'âge que tu as, de gaspiller ta vie. Moi, je suis presque un vieillard. J'en serai un demain... J'ai eu ma part ici-bas, même si j'ai mal choisi. Mais je ne puis blâmer personne. Il ne faut pas, un jour, que tu me reproches de t'avoir sacrifiée à mon égoïsme...

Il se rassit, ou s'écroula dans sa chaise.

Peu à peu, il dit ce qu'il avait sur le cœur, et qui couvait en lui, depuis des mois. Il n'aimait pas moins Madeleine que la veille, mais il ne se contenterait jamais d'une idylle en marge de la société. Elle non plus, d'ailleurs. En marge de la société, des lois, de l'honnêteté, de la religion, puisqu'il fallait dire le mot.

Depuis qu'ils se connaissaient, ils s'évertuaient à s'aveugler l'un l'autre.

Ils étouffaient, alors qu'ils prétendaient chercher le grand air, l'espace bleu, la lumière. Plus tard, ils se retrouveraient, s'il devenait libre de ses gestes...

- Je n'ai guère d'espoir.

- Il ne faut pas désespérer. Mais c'est vite dit, cette effroyable banalité!
- Si tu me proposais un an, deux ans, j'attendrais.
- Tu sais que je ne puis rien promettre. Je ne puis jamais rien promettre... Mais je n'hésiterais pas un instant, si je savais quelque chose de précis. Que veux-tu? Demande-moi n'importe quoi, mais pas l'impossible! Pauvre enfant!

Puis, cessant d'argumenter :

- Tu continueras comme ça, si je t'en priais? Tu accepterais que je m'accroche à toi, comme un homme tombé à l'eau s'accroche à n'importe quoi, n'importe où? Tu serais satisfaite de me suivre, de t'abaisser avec moi? Tu es prête à tout abandonner de ce qui est respectable? Non, tu n'es pas prête...

Madeleine ne se pressa point de répondre.

Elle ferma les yeux, comme pour regarder en elle, mais elle n'y découvrit rien qu'elle ne connaissait déjà.

Elle dit enfin :

- Oui et non.
- Ce qui signifie?
- Je dirais oui sans hésiter, si j'écoutais mon cœur, l'envie que j'ai de toi, et la peur que j'ai de te voir souffrir. Mais je pense comme toi et la réponse est non, quand je me sers de ma tête pour réfléchir.

Elle hésita, ajouta :

- On ne devrait pas réfléchir...
- Le lot de l'homme : la liberté et la raison.
- Quand j'étais enfant, je me demandais parfois si je n'aurais pas été plus heureuse d'être un oiseau, un chat, un poisson rouge dans un aquarium,

plutôt qu'une petite fille. Elles semblaient si heureuses, les bêtes, autour de moi!

– Tu oubliais que le chat pouvait manger l'oiseau et le poisson rouge, et que n'importe quel chien, errant dans la rue, eût été enchanté de casser les reins à ton chat.

– En tout cas, ne raisonnant pas, les animaux ne souffrent pas comme nous.

– Ils ne connaissent pas non plus les bonheurs qui sont les nôtres, ni l'espérance qui aide à vivre, quand nous nous appuyons sur le vrai, le normal. Le malheur, c'est que nous n'avons pas l'ordre pour nous. Je sermonne, j'adopte le ton pédant, j'ai l'air de débiter des clichés, mais je ne m'éloigne pas de la vérité.

– C'est là le pire, que tu sois dans la vérité, et je suis obligée de te suivre.

– Pauvre Madeleine! Pourquoi t'être trouvée sur ma route? Il était si facile de ne pas te connaître. J'avais déjà passé, sans toi, les trois-quarts de mon existence... Si l'idée ne m'était pas venue de passer quelques jours à ce lac, rien ne serait de ce que nous déplorons...

– Que nous pleurons.

– Oui, c'est juste.

Elle se leva.

– Je m'en vais...

– Je te reconduis.

– Non. J'aime mieux que tu ne viennes pas, ce serait pire! Qu'est-ce que penserait, par exemple, la garde-malade? Ici, je puis te quitter, me raidissant pour paraître devant ceux qui sont là, dans la salle d'attente. Dans l'auto, je ne pourrai m'arracher à tes bras.

Comme il lui serrait la main, elle s'accrocha à son cou et renversa la tête en arrière.

- Embrasse-moi une dernière fois... Tu ne veux pas?
- Quelle imprudence tu me fais commettre?
- Pour le souvenir.
- Si tu ne prends garde, tout va recommencer. Pauvre chérie! Va-t'en, va-t'en... avant que je te dise de rester! Va-t'en, avant que s'envolent mes résolutions et les tiennes... Avant que nous retournions à notre point de départ! Si tu savais comme je me sens faible, quand il s'agit de toi...

Le téléphone lui coupa la parole.

- Excuse-moi...

Madeleine se rendit sans bruit à la porte.

- Oui, oui... disait Lefrançois. J'irai dans une demi-heure, au plus tard...

- Excusez un moment, ne raccrochez pas, je vous reviens...

Et tenant la main sur la bouche de l'appareil, il jeta à celle qui s'en allait :

- Non, attends... Ne t'en va pas comme ça!

Elle lui adressa de la main un signe d'adieu et sortit.

La tête haute, les épaules droites. Personne n'eût deviné l'agitation en elle. L'infirmière ne lui accorda pas un regard, ni la jeune fille qui lisait dans un coin.

- Je puis entrer? demanda celle-ci.
- Je vais voir.
- Mais l'autre la suivit.
- Levant les yeux, le docteur Lefrançois aperçut Céline.

- Qu'est-ce qui se passe?
- Surprise pour vous? Je suis descendue en bas de la ville avec des amis, et je suis arrêtée. J'ai des choses à vous dire...
- Importantes?
- Assez.
- Pas tout de suite... On m'appelle pour un accident. À la maison, si tu peux attendre.

CHAPITRE VII

Le surlendemain, le docteur Lefrançois recevait une lettre de son fils aîné, portant ces timbres du Basutoland qu'il connaissait si bien depuis quelques années : effigie du roi d'Angleterre, surmontant un paysage de montagne et un caïman endormi.

Il sourit en apercevant l'enveloppe au papier mince, presque diaphane, de la poste aérienne.

Maurice devait lui soumettre quelque demande d'argent. Il n'écrivait jamais sans exposer des besoins urgents, non pas les siens, mais ceux de ses ouailles, d'une œuvre à créer, d'un village à sauver de la famine, d'une chapelle de terre et de chaume, à construire à trois jours de cheval. La requête se trouvait au début, au milieu ou à la fin de la lettre, mais elle ne manquait pas. De façon invariable et inévitable, comme des pommes aux branches d'un pommier, des glands au pied d'un chêne.

Dans la famille, au temps où la maison était moins vide, on pariait sur l'objet de la quête, ou cette partie de la missive où il paraissait opportun de la glisser.

– Je gage, disait l'un des enfants, que Maurice est sans le sou entre les dix premières lignes de la lettre.

– Moi, entre les dix de la fin. Parce que, la dernière fois, il avait des embarras d'argent dès son entrée en matière.

– Il est habile, il ne se lamente pas deux fois de suite au même endroit. Il ménage ses effets et ses surprises. Meilleur quémendeur n'aura jamais existé.

Celui qui gagnait versait son gain au denier de Maurice, qu'on craignait

de voir rivaliser avec celui de Saint-Pierre. La chrétienté noire de l'Afrique coûtait un paquet de cigarettes à celui-ci, une soirée de cinéma à un autre, des friandises à Céline, qui s'approchait de son père, le louangeait jusque dans ses défauts les plus apparents, et lui confiait son passif.

- Pareille à Maurice, celle-là!
- Elle ira loin.

Le missionnaire avait une technique à lui pour attirer l'attention, provoquer la pitié, atteindre à ses fins. « Votre cœur de médecin, d'homme penché sur la misère humaine, écrivait-il à son père, se laisserait attendrir par les souffrances qui m'entourent et que je cherche à soulager, si vous pouviez vous rendre compte de leur nombre et de leur intensité. » Ou encore : « Qu'est-ce qu'un dollar pour vous, dont la valeur se multiplie pas quinze ou par vingt, dans la brousse? » À l'occasion : « Je ne voudrais point paraître vous adresser un reproche, ni me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais ce qui se dépense chez vous, par exemple, pour une partie de pêche de huit jours, suffirait à l'entretien d'un séminariste noir pendant une année. Une idée à soumettre à nos bons amis, le docteur Brien et d'autres. Est-ce qu'il ne vous intéresserait pas de vous en charger? L'apostolat laïque ne doit pas être un vain mot. »

Maurice avait d'autres tours dans son sac. Sans être prêtre, son père était mieux préparé que d'autres pour apprécier le travail d'évangélisation en terre païenne. N'avait-il pas grandi dans un presbytère? Ne connaissait-il mieux que ses amis et connaissances, vu sa jeunesse, l'œuvre des ministres de Dieu et la nécessité d'un clergé indigène, en Afrique comme en Asie. Dans l'ordre physique, le rôle du médecin ressemblait à celui du prêtre, dans l'ordre de la foi et de la morale. D'où une sympathie possible, qui devait tendre à la collaboration.

Le fils ignorait la pente qu'adoptaient parfois les raisonnements de son père, ou ses rêveries, en marge des problèmes de la vocation, mais il ne pouvait écrire avec plus d'habileté pour le gagner à sa cause.

Comme la plupart des médecins de son époque, Lefrançois gagnait plus qu'il n'aurait su dépenser, à moins de s'adonner à l'ostentation, [ou s'il] cédait aux pressions. Il signait un chèque. Puis il recommandait au solliciteur, à son *quêteux*, comme il disait, de garder la discrétion la plus entière sur le nombre et la qualité de ses œuvres. Non seulement les charités sont plus méritoires, dont on ne tire pas vanité, mais il ne fallait pas mettre Henri au courant, ni son frère Jean-Marc. Il n'y a pas à rire, avec trois religieux missionnaires dans une même famille! Les autres se débrouillaient d'ailleurs. Il paraissait inutile de les inciter à se plaindre et réclamer pour leur part.

Lefrançois décacheta sa lettre :

– Quel nouveau malheur vient de fondre sur notre fils aîné, qui va nous coûter un bel écu?

– Peut-être qu'il n'a besoin de rien?

– Pas sérieuse, Céline?

– C'est votre fête dans une semaine. Peut-être qu'il vous adresse ses souhaits et annonce une grand-messe à votre intention!

– Qu'est-ce qu'on gage?

– Je n'ai pas le sou.

– Ce n'est pas ce qui t'embarrasse, d'habitude. Tiens, tu vendras ces deux timbres à un collectionneur, pour me payer.

– Pourquoi pas?

Cette fois, Maurice s'intéressait au sort des bergers noirs qui gardent les bestiaux, dans les montagnes lointaines de son pays d'adoption.

Le médecin n'avait pas lu le tiers du texte qu'il dit à Céline :

– Dispose de tes timbres au plus vite. Tu perds ton pari et je gagne le mien. Surprise des surprises, Maurice a besoin d'argent. Crois-le ou non, ton frère Maurice est à mettre sur pied une œuvre nouvelle, pour laquelle des dollars canadiens ne seraient pas de trop.

– Pas possible! Qu'est-ce que c'est?

– Les bergers noirs...

– Connais pas.

– Moi non plus, mais j'ai l'impression que nous allons les connaître.

Lefrançois continua sa lecture, puis passa la lettre à sa fille.

– Tiens, renseigne-toi.

Elle apprit à son tour que les négrillons de la région de Sekake, âgés de sept à seize ans, suivent les troupeaux dans la montagne, ne gardant dès lors aucun contact avec la civilisation telle qu'entendue par les Occidentaux. Les uns sont païens, les autres baptisés, mais ni les uns ni les autres ne se préoccupent longtemps de religion. Pourquoi, se demande un jour Maurice, ne pas tenter d'attirer ces jeunes vers la sainte Église? Missions auprès des bergers, fêtes spéciales à leur intention. On n'attire pas les mouches avec du vinaigre! On groupe d'abord les garçons noirs, pour leur enseigner leurs prières et le catéchisme. Comme ils sont pauvres, il faut les nourrir. Les uns manquent de vêtements et c'est d'excellente politique de les habiller. Genre d'apostolat qui coûte de l'argent. Plus que n'en possède un missionnaire sans

ressources. Pourtant, il ne fallait pas que l'œuvre, méritoire et méritante, tombât.

C'est pourquoi Maurice s'adressait d'abord à l'auteur de ses jours, dont il connaissait la compréhension et la générosité. Il écrivait à d'autres, parents et amis, anciens condisciples de collège, mais il commençait par son père.

Lefrançois regardait lire Céline.

Il demanda :

- Qu'est-ce qu'on va faire?
- Envoyer un chèque!
- Combien? Vingt-cinq, cinquante?
- Pas plus que cinquante, pour le premier envoi. Parce qu'un des deux autres va s'amener tout à l'heure. Un missionnaire n'arrive jamais seul.

– Par conséquent, sachons garder des réserves.

Lefrançois consulta sa montre.

– Pendant que j'y pense, tu ne m'as pas encore dit la raison de ton irruption au bureau, l'autre jour. As-tu oublié?

– Non, mais...

– C'était important, si je me rappelle...

– Ce l'est peut-être moins aujourd'hui... C'est à propos de Jean-Louis...

– Et ce n'est pas important?

– Non, pas très... Je me demande même si cela vaut la peine de vous en parler. Il a de ces idées, Jean-Louis...

Le médecin leva les yeux vers sa fille.

Quel problème la venait troubler, que peut-être elle cachait? Pourtant, ce n'était pas dans la nature de Céline de créer du mystère autour de sa personne. Probable que ses ennuis étaient minimes. Jean-Louis, un enfant comme elle... Elle le connaissait depuis l'âge des poupées, et il passait les trois-quarts de ses loisirs à la maison.

- Qu'est-ce qu'il a, Jean-Louis?
- Il a qu'il commence à se prendre au sérieux...
- Dans quel sens?
- Amour, mariage, avenir et le reste.
- Il en a pour quatre ans avant de finir ses études.
- C'est ce que je lui dis, mais il persiste dans ses propos sérieux.
- En ce qui me concerne, j'avoue que cela ne me déplairait pas d'avoir comme gendre un médecin. Tradition qui se continuerait dans la famille. Autant celle-là qu'une autre, moins consolante. Sans compter que je vieillis. Je lui abandonnerais ma clientèle et vous voilà installés de façon solide. Si j'avais eu pareille chance, dans ma jeunesse! Mais non... De mon temps, il fallait commencer par le commencement, attendre les malades puis le paiement des honoraires, tirer le diable par la queue, m'endetter, économiser, gratter...

- Je ne pense pas comme vous.
- Sur la médecine et les débuts dans la profession?
- Non, sur Jean-Louis.
- Qu'est-ce que tu lui reproches?
- Je ne lui reproche rien, mais je ne l'aime pas... Du moins, pas comme un homme qui pourrait devenir mon mari. Je l'aime comme un ami, mais l'amour, qu'il me laisse tranquille avec l'amour! Lui ne l'entend pas de cette oreille. Si vous saviez ce qu'il me raconte, dans ses moments solennels! Et

puis, est-ce que je songe à me marier, moi?

– C'est souvent l'habitude, chez les filles de ton âge.

– S'il y a des exceptions, j'en suis une. Pour le moment en tout cas.

Plus tard, je ne sais pas. Ce que réserve l'avenir, personne ne le sait. Je puis rencontrer un Prince charmant et m'emballer mais ce n'est pas encore arrivé...

Nous en reparlerons plus tard. Dans le temps comme dans le temps.

– Jean-Louis n'est pas ton Prince?

– Non. Ni lui ni un autre... Je ne suis pas encore arrêtée à ces choses.

– Je suis trop jeune. Et puis, cela ne m'intéresse pas.

Lefrançois leva les yeux au plafond et dit en riant :

– Tu n'as pas envie d'entrer chez les sœurs?

– Il n'y aurait pas de mal...

– Sérieuse?

– Non. Je voulais rire. Je ne pense pas à entrer en religion, et je ne pense pas à convoler en justes noces. Je ne veux rien, je ne cherche rien. Je suis bien ici, je ne désire pas plus. Qu'on me donne au moins le temps d'arriver à ma majorité. Après, on verra. Si vous voulez alors vous débarrasser de moi, il faudra prendre une décision.

– Me débarrasser de toi! Je t'ai fait voir quelque chose en ce sens?

– Jamais. Je parle pour parler. Jusqu'à nouvel avis, je reste avec vous.

Et s'il ne cesse pas de me fatiguer avec ses histoires, Jean-Louis, je vais lui dire d'aller se faire pendre ou prendre ailleurs...

– Pas de sottises! Tu pourrais le regretter...

– Qu'est-ce que vous me conseillez?

– De te tenir tranquille et de ne pas trop parler. On parle toujours trop... Arrange-toi pour que Jean-Louis comprenne qu'il est tôt, que rien ne presse, qu'il importe d'abord d'étudier et de conquérir son parchemin. C'est cela l'important, d'ici quatre ans. Tu as aussi raison, quand tu dis que tu es trop jeune. Sur ce point, nous nous entendons. Si tu voulais te marier demain, avec Jean-Louis ou un autre, tu aurais de la difficulté à obtenir mon consentement.

– Savez-vous ce que prétend votre futur, sinon votre futur gendre?

– Je ne devine pas...

– Il dit qu'il étudierait avec plus de facilité, moins d'inquiétude, s'il était sûr de moi. Sûr que je l'aime et que je l'attendrais! Il dit que cela le dérange, le tracasse, de savoir qu'il ne peut compter sur sa chère voisine, de façon finale et définitive. Par conséquent, si je ne le rassure pas comme il le désire, il ne se sent pas à l'aise pour travailler. Il pense, il rêve, il a des distractions, il n'arrive pas à s'appliquer comme il le devrait. Et, comme vous imaginez, c'est ma faute...

– La vieille illusion!

– Vous ne croyez pas que je doive engager mon cœur et mon âme, mes jours futurs, afin que notre ami Jean-Louis obtienne le calme qui lui manque pour affronter avec succès le feu de ses examens, pendant quatre ans d'affilée?

– Non, je ne le crois pas. La théorie de Jean-Louis n'est pas neuve. Elle lui est venue comme à d'autres et elle passera. Il voulait t'impressionner, il paraît même y avoir réussi jusqu'à un point, puisque tu t'inquiètes. Ce que la jeunesse se tourmente pour peu de chose!

– À vous entendre, vous êtes si vieux!

– À qui le dis-tu?

Ce soir-là, Lefrançois ne se rendit pas à son bureau.

Rien ne l’y obligeait, de façon générale, mais il gardait cette habitude d’y passer deux veillées sur trois. Cela lui donnait, entre autres, une raison de s’éloigner de la maison. Cela l’occupait, d’autant plus qu’il s’y trouvait à proximité des hôpitaux.

À ses débuts, il recevait des clients chez lui, mais il avait fini par suivre l’exemple de ses confrères, qui jugeaient plus pratiques des locaux au centre de la ville. Du temps de sa femme, il n’y songeait pas. Quels motifs ne lui aurait-elle pas prêtés pour s’éloigner, se soustraire à sa surveillance? Sous certains angles, son départ était une délivrance. Il agissait à sa guise, libre d’aller et venir, même dans l’ordre des choses ordinaires.

Sa secrétaire-infirmière appréciait peu ce qu’elle appelait sa manie ou sa marotte du travail, mais un supplément d’appointements la consolait tant bien que mal. Elle lui arrachait aussi plus d’un congé, [ce] qui lui permettait des séances de cinéma ou des parties de plaisir à ses frais. L’homme essayait de comprendre, vu l’âge de la petite. Il ne voyait pas sa fille, par exemple, s’ennuyer entre quatre murs, des soirées en entières. Quand la garde-malade ne pouvait pas venir, il se débrouillait.

Au bureau, il était chez lui. Plus que n’importe où ailleurs. Entre ses livres, les instruments qui servaient aux interventions mineures, le stéthoscope à portée de la main, des éprouvettes et les médicaments qu’il gardait pour indigents, il ne s’ennuyait pas.

Quand les malades lui laissaient du répit, il lisait ou se promenait les mains dans ses porches, s'arrêtant devant les fenêtres qui donnaient sur un paysage de toits et de cheminées, ou analysait pour son compte les tableaux suspendus aux murs, qui le transportaient vers la mer et la forêt.

– Vous avez des goûts à part, disait l'infirmière.
– Chacun les siens. Vous avez les vôtres?
– Si j'avais comme vous une voiture, je ne moisirais pas ici, à attendre des gens qui ne viendront pas, ou qui vous ennuiersent, souvent, de maux imaginaires.

– Et si un pauvre diable se fracture une jambe au coin de la rue? Qui s'en occupera, s'il n'y a pas de médecin à un mille à la ronde?

– On l'enverra à l'Hôtel-Dieu ou à Sainte-Jeanne-d'Arc. C'est à deux pas et il trouvera plus de soins qu'ici.

– Vous avez peut-être raison...
– Bien sûr que j'ai raison...
– Hélas!
– Si vous croyez que vous n'avez plus besoin de moi, je file et vous garde une reconnaissance éternelle.

– Que les femmes coûtent cher!
– Comment ça?
– Dois-je comprendre que j'amputerai votre salaire de tant et tant, en échange de votre liberté retrouvée?

– Vous comprenez mal.
– Vous travaillez, je vous paye. Vous ne travaillez pas, je cesse de payer.

– Mauvaise interprétation! Je vous demande congé, vous me l'accordez et je touche comme d'habitude, sans coupures. Autrement, ce n'est pas un

congé. Autrement, vous n'avez aucun mérite, et quel air aurez-vous en face de saint Pierre, à la porte du paradis, si votre nom n'est pas inscrit au registre des bonnes œuvres?

– Je n'aurai jamais le dernier mot! Allez et péchez encore, mais pas trop souvent. Dans le sens des congés obtenus de ma faiblesse, ou de sa pitié. Vous voyez bien que les femmes coûtent cher!

– Merci, docteur...

– C'est ça! Merci, docteur; bonsoir, docteur, et bonsoir l'ouvrage!

– Si vous regrettez, je reste.

– Allez que je ne vous voie plus! Mais n'oubliez pas de revenir demain.

Ce soir-là, il restait donc à la maison, À flâner et musarder. Il causerait avec Céline, jouerait aux cartes avec elle et ses amies, qu'on manderait d'urgence, par téléphone, ou il promènerait la jeunesse dans la campagne. Bien mieux, il demanderait à Céline de conduire l'auto et serait celui qu'on promène.

Il se reposerait. Il fermerait les yeux, s'amuserait à écouter les propos décousus de ces fillettes qui se croient femmes, se créent des problèmes avec des riens, connaissent les artistes de cinéma comme des intimes les chansons nouvelles mieux que leur catéchisme et la chronique scandaleuse de leur quartier sur le bout du doigt.

À coup sûr, l'une d'elles le consulterait sur un bobo quelconque.

– Qu'est-ce que cela veut dire, ce point que je sens dans le dos, un peu à gauche, depuis deux ou trois jours?

– Couche-toi à neuf heures pendant une semaine, et il disparaît comme par enchantement.

– Vous parlez comme maman. Elle vous a téléphoné?

– Je sais comme tout le monde que les enfants d’aujourd’hui ne se couchent plus et qu’ils se portent mieux, quand ils dorment leurs neuf heures par nuit.

– On n’est plus des enfants...

– Et c’est la raison pour laquelle vous avez mal dans le dos.

Comme il se rappelait des scènes du genre, Céline parut, un manteau sur le bras.

– Tu sors?

– Je ne reviendrai pas tard. Vers onze heures.

– Où vas-tu?

– Une soirée de couture chez Marie-Paule. Ne prenez pas d’inquiétude, on ne coud pas beaucoup. On coud en causant, mais l’on cause plus qu’on ne coud. Cela ne vous étonne pas?

– Je pensais jouer aux cartes... Tu aurais pu inviter des amies. N’importe qui, à ton goût. Jean-Louis ou son rival et, pour moi, deux ou trois jolies filles.

– Si j’avais su, je n’aurais pas accepté l’invitation de Marie-Paule. Une autre fois, vous me le direz plus tôt... On organisera une de ces soirées, avec un monde fou! Sans parler du goûter qui suivra.

Elle regarda la montre à son poignet.

– Je m’excuse, mais il faut que je parte. Est-ce que je puis prendre l’auto?

– Oui et non. J’aimerais mieux que tu ne la prennes pas. On peut m’appeler pour un malade. Alors, je préfère l’auto à la porte. Je regrette, mais il y a les exigences du métier. Prends un taxi...

- Pour revenir aussi?
- Pour revenir aussi. Tu n'as pas l'habitude de te gêner!

La même aventure, ou à peu près, chaque fois que le docteur Lefrançois se réservait une soirée chez lui. Les enfants d'aujourd'hui, on ne les tient plus. Ils sont partout, sauf chez eux. Rien ne les intéresse dans la maison de leurs parents, la maison qui est la leur. La vie de famille, autant de mots qu'ils ne connaissent pas. Ils ne s'amuse qu'au dehors, chez les étrangers, ou dans les endroits publics. À quoi tient cette bougeotte qu'ils ont tous? Le téléphone, la radio, des meubles coûteux, le dernier confort, les chassent plutôt qu'ils ne les retiennent.

Pour la centième fois, Lefrançois remâchait ces choses. Et ce ne serait pas la dernière!

Céline tenait la maison avec la bonne, s'occupait des repas, des achats, du linge, mais elle disparaissait à la première occasion. Son travail terminé, elle s'envolait. Non sans d'excellentes raisons, mais elle partait quand même.

C'était peut-être sa faute, à lui, qui vivait à son bureau plus qu'à son foyer. Quel terme que celui de foyer, pour une maison aussi lamentable que la sienne! Il partait chaque matin, ne revenait souvent qu'à la nuit. Comment Céline pouvait-elle s'attacher à un intérieur où l'on ne sentait point d'âme? Elle se sauvait, comme il fuyait lui-même. Après une journée avec la vieille Louise, comment la blâmer de chercher un peu d'air?

Au vrai, Céline n'avait pas vingt ans. Elle cherchait ceux de son âge et de ses goûts. S'ils venaient à la maison, elle restait et ne se plaignait pas. Dès qu'elle se trouvait seule, elle ne tenait pas en place.

Lefrançois décida qu'il lirait.

Il commença par tourner le bouton de l'appareil de TSF, chercha un

programme de musique légère et douce, n'en trouva point, se résigna à un jazz syncopé, en attendant mieux. Puis il enleva son veston, dénicha des pantoufles dans un placard.

Un mot de sa fille lui revenait. Une phrase qui peut-être ne signifiait rien, en marge de ses remarques sur Jean-Louis et ses assiduités qui lui déplaisaient. Il était clair que l'étudiant en médecine ne la portait pas à s'emballer. C'était pour le mieux, vu son âge et les années qui séparaient Jean-Louis de son doctorat. Mais que voulait-elle dire, lui glissant qu'il n'y aurait pas de mal à entrer chez les sœurs? Il n'y aurait pas de mal, mais y songeait-elle?

Non, il se tracassait pour rien!

Céline n'indiquait aucun penchant pour la vie religieuse ou monastique. Elle n'avait jamais parlé de quoi que ce fût dans ce sens. Il n'existait aucune raison de penser qu'elle suivrait l'exemple de ses frères.

C'était lui, d'ailleurs, qui l'avait aiguillée sur cette pente en lui demandant pour badiner, pour la taquiner, si elle n'avait pas envie d'entrer chez les sœurs. Elle répondait qu'il n'y aurait pas de mal. Elle répondait ainsi, mais elle n'ajoutait rien. Ni un mot ni un geste, ni son passé jusque-là, ne laissaient soupçonner du goût pour le couvent.

Le téléphone le tira de sa songerie. Toujours le téléphone?

Louise parut dans le cadre de la porte.

- Est-ce que je réponds que vous y êtes?
- Oui, j'y suis.

Il se dirigea vers l'appareil, d'un pas qui lui sembla plus lourd que d'habitude.

- Entendu, j'y vais... Quel numéro? Bon, je prends note... Je serai là dans vingt minutes. En attendant, mettez-lui de la glace sur le ventre.

CHAPITRE VIII

Quittant le bureau de Lefrançois, Madeleine flottait dans une brume. Telle fut du moins son impression. Elle allait le regard fixe, impersonnelle et roide, ainsi qu'une poupée mécanique. Elle ne voyait pas devant elle. Une fois dehors, elle s'étonna de s'y trouver.

Elle s'attarde sur le perron de l'immeuble, s'appuyant à la pierre de la rampe. Le temps devenait froid. Elle frissonna, serra son manteau autour d'elle. Puis elle ferma les yeux, les rouvrit, les ferma de nouveau comme dans un effort pour lire en elle-même.

Elle essayait de se ressaisir. Elle cherchait un semblant d'équilibre dans le désarroi de sa pensée et le clair-obscur de sentiments mêlés.

Croyant qu'elle regardait dans sa direction, un passant voulut engager la conversation.

Elle ne l'entendit pas.

– Pas de bonne humeur, ce soir?

Comme elle ne répondait pas, il continua son chemin.

La brume en elle s'harmonisait avec celle de la rue. Les phares des autos n'éclairaient pas à dix pieds. On sentait de l'eau dans l'air, tant l'humidité était grande qui venait du fleuve, montait à l'assaut de la ville, l'enveloppant de nappes successives. Les réverbères s'entouraient d'un halo jaunâtre, comme sale.

La jeune fille ne voyait rien du mouvement de la chaussée, ni n'entendait les bruits assourdis par le ciel bas qui pesait sur les choses.

Elle descendit les marches sans hâte, indécise quant à la direction qu'elle choisirait. Où irait-elle? Où finir la soirée?

Pas chez elle, où on l'interrogerait sur sa mine et les raisons de sa

tristesse, car elle dissimulait mal. Pas au cinéma non plus, où le spectacle du bonheur des autres, dans la salle et sur l'écran, lui amènerait des sanglots dans la gorge.

Elle se traîna les pieds jusqu'à la rue Saint-Denis, la remonta jusqu'au premier restaurant, passé ce parc Saint-Louis que les habitants du quartier s'obstinaient à appeler « carré », en protestation du contre le mot « square », dans un effort idiot de re francisation. Pourquoi pas jardin ou parc, puisque le terme anglais déplaisait? Elle se le demanda comme d'habitude, chaque fois qu'elle venait dans cette partie de la ville, et s'étonna, un soir pareil, de la tournure de ses réflexions.

Au restaurant, la lumière blanche des fluorescents ne laissait aucun détail dans l'ombre.

Elle entra quand même, se disant qu'elle n'y connaissait personne, et qu'elle se souciait des gens comme des nuages, un jour d'automne. Elle demanda une tasse de café, chercha dans son sac à main le bâton de rouge qui corrigerait le dessin de ses lèvres. Quand on lui apporta sa tasse et la note, elle demanda un paquet de cigarettes.

Elle en alluma une, goûta au breuvage brûlant, promena un vague regard sur l'entourage. Les clients n'étaient pas nombreux. Des étudiants au fond de la salle, qui parlaient fort, s'apercevant qu'on les écoutait et contents de l'attention provoquée. Une femme entre deux âges léchait avec gourmandise une glace vanillée, pendant que deux amoureux dans la vingtaine se tenaient les mains sous leur table, convaincus qu'on ignorait leur manège.

Derrière le comptoir, les deux servantes causaient à voix basse, ne perdant pas de vue le patron, attentives à ce qu'il ne saisît point leurs commentaires sur ceux qui entraient et sortaient.

Face à son café, Madeleine essayait de se composer un visage.

Ni dur ni souriant, mais neutre, désinvolte, indifférent, afin que personne ne s'avisât de la remarquer. Elle cherchait à se fondre dans le paysage. Elle s'examina de côté, dans le miroir du mur. Son manteau enlevé, deux pouces de mince voilette ombrageant un chapeau grand comme la main, elle s'estima satisfaite de son tailleur et de la blouse blanche qui en relevait la sobriété. Mais ses yeux, plus gris que bleus par temps humide, ne cachaient pas l'angoisse en elle, et elle évitait les regards qui croisaient le sien.

Elle ne voyait les gens qu'à travers une buée imprécise, où la fumée des cigarettes n'avait pas de part. Elle songeait à Maurice, se demandant ce qu'il pensait de sa fuite en sourdine, pendant qu'il parlait au téléphone. L'avait-elle blessé en le quittant, après ce mouvement de tendresse qui lui échappait et la projetait vers lui, et dont il avait eu peur? Peut-être eût-elle mieux fait d'attendre, même s'il n'osait lui ouvrir les bras, et partir sur un mot d'amitié, recélant quelque espoir?

Peut-être eût-il été mieux, mais elle n'en pouvait plus. Elle ne se sentait ni force ni courage. Rendue à bout, elle était prête à fondre en larmes, s'écrouler, s'évanouir, – et c'était ce qu'elle ne voulait point. Ni pour elle, ni pour lui. Il lui semblait ne pouvoir survivre à cette honte, et elle redoutait de le voir embarrassé par sa défaillance.

Si, maintenant, elle voyait mieux sa cruauté, elle concluait qu'aucune autre attitude ne s'offrait comme possible, compte tenu de leur trouble à tous deux. Maurice saurait comprendre. Mieux qu'elle, il savait qu'on ne lambine pas pour lancer un abcès et qu'il n'est pas deux manières d'appliquer de l'iode sur une plaie.

Un homme entra, qui salua le restaurateur d'une voix indifférente, sans lui accorder un regard. Trente ans, peut-être un peu plus. Il se dirigea vers le fond de l'établissement, se choisit une place qui lui permît de voir Madeleine, mais de biais. Paletot et feutre bruns, lunettes d'écaille. L'homme commanda à manger, ouvrit un journal.

De nouveaux clients se joignaient aux premiers. Quelqu'un déposa une pièce de monnaie dans une boîte à musique. Une valse d'autrefois emplit les lieux de son rapide mouvement. Dans leur coin, les étudiants continuaient leur tapage.

Madeleine demanda une autre tasse de café. La première était froide, où elle avait à peine trempé les lèvres. Elle s'aperçut que le garçon aux lunettes l'examinait par-dessus son journal, ne la quittant pas des yeux. Si elle regardait de son côté, il baissait la vue. Elle se détournait, se penchait sur sa cigarette, mais le surprenait à son jeu dès qu'elle relevait la tête. Elle essaya de ne point s'en préoccuper et, surtout, de ne pas paraître remarquer son insistance.

La connaissait-il?

Peu probable.

Il avait les yeux bruns et de longs cils que ne cachaient pas ses verres. Comme Georges Lareau. Il était aussi de même taille, ou à peu près.

Il commença de manger.

Madeleine se demanda ce qu'il pouvait penser d'elle. S'il pensait quelque chose de la voir seule à sa table, comme si elle attendait quelqu'un. Peut-être la prenait-il pour une fille en quête d'une bonne fortune, qui attend une proie désirable. Si oui, il se trompait. Mais libre à lui d'imaginer à son gré. Elle avait en tête d'autres soucis.

Le temps qu'il mangea, il parut l'oublier. Mais il se remit à sa discrète stratégie, la dernière bouchée avalée. Il était évident qu'elle ne lui déplaisait pas. Peut-être cherchait-il un prétexte pour lui adresser la parole, mais il n'osait. Il n'arrivait pas à la cataloguer. Ignorant à qui il avait affaire, il craignait un faux pas.

En d'autres circonstances, Madeleine serait partie. Elle aurait, par son geste, signifié qu'elle ne voyait rien, n'entendait rien, ne voulait rien entendre. Le jeune homme eût été fixé. Mais elle avait, ce soir, le cœur dans la bouche. Elle ne savait que faire ni où aller. L'incident le plus insignifiant l'arrachait à elle-même, la distrayait de sa peine, permettait à ses réflexions un cours nouveau. Elle n'expliquait que par là l'attention indirecte qu'elle accordait à son voisin, et dont il ne se doutait pas.

Elle était entrée là sans raison. Pour s'occuper, s'oublier, entendre du bruit. C'est pour s'étourdir qu'elle se mêlait de loin aux gens, se pénétrait de l'ambiance, se donnait le change sur l'intérêt qu'elle y découvrait.

Une idée saugrenue lui vint, qu'elle repoussa d'abord, qui bientôt l'assiégea, dont elle ne se libéra plus.

Puisque le garçon voulait flirter, pourquoi pas? Qu'y perdrait-elle, sinon une heure ou deux, perdue d'avance. Le reste de l'inquiétait pas. Elle n'avait plus vingt ans et savait se défendre. Puisqu'il voulait flirter, pourquoi ne pas lui permettre de montrer son savoir-faire? Quelle était sa technique, dans quelle direction l'emploierait-il? Ou il était bien élevé et il y mettrait des formes, ou il était fat, sûr de lui-même, et elle le ramènerait au sens des proportions.

Dieu sait si elle s’amusait à ces enfantillages, en poussant la porte du restaurant! Non! elle ne s’abandonnerait pas à une fantaisie qu’elle regretterait, parce qu’elle la rapetisserait à ses propres yeux! Et pourtant? Il était de bonne heure, elle ne s’endormait pas. Elle en avait assez, depuis longtemps! Maurice et les autres, ses parents, ses amis, où étaient-ils? Elle était payée pour savoir comme ils se souciaient d’elle et de ses problèmes. Ils les connaîtraient dans le détail, ces problèmes, qu’ils chercheraient des motifs pour s’en détourner. Peut-être pas Maurice, parce qu’il l’aimait, mais peut-être Maurice aussi, puisqu’il l’éloignait de lui!

Sans plus réfléchir, elle eut un geste d’apparence maladroite, jeta sur le parquet son paquet de cigarettes, dont quelques-unes roulèrent çà et là.

Elle eut une moue d’impatience et se pencha pour les ramasser. Mais son voisin, qui ne dormait point, ne perdit pas de temps. Il fut tout de suite à ses pieds.

Madeleine remarqua qu’il ne manifestait pas de hâte, dénotant de la nervosité, ou la satisfaction d’atteindre au but qu’il se proposait. Il avait l’habitude du monde et ce calme que l’on admire dans les situations imprévues. Au point qu’elle se demanda s’il voyait à travers sa maladresse, ou simulait lui-même pour en tirer parti.

Il lui remit les cigarettes et dit :

- Ce sont des choses qui arrivent...
- Merci. Mais vous pouviez oublier celles qui se promenaient dans la poussière.
- Au prix qu’elles coûtent, c’est dommage!

– Qu'est-ce que vous voulez?

Elle lui tendit son paquet.

– Je vous en offre une, en témoignage d'appréciation?

– Si ça vous fait plaisir?

– Cela me fait plaisir.

Il lui tendit du feu et elle l'invita, ne croyant pas entendre sa propre voix :

– Si vous aimez à vous asseoir?

– Je m'en voudrais d'être indiscret. Vous attendez quelqu'un?

– Non, je n'attends personne.

– Je croyais...

– Il ne faut jamais se fier aux apparences. Est-ce qu'on ne peut entrer dans un restaurant et s'y asseoir, savourer une tasse de café, sans attendre quelqu'un? Et quand je rappelle qu'il est mal de se fier aux apparences, je dis ce que je dis...

Il fit mine de ne pas entendre.

– Vous habitez dans le voisinage?

– Non, mais pas très loin.

C'est la première fois que je vous vois ici. Pourtant, j'y viens souvent. Par vous?

– Non.

Ils causèrent pendant une dizaine de minutes, se surveillant et disant le moins possible. Madeleine ne se livrait pas et l'homme se tenait sur ses gardes. C'était à qui devinerait le jeu de l'autre. Chat et souris? Plus ou moins. Adversaires? Peut-être, mais sans beaucoup d'animosité. Curiosité plutôt, quant à la tournure que prendraient les choses.

Madeleine ne s'expliquait pas sa hardiesse, ou son imprudence, mais il

était trop tard pour reculer. Elle s’amusait aussi. Même si c’était un soir mal choisi pour s’amuser, elle n’était pas maîtresse des événements. Du moins, elle préférait ne pas l’être. Pour une fois, elle ne demandait pas mieux que de se laisser conduire par eux. Advienne que pourra, et qu’arriverait-il, si elle gardait sa tête? Et puis, elle se moquait de tout. Elle ne voulait plus penser à ce qu’elle laissait en arrière.

Elle ferma les yeux à demi, observa à travers ses cils le jeune homme devant elle, qui ne perdait pas son aplomb, mais semblait indécis quant au bénéfice à espérer de la situation.

Il regarda l’heure à l’horloge du mur.

- Alors, vous êtes libre?
- Comme l’air et les oiseaux, quand il y en a...
- Si je vous invitais pour une promenade?
- Par ce temps humide et morne, ce serait délicieux.
- Je le regrette, mais je n’ai rien à voir à la température. Sans quoi j’ordonnerais pour vous du soleil et du ciel bleu, des fruits, des fleurs...

Elle hésita, puis murmura :

- Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches...
- Permettez, mademoiselle, que je n’aie pas aussi vite.

Elle regretta d’avoir ainsi parlé, mais elle éclata de rire, pour ne pas perdre contenance. Elle venait de se prendre à un de ses pièges. Maladroite?

À coup sûr, et bas-bleu en plus! Mais comment soupçonner que cet étranger mordrait sur un vers du pauvre Lélian? Elle le croyait plutôt calé en sports d'hiver et d'été, comme la plupart des jeunes gens, et de moins jeunes. En langage sportif, son compagnon touchait un but. Il lui faudrait, elle, se surveiller mieux.

L'homme révéla qu'une auto l'attendait à la porte et il invita Madeleine à un club.

– Pour une promenade, le temps n'est pas gai. Autant se tenir au chaud! À moins que vous préféreriez rouler à tout prix dans la brume? Mais vos désirs sont des ordres, comme il convient...

Elle pensa, comme parfois disait sa mère : « Trop poli pour être honnête, celui-là! »

Mais elle se garda de dire ce qu'elle pensait.

- Je n'ai pas encore demandé votre nom?
- Robert.
- L'autre?
- Mystère pour quelque temps. Vous croyez aux plaisirs de la découverte? Et vous, Jacqueline, Jeannine ou Fernande?
- Madeleine.
- Joli nom, qui vous va comme un gant... M-a-g-d., comme cela s'épèle chez ces demoiselles de la haute, ou M-a-d-e... sans recherches?
- Comme la sainte ma patronne, sans snobisme.
- L'autre nom?
- Réservez pour le plaisir de la découverte! Et vous, j'espère qu'on ne vous appelle pas Bob?

- Ni Bob ni Bébert.
- Et l'on peut danser, dans votre club?
- Pourquoi pas?

Alors qu'il tenait le volant, attentif au mouvement de la rue, aux feux rouges et verts des intersections, Madeleine l'examina sans en avoir l'air, à peine tournée vers lui, et feignant de s'intéresser aux devantures des magasins, éblouissantes de lumière.

Il avait les mains longues, blanches, presque soignées. Des mains qui n'appartenaient pas à un ouvrier. Bouche ferme, lèvre inférieure un peu forte. Tendances à la sensualité? Visage froid, qui ne révélait rien. Dissimulé ou fermé? Timide de nature? Ou les trois à la fois? Chemise blanche. Cravate sobre, non pas ces bariolages criards qu'affectionne la jeune génération. Goût. Aucun désir de forcer l'attention.

Par la taille, la carrure, il lui rappelait quelqu'un. Qui? Cela lui vint tout à coup : Georges Lareau! Et cette idée, qui s'accrocha à l'autre : est-ce que Robert serait, lui aussi, de la police?

Déduction que Madeleine ne pouvait se permettre. Non, c'était trop sot! Et depuis quand les gardiens de la paix apprennent-ils Verlaine par cœur? Quoique rien ne s'y oppose. Il y avait là, en tout cas, un angle à ne pas écarter sans examen.

- Pas froid?
- Non.
- Nous serons bientôt rendus. Il vous faut rentrer de bonne heure?
- Aucun règlement rigide! Mais, autant que possible, ne pas dépasser six heures du matin... Sans dire mon âge, je ne suis pas très loin de

trente ans! Alors? Ne pas oublier toutefois que je travaille pour gagner ma vie, comme d'autres, et que je suis attendue dans un bureau, par une machine à écrire, dès neuf heures chaque matin, sauf le dimanche!

Quand ils entrèrent dans la salle du club, la pénombre était telle qu'ils y voyaient à peine. Un garçon les pilota vers une table et se tint comme au garde-à-vous, un crayon à la main, pendant que Madeleine enlevait son manteau.

Robert propose :

- Consommation?
- Avec plaisir...
- Orangeade, limonade ou plus fort?
- Un peu plus fort... Un John, par exemple...

Il se tourna vers le garçon :

- Un John et un rye.

La jeune fille n'avait pas l'habitude de prendre de l'alcool, mais elle dérogeait à ses habitudes. Ce soir, elle voulait s'étourdir. Ce soit, elle était malheureuse. Elle ne s'abandonnerait pas aux dernières folies, mais elle ne se priverait pas des autres, petites et moyennes, qui peut-être l'aideraient à sortir d'elle-même. D'ordinaire, elle ne fleuretait pas avec un inconnu, elle ne buvait pas. D'ordinaire... Mais ce soir, elle se permettait l'un et l'autre et défiait l'opinion, la sienne surtout.

- Danser?
- Tout à l'heure.

Elle accepta un second verre et considérait l'opportunité d'un troisième, quand Robert demanda :

- Qu'est-ce qui ne va pas?

- Rien.
- C'est la vérité?
- On peut dire la vérité sans la dire toute...
- Venez danser.

Elle se leva et le suivit.

Il lui sembla qu'elle flottait dans l'air, qu'elle entraînait dans un monde irréel, où se perdaient ensemble la notion de l'espace et du temps, le passé, le présent, le poids du corps et la lourdeur de l'âme. Elle ferma les yeux et se laissa conduire.

Elle se sentait légère, aérienne, mais elle n'analysa point la sensation de bien-être qui l'envahissait. Robert parla, elle ne répondit pas. Il lui vint comme une impression qu'elle dormait, qu'elle allait se réveiller, mais elle ne voulait pas se réveiller. La musique était lente, d'une douceur, d'une langueur à tirer des larmes, et l'on se demandait pourquoi.

Madeleine accordait ses mouvements à ceux de son compagnon, s'anéantissait en ses bras, tournait en rond, touchant à peine le parquet, voguait sur des nuages. Elle ne pensait pas, sinon au plaisir du moment, qu'elle définissait mal.

Robert la pressa de plus près contre lui et elle rouvrit les yeux. Elle ne dit mot, mais il vit dans son regard une supplication, et il relâcha son étreinte.

- Vous avez de la peine?
- Elle ne vous autorise pas à en abuser...
- Je vous demande pardon.

Presque aussitôt, la musique cessa et les danseurs regagnèrent leurs sièges.

Une chanteuse parut sur une estrade, qui exécuta quelques pièces, pendant que les employés, serviette repliée sur le bras, s'affairaient autour des

tables, empochant les pourboires avec un sourire servile. Les exclamations et le cliquetis des verres, le rire des femmes, les chaises qu'on déplaçait, empêchaient d'entendre l'artiste. On l'applaudit quand même, par acquit de conscience, et parce que c'était dans l'ordre.

À sa table, Madeleine se montrait sombre. Le charme était rompu. Elle ne retrouvait pas son exaltation. Elle se remit à boire, dans l'espérance de dissiper sa tristesse, mais ce fut en vain. Elle était aussi fatiguée, et elle s'en voulait de cette soirée dont elle n'attendait rien, sinon de la distraction et le sentiment, assez obscur, de se venger de quelque chose ou de quelqu'un. Mais à mesure que la lassitude la gagnait, qu'elle raisonnait plus à froid et se sentait plus lucide, elle se méprisa d'avoir cédé à son imagination et au caprice. Passe encore si elle avait eu vingt ans. Mais pas à son âge. Elle eut envie de s'en aller, mais elle attendit l'occasion d'en manifester le désir, ne voulant pas causer de peine à Robert.

- Fatiguée?
- Non.
- Contente?
- Comme vous voyez.

Elle essaya de sourire, chassant les papillons noirs.

Ils dansèrent de nouveau, mais l'entrain manquait. L'âme n'y était plus. Les couples commençaient de partir. À un moment, ils ne furent que trois ou quatre à profiter de la musique. L'ambiance perdait de sa qualité.

Sur le chemin du retour, Madeleine s'avisa que Robert ne lui avait encore dit son nom. Chaque fois qu'elle le lui demandait, il répondait en badinant et se défilait.

Une idée lui vint, qu'elle s'étonna de n'avoir pas eue plus tôt. Mais elle n'était pas elle-même, ce soir-là. Elle dit :

- Je pense à quelque chose...
- Quoi donc?
- Est-ce que vous êtes marié?
- Je le serais que cela ne change rien.
- Vous croyez?
- Ce qui est ignoré ne fait de mal à personne. Vous ne pensez pas?
- Alors vous l'êtes, marié?
- Tout le monde l'est, à partir d'un certain âge. Mais ne vous tracassez pas; nous sommes, elle et moi, séparés depuis deux ans. Je suis comme vous, libre de mes allées et venues.

- Ce n'est pas la même chose.
- Si peu de différence...

Elle se promet, le quittant, de ne pas le revoir.

CHAPITRE IX

En arrivant chez elle, Madeleine remarqua de la lumière à la fenêtre du salon. Son père lisait, ou dormait sur un livre. Il s'inquiétait et l'attendait, chaque fois qu'elle rentrait tard. Il ne disait rien, ne lui adressait pas de reproches, mais les formes de sa sollicitude lui donnaient sur les nerfs. Elles ressemblaient trop à de la surveillance.

Elle eut un geste d'impatience, cherchant sa clef parmi le contenu de son sac, et dit à voix basse :

– Voir s'il ne pouvait pas se coucher! On dirait que j'ai quinze ans...

Comme elle se retournait, pour consulter sa montre à la lueur du réverbère, elle aperçut un homme qui marchait à pas rapides, venant de la rue Sherbrooke. Elle reconnut Georges Lareau.

Qu'est-ce qu'il cherche, pensa-t-elle, au milieu de la nuit? C'est vrai qu'il n'a plus vingt ans, lui non plus! Mais pourquoi se trouve-t-il toujours sur mon chemin, comme s'il me suivait?

Il était près de deux heures.

Elle glissa sa clef dans la serrure et entra.

– Espérons qu'il ne m'a pas vue!

Au salon, il n'y avait personne. Elle repéra son père dans la cuisine. Il l'entendit et demanda :

– C'est toi?

– Un peu tard, ou de bonne heure sur le matin, mais c'est moi.

– Belle soirée?

– Passable. J'ai vu mieux et pire, dans ma longue vie. Vous n'êtes pas couché?

– Je ne m’endormais pas. J’ai commencé à lire et me suis endormi au bout de dix minutes. Comme il arrive, chaque fois que je m’installe de façon confortable... Il faudrait que je lise debout, ou dans mon bain. Un jour, je vais essayer, pour voir si cela me réussirait mieux.

Il ne la questionna point sur l’emploi de son temps, mais elle savait qu’il brûlait de savoir.

– Vous avez mangé, je suppose?

– Pas grand-chose. Je me suis éveillé soudain, une jambe engourdie, et me suis aperçu que j’avais faim. Alors, tu comprends... Mais pas d’enquête à cette heure tardive, je t’en prie!

– Mauvaise habitude à votre âge. Et vous avez oublié la lumière du salon?

– Pas grave.

Il prit un verre dans l’armoire, ne versa que de l’eau.

– Vous n’êtes pas fatigué?

– Un peu. Dans cinq minutes, je me couche.

Elle savait ce qu’il attendait et elle dit :

– J’ai été dansée avec un ami. Il est venu me reconduire... Vous savez que j’aime à danser, de temps à autre. Ça me change les idées, et de la routine du bureau.

– Oui, je sais. Mais...

– Mais je rentre trop tard et cela vous taquine. Vous vous tracassez pour rien. Une fille de mon âge ne se laisse pas enlever par le premier venu. Et soyez sûr que je ne crois plus aux sauvages depuis longtemps, ni au père Noël...

– C’est ça! Moque-toi de ton vieux père, parce qu’il veut ton bien! Mais je me couche... Bonsoir, en attendant le prochain sermon.

- Bonne nuit! Beaux rêves!
- Je rêve chaque nuit que j'ai des enfants qui se couchent avant onze heures, le dimanche comme la semaine.

Il remonta le réveille-matin, qu'il emporta dans sa chambre avec son verre d'eau.

Ayant dormi la première partie de sa nuit au salon, pensa Madeleine, il dormirait l'autre dans son lit. Puis il se lèverait vers les sept heures, se plaindrait de fatigue, laisserait entendre que c'était sa faute, à elle, s'il ne se donnait pas le repos dont il avait besoin. Jouant le père de famille malheureux, que ses enfants martyrisent avec une insouciance qui se double d'ingratitude il espérait que ses filles réfléchiraient et finiraient par s'amender. Stratégie connue! Petite combine cousue de fil blanc! Manière de chantage à l'usage de la génération suivante!

Pauvre vieux papa!

Madeleine commença à se déshabiller, mais elle ne s'endormait pas. Elle ne s'endormirait jamais. Elle n'aimait pas à dormir, estimant que c'était du temps perdu, et elle retardait sans cesse, chaque soir, le moment de se glisser entre les draps. Quand elle ne sortait pas, elle lisait au lit, jusqu'à ce que la tête lui tombât de lassitude. Elle luttait contre le sommeil, s'ouvrait les yeux de force, se pinçait pour se tenir éveillée et reprenait la page abandonnée. Venait le moment où elle s'avouait vaincue, et elle sombrait dans ce noir qu'elle abhorrait, parce qu'elle perdait conscience et que le repos ressemble à la mort.

Revivant la soirée passée en compagnie de Robert, elle était contente d'elle-même, fâchée en même temps. Contente de son flirt, en somme mené

à bien, et de la sûreté de main déployée à son sujet. Robert n'y avait vu que du feu, ou feint d'ignorer son calcul. D'autre part, elle s'en voulait d'une dérogation à ses lois de fille bien élevée, réservée, qui se targue de n'être pas à la disposition de n'importe qui. Mais en se montrant légère, imprudente, elle ne manquait pas d'excuses. Ce n'était pas sa faute, mais celle de Maurice! C'était à cause de lui, pour ne pas penser à lui, pour ne pas voir son visage dans sa pensée, qu'elle avait en quelque sorte, gardant chapeau et voilette, jeté son bonnet par-dessus les moulins.

C'était à cause de lui qu'elle voulait boire et danser, s'abandonner à l'étreinte d'un autre, imaginant en ces bras autour d'elle ceux de Maurice. C'était à cause de lui qu'elle souriait en tournant dans la salle, les yeux clos, et son air de quasi-béatitude engageait Robert à la presser contre sa poitrine, dans un mouvement possessif qui s'apparentait à une caresse. Robert ne le soupçonnait pas, ne pouvait le soupçonner, mais Maurice l'accompagnait au club, non pas lui, et c'était le regard de Maurice qu'elle cherchait dans le sien.

Elle divaguait de la sorte, marchant dans sa chambre et rangeant son linge, préparant celui du lendemain, et soudain elle s'aperçut qu'elle s'y prenait mal pour oublier ce qu'elle voulait oublier, ne plus penser, ne pas regretter en vain, ne pas se tourmenter sans espoir.

Alors, elle décida de dormir. Demain, on verrait. À chaque jour suffit sa peine, et la journée qui entrait dans le passé avait connu sa part! À demain! Demain, il serait encore temps de souffrir.

Elle entendit son père qui ronflait, et dans la chambre voisine sa sœur Monique qui se retournait dans son lit, avec un bruit de couvertures qu'on

rejette de soi.

– Pourvu qu'elle ne s'éveille pas!

Car elle redoutait de la voir arriver à son tour, lui dire l'inquiétude des parents après minuit, alors qu'ils se demandaient ce qu'elle pouvait chercher dans le Montréal nocturne, et l'interroger elle-même sur les occupations de sa soirée.

Elle ne se sentait pas le cœur à causer, ni à se confier. Elle éteignit la lampe de chevet et écouta. Non, Monique ne se levait pas. Fausse alerte.

Elle s'endormit en pensant à Maurice, à Robert, et elle rêva de Georges Lareau jusqu'au matin.

C'est Monique qui l'éveilla, d'une voix qui lui semblait chantante et qui disait :

– Lève grande paresseuse... Lève, princesse lointaine que n'a pas connue Rostand. Il est huit heures et le soleil luit depuis longtemps... Il est huit heures et cinq, et dix, et tu vas arriver en retard au bureau... Si tu te couchais le soir, comme on dit dans la famille, tu ne serais pas à moitié morte le matin... Lève et dépêche-toi, pendant qu'il n'y a personne dans la salle de bains...

Elle s'étira, bâilla, grogna et se trouva debout, un peu étourdie et les yeux gonflés, étudiant la possibilité de déclarer un mal de tête qui l'autorisait à replonger sous les couvertures et se payer une grasse matinée.

Monique cria de nouveau :

– Lève, dépêche, embraye, ou j'appelle la police!

– Je suis levée, tu ne m'entends pas? Depuis une demi-heure, pas moins!

– Depuis trois minutes, pas plus...

Que voulait insinuer Monique, parlant de la police?

Le visage de Lareau lui revint, qui la poursuivait jusque dans son sommeil. Que ne se mêlait-il de ses affaires, celui-là! C'était à croire qu'il l'épiait, la talonnait, la suivait du matin au soir, ou du soir au matin, et c'est à peine si elle le connaissait pour lui dire bonjour, avec ou sans sourire.

Si le mot de Monique ne signifiait rien, il restait que le nommé Lareau arpentait la rue Delorimier au cœur de la nuit, au moment où elle arrivait du club avec Robert. Se cachait-il derrière un arbre, dans une encoignure, comme l'auto tournait le coin de la rue Sherbrooke? Peut-être son apparition ne devait-elle s'attribuer qu'au hasard, mais c'était le cas de dire que le hasard exagérait.

Au déjeuner, Monique dit :

- Il était bien, le jeune homme?
- Pas mal?
- Beau, brun, grand? Avec des épaules larges comme la porte et une moustache en brosse à dents?
- Description parfaite, moins la moustache.
- Il faudra me le présenter. Parce que je collectionne les jolis garçons. Tu n'as rien à craindre, je ne les garde jamais longtemps!

- Petit serpent!
- Après deux entretiens, j'ai leur mesure, leur encolure, parfois la pointure de leurs souliers, et je les lâche en douce, avec un air de n'y pas toucher. Ils croient, deux fois sur trois, que je les honore en les balançant... Les renvoyant à leurs mamans, je me fabrique un visage si innocent dans sa

tristesse voulue, qu'ils s'en vont contents, prêts à jurer qu'ils m'abandonnèrent avec la dernière cruauté.

– Coquette, méchante ou rouée?

– Un peu les trois et davantage. C'est, j'imagine, parce que je n'ai pas rencontré le mien. Quand cela se produira, je modifierai ma manière. De coquette, méchante, légère ou rouée, je deviens discrète, timide, effacée, humble de cœur et modèle de bonne volonté. Je ne perds jamais le nord, tu peux m'en croire, ni le sens des réalités! Habile celui qui voudra m'échapper, quand j'aurai jeté sur lui mon petit dévolu!

– Tu devrais avoir honte...

– J'ai honte peut-être, mais en dedans... Chacun sa tactique! Tu ne penses pas que je nourris une vocation de vieille demoiselle à lunettes teintées, appelée à prononcer des conférences sur la manière d'élever les enfants?

– Attention, tu comptes déjà vingt-cinq printemps!

– Pas si fort! Il ne faut pas que cela se sache... Vingt-cinq ans si tu veux, mais j'ai une âme de seize dans un corps de dix-huit, et je me livre à des exercices éreintants pour ne pas perdre ma ligne. Aussi longtemps que la famille ne commet pas d'indiscrétions, personne ne soupçonne que j'ai coiffé la sainte...

Monique disait vrai.

Elle était mince, longue, athlétique, blonde comme les blés au soleil d'août. Elle ressemblait à Madeleine, mais en plus pâle, avec des yeux verts qui évoquaient l'eau vive, ombragée de fougères et d'aulnes mêlées. Elle ne connaissait ni embarras ni timidités. Elle avait le diable au corps, la parole en

bouche, la répartie prompte. Elle s'amusait de tout et d'elle-même, ne perdait pas la tête et gardait un fond de sérieux qui étonnait ceux qui, la jugeant sur les apparences, s'avisait par hasard de profondeurs insoupçonnées.

La sœur aînée, qu'elle ne cessait de taquiner, admirait sa désinvolture et sa façon d'accueillir la vie, qui contrastait avec la sienne, plus renfrognée, moins ouverte.

– Papa n'était pas couché auprès de son épouse légitime, quand tu es arrivée?

– Il prétendait lire et dormait. Comme ma clef tournait dans la serrure, il se sauva à la cuisine.

– Comme d'habitude. Qu'est-ce qu'il a dit?

– Peu. Assez pour que je comprenne!

– Il n'admettra jamais que nous ne sommes plus des fillettes qu'on effraie avec le bonhomme Sept-Heures, et il n'admettra pas non plus que nous puissions avoir une vie à nous, au côté de la sienne... Il a un tempérament de poule couveuse! Qu'est-ce que tu veux? C'est son péché mignon, pas grave, mais embêtant pour les enfants qui s'obstinent à ne pas rester au berceau.

– Moi, cela me gêne de sortir, chaque fois que je prévois mon retour après minuit. Quand, en arrivant, j'aperçois le reflet de la lampe rose dans la fenêtre du salon, les bras me tombent et je me sens rentrer sous terre.

– Tu ne sais pas t'y prendre! Moi, je l'embrasse dans le cou, je le dépeigne de mes deux mains, je lui tire les oreilles... Occupé à se défendre, il en oublie l'argumentation qu'il préparait pour ma confusion. S'il parle, je lui

mets la main sur la bouche ou me rentre les doigts dans les oreilles, les miennes, jusqu'au coude... Pour avoir la paix, il me la laisse!

– Oui, toi!

– Avec les hommes, il importe de savoir manœuvrer. Avec des caresses, des compliments, des agaceries qui les flattent, le jeu de la faiblesse en face de la force, des yeux tristes qui implorent et des yeux rieurs qui commandent, tu les fais passer par un trou de souris. Cela vaut pour le paternel comme pour les autres, tu peux m'en croire.

De sa chambre, où déjà elle mettait de l'ordre, la mère cria :

– Vous allez arriver en retard, vous deux, si vous n'arrêtez pas...

– Oui, maman! Non, maman...

– Votre père est parti depuis un quart d'heure, et vous êtes encore à vous raconter des histoires qui n'ont ni queue ni tête.

– Oui, maman! Non maman! Oui, maman...

– Monique, veux-tu arrêter!

– Oui, maman... Je vais être en retard au bureau, c'est entendu. Depuis que je travaille dans un bureau, je ne suis jamais arrivée qu'en retard. Si pour une fois j'arrivais à l'heure, ce serait assez pour que le patron s'évanouisse et que je perde ma place.

– Pas moyen de parler avec un pareil radio!

– Non, maman, pas moyen!

Dans le tramway, Madeleine demanda à sa sœur :

– Tu connais Georges Lareau?

– Comme le creux de ma main. Tu ne le connais pas?

– À peine. À quelle espèce d'hommes appartient-il?

- Cela veut dire?
 - Cela veut dire qu’il est toujours dans mon chemin, et je voudrais savoir ce qu’il me veut?
 - Peut-être que tu lui as tombé dans l’œil! Tu es convenable et même plus, depuis que tu as ton manteau neuf, et Lareau a des yeux pour voir... Si j’étais à ta place, je m’arrangerais pour le surprendre dans un coin et lui imposerais le supplice de la question. Ce serait moi la détective, le temps de lui arracher son secret, et ce ne serait pas lui...
 - Il me semble que je ne pourrais pas.
 - Qui veut peut. Ce que femme veut... Si tu préfères, je lui téléphone dès aujourd’hui, lui donne rendez-vous quelque part, me fais payer à dîner et dis, entre deux tasses de café : « Qu’est-ce qui vous déplaît dans le nez de Madeleine, qui n’est pas celui de Cléopâtre? »
 - C’est ça! Va rire de moi avec lui!
 - Ou encore...
 - Nous en reparlerons.
 - Comme tu voudras, grande sœur!
- Dans la matinée, Madeleine n’était pas dans son assiette. Nerveuse, mal revenue de sa nuit écourtée, elle se sentait impatiente et mécontente, passait de longs moments à contempler la fenêtre, le regard perdu. Au point que le chef de bureau le remarqua.
- Êtes-vous malade?
- Elle essaya de sourire.
- Est-ce que j’ai l’air?
 - Je n’étais pas sûr.

Elle se rassit devant sa machine à écrire, mais elle travaillait sans entrain. Mal à l'aise. Distracte par les visages d'hommes qui lui semblaient s'imprimer, l'un après l'autre, sur sa feuille de papier.

Maurice, auquel elle ne voulait pas penser, et qui ne se détachait point d'elle. Robert ensuite, qu'elle ne reverrait pas, parce qu'il l'avait trompée, mais qui laissait un souvenir agréable, non sans saveur de fruit défendu. Parlant de fruit défendu, Maurice ne l'était-il pas autant? Peut-être, aux yeux de certains. Mais pas pour elle. Maurice était différent des autres! Et puis, ne prenait-on pas les grands moyens pour en finir? Alors, il n'était plus question de Maurice! Mais pourquoi celui-là, même à son insu, ne la laissait-il pas tranquille?

Madeleine se passa la main sur le front, relut ce qu'elle venait d'écrire : « Quant à la proposition que veut bien nous faire votre client, M. Georges Lareau... »

Lareau! Ce n'était pas Lareau mais Georges Lebeau, le nom dicté par le patron!

Elle chercha une gomme à effacer.

– Encore une lettre qui sera propre...

Elle se tourna vers sa voisine :

– Si j'héritais d'un million ou deux, demain matin, je donnerais ma démission et prendrais le premier train pour la Floride!

– Avec un million ou deux, tu m'emmènerais comme secrétaire?

– Je ne demande pas mieux, mais ne fais pas ta valise tout de suite.

Elle transforma Lareau en Lebeau, se demandant si le client justifiait son nom. Peut-être n'était-il qu'un vieux singe, laid comme ce Petit était

grand, qui venait parfois s'appuyer au comptoir.

Elle regarda sa montre.

Déjà onze heures et peu de besogne expédiée. Elle finirait par avouer un malaise quelconque, sans quoi l'on poserait des questions à son sujet. Après dîner, elle reprendrait le temps perdu. Elle se secouerait, se dépêcherait, et il n'y paraîtrait guère.

Si elle ne se calmait pas, elle demanderait la permission de s'en aller. On lui devait six ou sept jours de congé, de sorte qu'elle ne léserait personne. À midi, elle retrouverait Monique au coin de la rue, et elles se chercheraient un restaurant, où causer en paix, en mangeant. Elle dînait chaque jour avec Monique, mais jamais elle ne l'anticipait avec autant de hâte.

À cause de Lareau, sans doute, qui lui inspirait des erreurs dans sa correspondance. Que ne s'occupait-il de ses affaires, celui-là! De ses voleurs ou de ses assassins! Maintenant qu'elle avait soufflé le nom de Georges Lareau à Monique, il reviendrait dans la conversation. C'était ce qu'elle désirait, et que Monique lui vînt en aide. À elles deux, elles arriveraient à savoir si le détective épiait et pourquoi, ou si son indiscretion n'était qu'apparente.

Elles se réfugièrent au fond d'une salle à dîner blanc et bleu, se choisirent le long du mur une table de deux couverts qu'éclairait, sous un abat-jour de simili-parchemin, une lampe de simili-cuivre.

Avec une table assez étroite, personne ne se joindrait à elles.

- J'ai une de ces faims! dit Monique en s'asseyant.
- Pas moi. Je n'ai le goût de rien...
- Le lendemain de la veille?

– Jusqu’à un certain point. Mais je ne suis pas malade. Mon foie, peut-être, qui ne travaille pas comme il le devrait.

– C’est ça, raconte tes maladies et régale-moi de la description de tes cicatrices.

– Sympathique!

– Cent pour cent. Ce matin, en travaillant, je pensais à ton ami Lareau. Quand l’as-tu vu, où t’a-t-il vue, la dernière fois?

– La nuit passée.

– De bonne heure?

– De bonne heure sur le matin, vers les deux heures. Comme j’arrivais au haut du perron, il tournait le coin de la rue. Je crois qu’il m’a aperçue, mais je ne suis pas certaine. Je ne le jurerais pas, et pourtant... Il était assez loin, mais il m’a paru regarder de mon côté.

– Hasard, coïncidence?

– Possible, mais je commence à avoir des doutes. Ce n’était pas la première fois... Comme je te disais dans le tram, je l’ai sous le nez à tout propos.

– Dans le voisinage de la rue Delorimier, cela ne signifie rien... Puisqu’il habite à trois sauts de chez nous. Je le rencontre souvent, moi aussi.

– Dans l’ouest, près de la rue Guy, sur la place d’Armes, tu n’appelles pas ça le voisinage? Le pire c’est qu’il m’arrête un jour et me questionne sur un certain monsieur... Je ne dis pas qui, mais il m’en raconte sur le long et le large! Il m’a vue au théâtre, avec ce monsieur dont la tête ne lui revient pas, et il voulait savoir comment il se faisait que... Où l’avais-je connue, pourquoi, comment et depuis quand? Est-ce que cela le concernait? Tu t’imagines s’il en a eu, des renseignements... Moi qui le connais à peine pour le saluer, Lareau! Tout le temps qu’il me parlait, il avait son air le plus policier, qui

cherche l'endroit où vous vous coupez dans votre récit, pour signaler votre mensonge et se réjouir de votre confusion.

Une demi-seconde, Monique hésita.

– Ton certain monsieur, ce n'est pas le docteur...

– Qu'est-ce que tu dis?

– Bien oui, ce n'est pas le docteur Untel?

– Où as-tu pris ça, toi?

– Ma petite Madeleine, tu joues un jeu dangereux!

L'autre eut comme une défaillance :

– Je joue! Non, je ne joue pas!! En tout cas, je ne joue plus, parce que c'est fini... Ça, c'est pour toi. Pas pour Lareau ni les autres! En ce qui les regarde, les autres, je ne connais pas le docteur Untel. Si l'on a cru me voir avec lui, on s'est trompé. Tu comprends?

– Oui, je comprends. Mais es-tu bien sûre que c'est fini?

La blonde Monique ne paraissait pas convaincue.

– Puisque je te le dis. Et si tu veux le savoir, ce n'est pas ce que tu pourrais penser, le docteur Untel. C'est un honnête homme, un monsieur, un *gentleman*... Même si j'ai été au cinéma avec lui, je n'ai rien à lui reprocher et je n'ai rien à me reprocher.

– Tu n'as pas besoin de le défendre.

– Lareau t'a parlé?

– Non, pas lui. Mais peut-être que les roches parlent. Une ville comme Montréal, c'est un assemblage de petites villes... Je voulais moi-même te dire un mot de l'affaire, depuis quelque temps. J'attendais l'occasion. Elle est venue d'elle-même. Mais... puisque c'est fini, comme tu dis!

– Tu peux prendre ma parole.

Monique réclama la note et paya, disant :

– C'est mon tour.

De retour au bureau, Madeleine n'eut pas moins de distractions que dans la matinée. Rien ne se simplifiait, avec la révélation-surprise de Monique. D'où celle-ci tenait-elle ses renseignements? Que savait-elle au juste? Et jusqu'à quel point croyait-elle son semblant de confiance?

À cinq heures, quittant l'ascenseur, Madeleine se trouva nez à nez avec Georges Lareau.

CHAPITRE X

Elle affecta de le prendre en riant.

- Encore vous?
- Comme vous voyez.
- J’avais un pressentiment... Un malheur n’arrive jamais seul et je viens de casser la vitre de ma montre.

- Femme flatteuse!
- Veuillez croire que cela n’exige pas d’effort... Naturel chez moi, comme l’intelligence, l’esprit et la beauté!

- Modeste?
- À enterrer un jour sous une tonne de violettes.
- Je vous en offre une demi-douzaine dès aujourd’hui? Mais pourquoi m’accuser : encore vous? Est-ce que je puis demander une explication?

- Il me semble que vous n’en avez pas besoin. Vous m’avez vue comme j’arrivais à la maison, la nuit dernière? Où étiez-vous caché, je vous le demande, quand je suis descendue de l’auto?

Lareau, qui marchait près d’elle, s’arrêta devant la porte de bronze de l’immeuble et dit :

- Vous n’êtes pas sérieuse?
- Bien sûr que je suis sérieuse. Où étiez-vous caché? Je ne puis sortir, où que ce soit, avec qui que ce soit, sans que vous soyez à mes trousses. Qu’est-ce que vous me voulez? Qu’est-ce que vous cherchez? Je suis curieuse de savoir, on ne peut plus... De quelle mission vous a-t-on chargé à mon sujet?

- Pour raisonner ainsi, de quoi êtes-vous coupable?
- Coupable! J’ai peut-être vidé les voûtes de la Banque de Montréal, empoisonné ma mère avec de l’arsenic, ou jeté dans une poubelle un enfant

mort-né! Mais vous n'avez pas répondu à ma question : est-ce que vous m'avez vue la nuit dernière, oui ou non, vers les deux heures du matin?

– Je vous ai vue comme vous arriviez, mais qu'y puis-je? Vous n'aviez qu'à rentrer dix minutes plus tôt, ou dix minutes plus tard, et je ne vous voyais pas. Mais qu'est-ce que cela signifie?

– Cela signifie...

Elle élevait la voix et Lareau, la prenant par le bras, l'entraîna vers le comptoir des journaux, où l'affluence était moindre.

– Pas si fort, si vous voulez? Les gens vous nous entendre et se demander quel drame de famille se joue en public, pour leur bénéfice.

Mais Madeleine, qui ne désarmait pas, poursuivit :

– Vous me suivez partout. Pourquoi? Est-ce que j'ai commis un crime? Au théâtre, dans l'ouest, il y a environ un mois, vous étiez là... Hier soir, ou ce matin, vous étiez encore là. D'autres fois aussi que je ne me rappelle pas de façon aussi précise. Est-ce que quelqu'un vous a prié de me suivre, selon la technique ou les méthodes de la Sûreté, ou agissez-vous de votre propre initiative? Si oui, pourquoi? Et il a fallu me soumettre à un interrogatoire en règle : n'étiez-vous pas accompagnée d'un certain monsieur, tel soir, telle heure, telle minute, et que doit-on conclure, et pourquoi, comment, en quel honneur? Comment expliquer? Si ce n'est pas de l'indiscrétion, suggérez un autre mot. Est-ce que j'aurais, par exemple, des comptes à vous rendre? Ou un détail de ma conduite à vous soumettre?

L'homme haussa les épaules.

Une forte envie de rire montait en lui, mais il jugea mieux de n'en rien laisser paraître et il dit, gardant son sérieux :

– Si vous me laissiez placer un mot...

– Allez, parlez, c'est ce que je veux! Dites-moi ce que j'ignore, ce

que je voudrais éclaircir.

Il nota comme Madeleine était jolie, animée par la colère et les joues empourprées, les yeux brillants, les lèvres tremblantes. Il la connaissait depuis longtemps, assez peu il est vrai, et il se reprocha de n'avoir pas remarqué plus tôt ces yeux bleus qui devenaient d'une froideur singulière, quand elle accusait, et ces dents presque trop blanches, prêtes à mordre à la première provocation. Où avait-il la tête, quand il la rencontrait? Il la voyait sans voir. Ou il ne la regardait pas. Que devenait ce sens de l'observation qu'un policier doit posséder, et qui est l'une des qualités exigées par le métier?

La jeune fille répéta :

- Allez, parlez...
- Mes explications ne justifieraient ni vos craintes ni vos plaintes. Je le regrette, j'en suis désolé, mais ce que je vais dire est beaucoup plus simple que ce que vous imaginez. Si je vous ai aperçue çà et là, comme vous dites, prenez-vous-en au hasard, non à moi... Je vous donne ma parole que je ne vous suis pas, que je ne vous file pas, que je n'essaye pas de m'immiscer dans votre vie personnelle et privée. Coïncidence, rien de plus. Et je m'excuse d'avoir paru vous tourmenter. Vos propos sont pour moi une révélation. Je ne soupçonnais pas, pas le moins du monde, que je me transformais pour vous en inquisiteur... Vous ne me croyez pas?
- Et cette manière d'enquête, à propos du docteur?
- C'est là une autre histoire et nous y reviendrons... Si vous voulez

mais pas ici, je vous en prie, parmi ce monde qui va et vient. Il me semble que ce n'est pas l'endroit.

– Non, ce n'est pas le bon endroit. J'ai hâte quand même de savoir. D'autre part, à y bien penser, qu'est-ce que cela me fait? On pensera ce qu'on voudra, vous comme les autres, monsieur Lareau... Surtout, quand ce n'est pas vrai! Personne ne sait mieux que moi ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas.

– Sans doute.

– Vous l'admettez?

– C'est juste. Je l'admets.

Une idée lui vint à l'esprit, qui se greffa à d'autres, nées depuis quelques instants. Il tâta dans la poche de son paletot les clefs de sa voiture. Peut-être commettait-il une erreur de jugement, mais il proposa :

– Si vous vous dirigez vers la rue Delorimier, et si vous n'êtes plus furieuse contre moi, je vous enlève... Auto à deux minutes de marche, au Champ de Mars. À moins que vous préféreriez vous faire bousculer dans le tramway! Je n'insiste pas, ne voulant pas ajouter une autre indiscretion à mon dossier... À votre service cependant, si le cœur vous en dit!

Madeleine ne répondit pas tout de suite.

Elle regarda au plafond, puis regarda Georges Lareau, non sans remarquer l'expectative dans ses yeux. Content de son audace, il espérait qu'elle accepterait, mais il craignait un refus qui l'humilierait dans sa vanité d'homme.

Pour atténuer le coup possible, il dit :

– C'est vous qui décidez. Verdict favorable ou non, nous ne serons pas pires amis...

C'était assez vague, mais la jeune fille éprouva un sentiment de victoire. Jusqu'à quel point, elle l'ignorait. Dans quel sens, à quel propos précis, elle

ne savait pas davantage. Dans une mesure, Lareau prenait à son égard figure de chevalier servant, ce qui la flattait. Curieuse, cette nouvelle situation! D'autant plus imprévue qu'elle n'était pas loin, quelques jours auparavant, de haïr le détective à cause des curiosités qu'elle lui prêtait.

Elle sourit.

- Après tout, je n'ai rien à perdre.
- Nous ne risquons rien, ni l'un ni l'autre.

Une réflexion lui vint, qu'elle n'exprima point. Elle se contenta, en marge, d'échapper avec une pointe de malice :

- C'est ce que vous croyez! Peut-être que vous risquez plus gros que vous ne pensez. Vous avez entendu dire, comme moi, que parfois les petites causes ont de grands effets?

- Dans mon métier, on risque jusqu'à sa peau, souvent...
- Allons!

Mais en route, la conversation prit un tour nouveau.

- Je pense à quelque chose, dit Madeleine.

- Je n'ose vous questionner, pour les raisons que vous imaginez.

- Je me plaignais tout à l'heure de votre indiscretion, dans telle et telle circonstance, mais vous ne m'avez pas expliqué votre présence dans l'édifice où je travaille, à la minute où j'en sors? Là encore, le hasard fut coupable? Là encore, vous n'avez rien à vous reprocher? Vous ne saviez pas que j'assume au cinquième étage du dit édifice des fonctions délicates, et pas trop rémunérées, de sténo-dactylo, et que nos bureaux ferment leurs portes à cinq

heures de l'après-midi, ce qui veut dire cinq et demie, plus souvent qu'autrement?

- Non, je ne savais rien de cela. Innocent comme l'enfant au berceau!
- Quelle candeur! Vous êtes entré sans savoir où vous étiez, et tout à coup je fus là devant vous, comme si je poussais à travers le parquet?
- À peu près. Mais aujourd'hui, j'avais une raison d'être là. J'ai même passé une partie de l'après-midi avec votre patron, enfermé avec lui dans son cabinet.

- Avec monsieur Denoncourt?
- Pas votre chef immédiat, mais le président de la compagnie.
- Qu'est-ce qui se passe?
- Sais pas, peux pas dire, secret professionnel...
- Rien à mon sujet?
- Si vous continuez, vous allez finir par m'inspirer doutes et soupçons! Vous ne souffrez pas, par hasard, de cette maladie qu'on appelle la manie de la persécution?

- Non. Vous non plus?
- Non, parce que j'appartiens à cette moitié de l'humanité qui persécute l'autre. En tout cas, si vous êtes gentille, vous ne parlerez à personne de mon entretien avec le président.

- Je puis être aussi chic que vous, n'importe quand...
- L'avenir le dira. Les gestes prouvent plus que les paroles. En attendant, je compte sur votre silence.

- Promis.
- Je vous dirai la prochaine fois, s'il y a une prochaine fois, si vous m'avez déçu ou non, si j'ai eu tort de parler ou non. Car j'ai des moyens de savoir, et vous ne sauriez croire ce qui revient à nos bureaux, d'une

manière ou d'une autre.

– J'ai promis! Alors, vous n'avez pas à vous inquiéter. Je ne dirai pas même un mot à Monique.

– Comment est-elle, Monique?

– Bien, comme d'habitude. Elle ne change pas ni ne vieillit.

– Qui l'en blâmerait, tournée comme elle est?

– Passable et montrable, ma jeune sœur?

– Je crois, de plus en plus, que c'est dans la famille...

– À votre âge, ne dites pas de sottises!

Ils arrivaient et Georges stoppa.

Des gens passaient, qui marchaient vite, pressés de rentrer chez eux et de manger, se laver, changer de vêtements et courir s'amuser, pour oublier la journée de travail, s'en plaindre avec des amis, en attendant de se remettre à une autre qui ne serait pas plus gaie que la dernière, ni moins décevantes que celles qui suivraient.

Des jeunes gens, garçons et filles, des moins jeunes, des hommes d'âge mûr, que leurs vêtements propres, même fatigués, rattachaient à la bourgeoisie. Des fonctionnaires et des employés de magasin. Des ouvriers en vestons de cuir, des ménagères aux manteaux défraîchis, les bras chargés de paquets, qui disparaîtraient dans les rues d'à-côté. Des étudiants sûrs d'eux-mêmes, qu'on identifiait par une serviette ou leurs livres, avocats et médecins de demain, qui douteraient de la vie le jour où, munis de leurs diplômes, de leurs titres, ils se creuseraient la tête pour déterrer la clientèle qui apporte de l'argent.

Venus par les mêmes tramways, égaux pour un moment, le temps d'un

trajet plus ou moins long, d'une bousculade, d'un monologue intérieur à demi conscient, ils se séparaient et prenaient leur rang, leur étage, comme dans une bouteille des liquides de densités différentes, dès qu'ils mettaient le pied sur le trottoir.

Madeleine tenait la main sur la poignée de la portière, tournée vers son compagnon. Sa tête ne lui revenait pas, vu les circonstances de leur rencontre.

Le matin, d'humeur à lui arracher les cheveux, elle l'accablait de reproches. Le soir du même jour, elle acceptait qu'il la reconduisît chez elle, au chaud dans son coupé gris, calée dans la banquette, à six pouces de lui, et elle n'éprouvait aucune envie de lui sauter au visage. Elle n'était pas loin de le trouver normal et convenable. Non seulement gagnait-il dans son estime, mais elle s'étonnait de l'avoir jusque-là si mal connu. Peut-être vaudrait-il la peine de le revoir? Était-ce voulu de la part de Lareau, mais elle se flattait de la confiance mise en elle, à propos de ce demi-secret révélé, pour lequel il lui demandait le silence? Habile ou naïf, ou imprudent comme il n'est pas permis de l'être, le grand Lareau?

Elle dit d'un ton neutre, qui ne permettait aucune conclusion optimiste :

– Je vous remercie de votre amabilité. Et je me sauve, si je ne veux pas passer sous la table. On doit m'attendre!

– Au revoir, si j'ose dire.

– À la prochaine querelle!

– Mieux se chicaner que rien. On ne peut tout avoir.

Elle courut vers l'escalier. À la dernière marche, elle se retourna pour suivre des yeux les feux arrière de l'auto, qui continua sa route en direction nord.

Si Maurice me voyait! pensa-t-elle. Qu'est-ce qu'il dirait? Si tôt après la « scène »! Moi non plus, je ne sais que conclure! Mais ce n'est pas ma faute,

je n'ai pas couru après... Pas mal non plus, Lareau, mais ce n'est pas mon type... Enfin, cela n'a aucune importance. Probable que je ne le reverrai pas et tant mieux!

Elle acheva, continuant de se parler à elle-même :

– Et je m'en bats dans l'œil, comme on dit à Paris!

À la maison, le souper attendait.

– Veux-tu me dire, demanda sa mère, à quoi tu t'amuses? Il y a au moins dix minutes qu'on est prêts, et tu n'arrives pas! Quand ce n'est pas une en retard, c'est l'autre... Le matin, ça ne part pas, et c'est à qui ne rentrera pas le soir!

– Fâchez-vous pas, madame Mère! La colère est mauvaise conseillère... J'ai été retardée, je n'y suis [pour] rien et vous promets de ne pas recommencer.

– Jusqu'à la prochaine fois?

– C'est ce que j'allais dire; vous m'enlevez les paroles de la bouche. Mais pourquoi ne pas manger en m'attendant? Vous savez qu'on arrive quand on peut, comme on peut, quand il y a foule dans le tramway...

– Tramway? interrogea Monique, de son ton le plus sarcastique.

L'autre la regarda avec l'air de dire :

– La ferme, ou je parlerai quand ce sera ton tour!

Monique n'insista point.

Dans sa chambre, vingt minutes plus tard, Madeleine demanda à Monique :

– Devine qui est venu me reconduire?

– J'ai vu l'auto, mais je n'ai pas remarqué.

– Essaye de deviner!

– Pierre, Gaspard, Laurent, ou le maire Houde?

– Ni l'un ni l'autre.

– Je donne ma langue au chat.

– Tiens-toi bien et ne va pas te pâmer! De tous les mâles jeunes et valides qui font l'ornement de la métropole canadienne, le seul que j'aurais étouffé ce matin avec quelques plaisirs : Georges Lareau.

– Pas vrai!

– Je te le dis.

– Comment t'expliques?

– Cela paraît compliqué d'abord, mais c'est simple comme une règle de trois, quand on n'a pas oublié son arithmétique.

Elle raconta la rencontre avec Lareau, leur conversation, les injures dont elle avait essayé de l'abîmer, puis son invitation à faire route ensemble, et la binette curieuse qu'était la sienne, pendant qu'il le lui proposait. Elle dit les excuses de Lareau quant aux prétendues indiscretions qu'elle lui reprochait, et comme il jurait de son innocence, se défendant de l'avoir épiée ou suivie. Coïncidences et malentendus, rien de plus. Ils concluaient la paix, une sorte de paix instable, et l'on recommençait à neuf.

– Jusqu'au prochain engagement?

– C'est ce que je lui ai dit.

– Et ça va finir par un mariage, comme dans les romans édifiants à l'usage des élèves des couvents, classes supérieures?

– Pas si vite!

– Les choses vont vite au vingtième siècle, et qu'est-ce qui nous attend avec les possibilités de l'énergie atomique?

– J’ai l’habitude, moi, de prendre mon temps.
– Des fois...
– Trente étés bientôt, cent-vingt-neuf livres, des jambes passables et toutes mes dents moins une – mais ça ne paraît pas –, des économies et pas plus mariée que le premier ministre.

Elle s’arrêta court, pensant à autre chose, et apostropha Monique :

– Pendant que j’y songe, où as-tu pris ton histoire du docteur? Tu dis que les roches parlent, mais d’autres parlent aussi, et je voudrais bien savoir qui...

– Si je te le dis, tu perds connaissance.
– Essaye, pour voir!
– Tiens-toi bien...
– J’écoute.
– Celui qui me l’a dit, c’est un des vicaires de la paroisse! Mais il est entendu que je ne révèle pas son nom. J’ai promis!

– Qu’est-ce qu’il lui prend, celui-là?
– Mystère qui n’en est pas un. Mais il savait... Comment, je l’ignore. Il m’a téléphoné un jour et priée d’arrêter au presbytère. Il ne savait pas par où commencer, mais il a fini par s’ouvrir. Avec ménagements, précautions oratoires et le reste. Parce qu’il ne voulait pas commettre une trop grande indiscretion, ni ne m’effaroucher moi-même, ni faire de peine à personne, et il craignait que la nouvelle n’arrivât de quelque façon aux oreilles des parents. Alors, il a jugé bon de s’en remettre à moi, pensant qu’avec tact et doigté je saurais te toucher un mot, te montrer les conséquences possibles et probables d’une inconcevable légèreté, remettre dans le bon chemin la jeune fille qui joue à la vierge folle!

– Tu blagues!

– La stricte vérité. Il y a longtemps que je suis au courant... Je voulais te parler, mais je ne savais pas, moi non plus, comment aborder le sujet. Je craignais que tu m'envoies paître dans le foin semé de marguerites, de manquer mon effet en compromettant ma mission... Comme le vicaire en appelait à mes tact et doigté, comme dit, j'avais une peur bleue de porter atteinte à ma juste réputation en essayant de protéger la tienne.

– Tu n'as rien dit à papa?

– Est-ce que j'ai l'air plus jeune que mon âge?

– Ni à maman?

– Non plus. Toujours est-il que j'attendais le moment, et j'ai lâché le paquet ce midi, à un endroit où nous ne pouvions crier ni l'une ni l'autre sans ameuter la population. Il m'a semblé que cela faisait le fracas d'une bombe sous la table et j'attendais que volent les morceaux! Mais puisque c'est fini, comme tu me l'assures! Tu m'as décontenancée, même désappointée dans un sens, me frustrant de la sensation que je prévoyais. Tu me volais le *show*, comme disent les acteurs et les avocats. Tout est bien qui finit bien, puisque c'est fini, et nous n'en parlons plus. Je dirai au vicaire, quand je le reverrai, que la mission est accomplie et que l'ennemi fuit en déroute.

Monique marcha en se dandinant jusqu'à la table de toilette, s'empara d'un peigne.

– Est-ce que je ressemble à Veronica Lake, comme ceci, avec une mèche sur le front?

– Je m'en moque pas mal, de Veronica Lake...

Monique ne dit rien.

L'autre reprit sans transition :

– À propos du docteur, il ne faut pas que tu t'imagines des choses.

– Non, il ne faut pas. Il ne faut pas que j’imagine que je m’imagine! Par bonheur, je n’ai pas beaucoup d’imagination... C’est mieux pour tout le monde et pour moi.

– Ris si tu veux, mais nous étions de bons amis, pas plus... Ce n’est pas un voyou, lui, ni un mal élevé! Et je suis capable de tenir à distance un homme trop entreprenant! Peut-être que les apparences étaient trompeuses, mais on ne doit pas chercher la petite bête où elle n’est pas. Rien de grave entre nous...

– C’est bon. Est-ce que j’exige des détails? Rien de cela ne me regarde. D’ailleurs, les femmes n’avouent jamais, jeunes ou vieilles. Je sais cela depuis longtemps! J’accepte ta version, je prends ta parole, je ne demande pas un mot de plus!

– Et tu ne me crois pas!

– Pour sûr que je te crois. Mais il me semble que c’est le temps de passer à un autre sujet.

– C’est fini avec Maurice...

Le nom lui avait échappé et Madeleine se mordit la lèvre, sachant que Monique ne souffrait pas de surdité.

– Il s’appelle Maurice.

– En tout cas, c’est fini. Je n’ai rien à me reprocher. Mais je me demande où le vicaire prenait ses renseignements.

– Peut-être que les vicaires ont des moyens que le raison ne connaît pas. Tu vois que je fais conversation en profitant de mes lectures. Mais parle-moi donc de Lareau? Est-ce que tu vas le revoir?

– Il est probable que non.

– Je crois que j’ai mes doutes. Ou je connais Lareau, ou je ne le connais pas. Il n’est pas homme à se désintéresser d’une jolie femme, et je dois admettre que tu n’es pas laide, malgré ton âge avancé, quand tu prends la peine de t’attifer un peu, de t’envelopper de tes robes les plus seyantes... Lareau, je te parie mon vieux chapeau qu’il va se montrer!

– Pas intéressée.

– Déjà entendu! Le monde n’est pas d’hier. D’ici une modeste quinzaine, tu m’en diras des nouvelles... En attendant, j’ai hâte de voir sa petite sœur Agathe. Par elle, je vais savoir...

– Et tu te plains de n’avoir pas d’imagination!

CHAPITRE XI

Au moment où les deux sœurs tenaient leur conciliabule, Céline Lefrançois essayait de téléphoner à son père.

La garde-malade du bureau l'informa qu'il n'était pas là.

– Ici Céline Lefrançois...

– Je sais, mademoiselle, j'ai reconnu votre voix... Mais c'est comme je dis. Le docteur est parti vers six heures trente, disant qu'il soupait au Cercle universitaire, et il n'est pas revenu. Je l'attends d'une minute à l'autre, il y a déjà quatre clients qui s'impatientent de l'autre côté du mur. Je puis vous le dire, parce que je suis venu dans le cabinet du docteur... Qu'est-ce qu'il peut faire? Je n'en ai pas la moindre idée! Non, il n'a pas l'habitude de tant tarder.

– Il est près de neuf heures et demie.

– Je sais, et je n'y comprends rien.

– Serait-il à l'hôpital?

– Possible, mais ce serait un cas d'urgence. Mais quand il part comme cela pour l'hôpital, il a l'habitude de me prévenir. Il doit y avoir autre chose.

– Vous avez appelé au Cercle?

– Oui. Il n'est plus là. Il a mangé avec le docteur Brien, m'a-t-on dit, puis ils sont partis ensemble. Il n'était pas sept heures...

– Vous commencez à m'inquiéter. Est-ce qu'il aurait eu un accident?

– Ne vous alarmez pas avant le temps.

– C'est que je suis inquiète...

– Il ne faut pas, comme ça, prendre les choses au tragique. S'il avait eu un accident, vous auriez été la première avertie, ou je l'aurais été. Depuis sept heures, on aurait eu le temps de nous laisser savoir.

– Sans doute, mais je ne suis pas plus rassurée. Depuis quelques jours,

papa me paraît plus préoccupé que d'habitude... Il est étrange, distant, comme si quelque chose n'allait pas...

– J'ai remarqué, moi aussi.

– Vous avez remarqué?

– Comme je vous le dis.

– Qu'est-ce que vous avez remarqué?

– J'hésite... Mais il parle moins, il n'a pas l'air gai, comme si quelque chose de grave le tracassait... Enfin, il a l'air triste. Comme s'il avait de la peine... Je puis me tromper, mais il n'est pas comme à l'ordinaire. Ce n'est pas un homme parlant, mais il respire, si j'ose dire. N'allez pas lui dire mes impressions, quand vous le verrez... Entre nous, n'est-ce-pas?

– Entendu! Mais vous êtes certaine qu'il n'est rien arrivé?

– Non, je ne suis pas certaine. Je ne puis pas être certaine. Mais il est peu probable... Autrement, on nous aurait averties, à la maison ou au bureau. Vous ne pensez pas?

– Si vous avez des nouvelles, voulez-vous avoir l'amabilité de m'appeler?

– Volontiers. Faites de même pour moi, si vous êtes la première informée.

– Comptez sur moi.

Céline raccrocha.

Que se passait-il donc? Comment expliquer la quasi-disparition de son père, lui qui ne s'absentait jamais sans dire, à cause des malades, où l'on pourrait l'atteindre. Il avait beau se sentir débordé, à certains jours, il tenait son monde au courant de ses mouvements. À la maison ou au bureau, on savait où le localiser. Non, son absence n'était pas naturelle.

Céline courut à la cuisine.

- Louise!
- Qu'est-ce qu'il y a?
- On cherche papa, la garde et moi, et on ne le trouve pas!
- Laissez-lui la paix, à ce pauvre homme! Il est assez vieux pour se conduire tout seul, et je le blâmerais pas de disparaître pour se reposer.
- Vous pensez?
- Sûr que je pense! Un docteur, après tout, c'est pas une machine. C'est pas une vie qu'il fait, ton père! Une machine arrête de temps en temps, mais lui s'arrête jamais... S'il est parti s'amuser, tant mieux pour lui. C'est pas moi qui lui ferais un reproche.
- C'est vrai, mais d'un autre côté...

Elle résuma pour Louise la conversation avec l'infirmière, dit l'étonnement de celle-ci en apprenant qu'on ne savait rien de lui à la maison. Comme elle, Céline, la garde avait noté l'humeur sombre de son père, depuis quelque temps. Dans les circonstances, on se demandait ce qui avait pu lui arriver. Comme elle, la garde paraissait inquiète.

- Faut admettre, dit la vieille servante, que c'est pas naturel. Ça me dit qu'il va téléphoner tantôt, et que vous vous serez tourmentées pour rien.
- Vous ne me rassurez pas.
- Va pas t'énerver trop vite. C'est pas en lui, tu le sais, de se cacher du monde. Attends un bout de temps et tu verras.
- J'espère que vous avez raison.

X X X

Au bureau, de nouveaux clients s'installaient dans la salle d'attente.

À chacun, la garde confiait :

– Le docteur n’est pas encore rentré, mais il ne tardera pas...

Elle disait, mais sans conviction.

Une demi-heure après l’appel de Céline, nouvelle sonnerie.

Cette fois, la voix du docteur Lefrançois, qui s’informait de la situation.

– Une dizaine de personnes attendent...

– Vous les prierez de m’excuser et de revenir, mais je ne puis me rendre... Force majeure, vous comprenez! Je regrette, mais je suis incapable, retenu... Vous m’excuserez pour le mieux. Je serai là demain, à deux heures de l’après-midi et le soir... Je suis navré, mais je ne puis faire mieux.

– Vous n’êtes pas malade?

– Non. Oui, c’est-à-dire un peu... Pas très malade, mais je ne suis pas très bien. Ça ira mieux demain et je serai là...

– Avez-vous téléphoné chez vous? Céline vous cherche...

– Non, je n’ai pas téléphoné.

– Voulez-vous que j’appelle pour vous?

– Oui, c’est ça... Dites-lui de ne pas s’en faire. Je vous remercie. Mais ne dites pas que je suis indisposé. D’ailleurs, ce n’est pas grave. Demain, il n’y paraîtra pas. Téléphonnez à Céline et dites-lui que je serai là vers minuit, peut-être un peu plus tard, je ne sais pas. En tout cas, qu’elle ne m’attende pas. Qu’elle se couche. Tout est normal, à peu près normal...

En sortant de table, Maurice Lefrançois avait dit à son compagnon :

– Crois-le ou non, Brien, mais je me sens fatigué! Je crois que c’est la première fois de ma vie. Est-ce que je vieillirais?

– Nous ne sommes plus, ni l’un ni l’autre, de la première jeunesse!

– Il y a plus de trente ans que je suis sous le harnais et je n’ai jamais

ressenti de fatigue sauf pour la peine. Sauf quand je manque de sommeil. Je me couche alors, je dors et recommence comme s'il n'était rien. Le cœur est bon.

– Solide. Tu peux t'en vanter!

Ils passèrent dans l'un des salons du Cercle.

– Tu prendrais une crème de menthe?

– C'est une idée.

Ils s'installèrent dans un coin et Lefrançois sonna le garçon.

– Écoute, Brien!

– Quoi?

– Il y a des fois que j'en ai assez... Si je ne me retenais pas, je détellerai. Je fermerai le bureau, vendrai la maison, partirai pour l'Europe ou ailleurs... J'emmène ma fille, si elle veut suivre, et je commence à vivre. Du moins, je cesse de travailler comme un esclave, sans objet et sans satisfaction. Est-ce que j'aurais tort?

– Qu'y a-t-il?

– Ce qu'il y a? Tu me le demandes? Pas de femme, pas de foyer, trois enfants en Afrique, en attendant que l'autre quitte à son tour, quand l'heure sera venue... Le père, toi, travaille! Le matin, l'après-midi, le soir, la nuit! Ne jamais m'arrêter, ne jamais m'amuser, ne jamais prendre le temps de respirer!

– Tu es fatigué!

– S'il n'y avait que ça...

– Pas une mauvaise idée, le voyage en Europe. Tu me mets l'eau à la bouche, j'aurais envie de partir avec toi... Seulement, je n'ai pas le temps, et j'ai cinq enfants à la maison. Le problème ne se pose pas de la même façon, même si je me sens aussi lassé que toi. Plus tard, peut-être, mais pas pour quelques années.

- Un voyage, c'est peut-être un repos, mais ce n'est pas une solution.
- Quelle solution cherches-tu?
- Pour dire le vrai, je ne sais pas. Il n'y a pas de solution pour moi...
- Tu ne sais pas ce que tu veux?
- Oui et non... Tu me fatigues avec tes questions. Il y a des choses que je sais et il y en a que je ne sais pas... Enfin, je suis dégoûté. Je me demande si tu comprends.

Depuis le dernier entretien avec Madeleine, Lefrançois ne retrouvait pas son assiette.

La jeune fille l'avait quitté trop vite. Comme si elle s'était sauvée.

Il s'avouait que c'était mieux ainsi, mais il regrettait de n'avoir pas eu le temps de lui dire certaines choses. Quand elle était là, devant lui, il se sentait embarrassé, perdu, figé. Elle disparaissait, les idées et les mots lui revenaient.

Lui rendant liberté et dignité, il lui semblait l'abandonner, et qu'elle ne lui pardonnerait pas. S'il la gardait pour lui, elle finirait par lui en vouloir de la sacrifier à son plaisir. Il tournait dans un cercle. D'ailleurs, il ne pouvait songer à la garder. Quelques mois, pas plus. Ni elle ni une autre, bien qu'il l'aimât plus et mieux que n'importe quelle autre. Il pouvait s'abandonner pendant quelque temps, mais il ne savait pas s'habituer à l'irrégulier. Tout s'y opposait en lui. Et il avait conscience d'une injustice à l'égard de l'autre, qu'il n'aurait pas accepté de se permettre. Pas de façon permanente. Il était, à la fois, content d'avoir brisé avec Madeleine, et désespéré de l'avoir perdue.

Il dit à Brien :

- J'ai envie, des fois, de prendre ma retraite comme un vieux curé de

campagne. Je m'en irais sur ma terre, à Saint-Marc, et j'élèverais des bêtes... Cela m'a toujours intéressé. Ce n'est pas pour rien que je l'achetée, cette terre!

– Tu me fais rire.

– Ris si tu veux. J'arrive là-bas et ma chambre est prête. Ma bibliothèque dans un coin, mes engins de pêche dans un autre. Je ne dérange pas mon frère qui continue de cultiver. Il est seul avec sa femme et une grande fille. Je ne le dérange pas, je ne dérange personne. J'élève des bêtes à cornes, pour m'occuper, ou des cochons, ou des chiens... Il y a Céline, mais je ne m'inquiète pas de Céline. Elle se mariera un jour, comme les jeunes filles de son âge... Elle me suit ou elle ne me suit pas, mais je trouverai le moyen de lui faire une vie convenable.

– Tu ne crois pas ce que tu dis. Tu t'écoutes parler... Un autre verre?

– Oui. Petits comme ils sont, on peut en prendre deux sans abuser... Pour revenir à la ferme, tu devrais voir ça! Sur la rivière Richelieu, à trois-quarts de mille du village. De la terre planche à perte de vue! Des champs d'avoine, d'orge, du foin à pleine clôturé, qui ondulent sous le soleil. C'est beau à regarder. Trente arpents sur trois, comme ailleurs, C'est assez grand pour n'importe qui. Le soir, à l'heure du train, quand c'est calme, on s'entend parler d'un bord à l'autre de la rivière. L'eau apporte le bruit de loin : les cris de jeunes gens qui se baignent, et qu'on ne voit pas, le meuglement d'une vache, les grognements des gorets, le concert des grenouilles.

– Un chien qui jappe, un chat qui miaule, une poulie qui grince...

– On voit que tu n'aimes pas la campagne! Mais cela s'apprend, comme de manger des huîtres et du fromage vieilli. Je ne t'ai jamais invité là-bas?

– Non.

– Je ne sais pourquoi. Pas pensé...

– Tu y vas souvent?

– Moi?

– Oui, à Saint-Marc? Tu y vas souvent?

– Pour être franc, non! Il doit y avoir un an que je n’y ai pas mis les pieds. Pas le temps! Jamais le temps de rien, dans notre métier. Et c’est tout près de Montréal...

– Quelle distance?

– Vingt, vingt-cinq milles, jusqu’au perron de la maison. Pas beaucoup plus en tout cas, Mais je n’ai jamais mesuré.

Il se leva, marcha jusqu’à la fenêtre, revint sur ses pas.

– Allons-y Brien?

– À Saint-Marc, À cette heure?

– Qu’est-ce qui nous retient?

– Mon bureau, d’abord!

– Oublie-le comme je vais oublier le mien. Je songeais à téléphoner à la maison, mais je ne téléphone pas. Céline serait capable de me convaincre que des malades se meurent pas loin et qu’ils vont trépasser, si je n’arrive pas en vitesse... Je l’appellerai en route. De Beloeil, par exemple. Je serai assez loin pour n’être pas tenté de revenir. Tu viens?

– De la folie, à pareille heure!

– Quand même, une fois dans ta vie, tu t’accorderais une minute de folie!

– Tu penses voir, en pleine nuit, des champs dorés qui ondulent au soleil? Et à deux doigts de la première neige? Tu penses entendre le rire de tes baigneurs, apportés par la brise et l’écho?

- Épargne-moi ce genre d'esprit! Va chercher ton paletot et viens...
- Un instant! J'avertis, moi, avant de partir.

Brien suivit, sans enthousiasme.

Parce qu'il devinait le désarroi chez son ami et ne voulait point le désappointer, se disant aussi qu'un peu de distraction, de détente, ne pourrait que lui être salulaire.

Il y avait chez Lefrançois quelque chose qu'il analysait mal. Non seulement paraissait-il fatigué, mais étrange. L'homme n'était pas lui-même. Et ce n'était pas le temps de l'interroger. Peut-être essaierait-il plus tard, mais pas ce soir. Il n'était pas impossible que son confrère se confiât pendant le trajet, dans ce ridicule voyage à Saint-Marc, mais Brien n'y comptait guère. Lefrançois, qui d'ordinaire parlait peu de ses problèmes, en avait déjà dit pas mal. Il n'y avait pas lieu d'espérer davantage.

– Je vais conduire, dit Brien.

– Pourquoi? Nous prenons ma voiture. Jusqu'à Beloeil, je connais la route aussi bien que toi. Après, tu me guideras et je suivrai tes instructions. À partir de ce moment, c'est moi le médecin. Entendu? Pas de tension, pas d'attention. Tu te reposes et te laisse promener... Tu m'écoutes ou je ne vais pas à Saint-Marc, ni ailleurs. Tu peux même dormir en chemin, si le cœur t'en dit. Cela te calme les nerfs, tu récupères et je ne m'en porte pas plus mal. Tu acceptes mes conditions?

– Si c'est toi le médecin, je n'ai rien à dire.

Brien se glissa sous le volant.

– Si tu te montres obéissant et docile, peut-être que je t'enverrai à l'hôpital pour quinze jours.

– Délivrez-nous de nos amis! Il n’y a qu’eux et les parents proches pour nous empoisonner l’existence...

– Comme tu voudras. Quinze jours de relâche et de flâne te guériraient mieux que tes rêves insensés de vie rurale, te remettraient d’aplomb. Tu le sais comme moi, mais tu ne l’admettras jamais.

– Je commence ma cure, je ne t’écoute pas...

Ils prirent par le pont Jacques-Cartier, le boulevard Taschereau, puis filèrent bientôt vers l’est. Les étoiles brillaient dans le ciel sombre, ce qui ne présageait pas de neige, cette neige qu’on attendait de jour en jour, et qui ne venait pas.

Lefrançois parlait peu et l’autre s’accommodait de son silence, ou de ses monosyllabes. Conduire n’était pas facile à cause des voitures à la queue leu leu, venant en sens inverse, dont les phares éblouissaient.

Dans la partie neuve du village de Beloeil, illuminée de néon, Lefrançois pria le chauffeur de s’arrêter.

– Je vais téléphoner.

– Encore une fois?

– À ma fille...

Il entra dans un restaurant. À peine avait-il la communication que Céline lui dit qu’elle était au courant de son escapade.

– Comment se fait-il?

– C’est la garde qui a téléphoné...

Il se souvint alors d’avoir appelé au bureau, engageant la garde à prévenir Céline. Mais où avait-il la tête? Il agissait, donnait des ordres, puis oubliait. Quand Brien disait qu’il tombait de fatigue, il ne se trompait pas.

Mais il y avait autre chose, qu'ignorait Brien! Même des vacances prolongées ne remédieraient pas à cet aspect de son malaise. La vie n'était pas triste, mais vide.

Il remonta dans l'auto.

- Des clients attendaient?
- Je n'en sais rien. C'est à Céline que j'ai parlé.

Mais il ne dit pas que son appel était inutile, ni pourquoi.

- Veux-tu que je te remplace au volant?
- Tu oublies la cure!

Sur la route de Saint-Marc, la circulation était moins dense.

Le village de Beloeil s'allongeait, s'étirait en bordure du Richelieu, n'en finissait plus. Depuis quelques années, les maisons nouvelles sortaient de terre l'une après l'autre. Pas une qui ne voulût avoir vue sur la rivière, où, de l'autre côté, se reflétaient les lumières de Saint-Hilaire. Constructions modernes, le plus grand nombre de bois et blanches pour la plupart, qui logeaient des citadins en rupture avec la ville, gardaient à la campagne le ton urbain. Auvents bleus et auvents rouges. Fenêtres en coin. De hautes cheminées de brique, qui disaient le foyer où ne s'allumait pas de feu, plus décoratif qu'utile ou nécessaire.

Lefrançois murmura :

- On approche.
- Déjà!
- Tu vois que ce n'est pas loin.
- Tu pourrais demeurer ici l'été et te rendre chaque matin à ton bureau...
- Bientôt chez nous! Un mille encore, pas plus... J'aurais dû prévenir mon frère. Par chance qu'il ne sort pas souvent le soir. À peu près jamais.

– Malheureusement pour nous.

Il arriva, comme il arrive, que le frère qui ne sortait jamais était absent. Personne à la maison. Lefrançois se heurta à une porte close, à des fenêtres sombres.

– La malchance nous poursuit!

Un chien approuva en montrant les crocs.

– C'est un nouveau, dit Lefrançois, qui ne me connaît pas.

Il ajouta :

– Même si j'avais mes clefs, ce ne serait pas facile d'entrer, avec ce maudit chien. Mais je n'ai pas les clefs sur moi...

Ils attendirent une demi-heure, dans l'espérance que le frère reviendrait, puis décidèrent de rebrousser chemin.

– Pas facile de faire le tour du propriétaire?

– Pas à blâmer cette brute, qui fait son devoir! Mais elle m'embête...

En tout cas, tu vois? Une maison solide et des bâtiments modernes, en ordre, tenus à l'œil. Une vingtaine de bêtes à cornes, des cochons, des poules. Un tracteur et deux chevaux. La rivière à dix pas, avec du poisson, des grenouilles, des quenouilles et des souvenirs historiques. Le cardinal de Richelieu et Champlain qui remonte le courant dans son canot d'écorce, guidé par les sauvages. Ici, la belle vie à l'année longue... Comme retraite, on trouverait pire!

– Je te crois sur parole, mais je ne vois rien.

– C'est vrai qu'il fait noir.

– Ni ta faute ni la mienne.

Brien alluma une nouvelle cigarette.

– On s'en va?

– On s'en va. Il ne nous manque que de crever un pneu, briser un

ressort en deux, défoncer le radiateur ou nous jeter dans un fossé.

– Optimiste comme jamais? Pourquoi s'en faire?

– C'est vrai! Pourquoi?

Le voyage de retour sembla court.

Brien stoppa près du Cercle universitaire pour prendre sa voiture, puis Maurice Lefrançois rentra chez lui.

Il était à peine levé, le lendemain, que Céline le relança dans la salle de bains, où il se rasait.

– Que vous est-il arrivé, hier soir? Je vous ai cherché... Une chance que la garde a appelé. Personne ne savait où vous étiez...

– Je me suis rendu à Saint-Marc, avec Brien.

– Voir mon oncle?

– Ton oncle n'y était pas, ni ta tante, ni personne.

– Voyage blanc?

– Voyage blanc dans la grande noirceur. Nous avons attendu une demi-heure et sommes revenus. Nous avons pris l'air et jaté. Autant de gagné. Mais pourquoi me cherchais-tu?

– J'espérais que vous reviendriez de bonne heure, j'avais à vous parler.

– Graves confidences?

– J'ai liquidé une situation, hier après-midi...

– Laquelle? Tu t'es querellée avec Louise?

– Non, avec Jean-Louis.

– Encore Jean-Louis! Une fois de plus ou de moins. Tu ne portes pas de marques? Lui non plus?

– Ce n'est pas une fois de plus ou de moins, mais une fois pour toutes! Vous entendez? Je lui ai dit de s'en aller, de rester chez lui, de ne pas revenir, de me laisser tranquille, d'étudier, de passer ses examens et de me fiche la paix!

– Pas poli ni invitant! Qu'est-ce qu'il a fait, Jean-Louis?

– Il a fait... Il n'a rien fait. Seulement, il a recommencé ses histoires, et il y a longtemps que j'en ai assez... L'amour, le mariage, l'avenir, je lui ai dit que rien ne pressait et que je ne voulais plus en entendre parler. Comme vous m'avez dit, je lui ai conseillé de finir ses études, de s'occuper du présent et que le reste suivrait en temps et lieu... Il insistait, il pleurnichait, il argumentait, il prit son air boudeur et je me suis fâchée...

– C'est là l'erreur. Celui-là reste le plus fort, et gagne deux fois sur trois, qui ne se fâche pas. Sur ce point, je ne suis pas fier de toi!

– En tout cas, je suis sortie de mon caractère...

– Je ne te félicite pas.

– Je lui ai dit d'aller se marier et faire pendre ailleurs... S'il est si pressé, je ne le suis pas. S'il est tellement amoureux, je le suis moins... Et je ne m'engage à rien, quatre ou cinq ans d'avance. À chaque jour suffit sa peine, à chaque année aussi. J'ai bien fait, oui ou non?

– Tu as été vite. Ton raisonnement paraît sain, mais il y a la manière. Je me demande si tu n'as pas la manière forte.

– Peut-être, mais il a longtemps qu'il me tombe sur les nerfs, notre futur médecin! Quand un garçon ne veut rien comprendre...

CHAPITRE XII

Monique voyait clair et juste.

Quand elle affirmait que Lareau n'abandonnait pas à la légère, ni de gaieté de cœur, la piste d'une jolie femme, elle savait ce qu'elle disait. Elle connaissait l'homme, avait de particulières raisons de ne pas douter de lui. Intime avec sa sœur Agathe, aussi brune qu'elle était blonde, mais petite de taille, femme-miniature ou poupée vivante, elle voyait souvent Georges, qui lui faisait un doigt de cour et n'entretenait pas d'espoir à son sujet, la jugeant difficile et insaisissable.

Elle avait dix ans de moins que lui. Et s'il se plaisait à causer avec elle, badiner et marivauder, elle ne l'encourageait d'aucune façon. Bas les pattes, en ce qui la concernait! Elle l'amusait en passant, comme Agathe et d'autres amies de celle-ci.

L'autre sœur de Georges, qui répondait au nom de Jeanne-Aimée, était brune comme Agathe, mais de port noble, mince sans être maigre. On eût dit, la voyant venir, la fille de quelque haut et puissant seigneur de conte de fée, tant sa démarche était digne, altière, harmonieuse. En sus, le type intellectuel. Elle ne manquait ni un concert ni une conférence, ni une exposition, son budget le permettant.

Agathe l'appelait bas-bleu, mais Monique se faisait raconter les livres qu'elle lisait, les conférences qu'elle entendait, la suivait parfois au concert, acquérait à son contact un vernis qui ne lui nuisait pas.

- Regarde venir la duchesse! disait Agathe.
- Je donnerais, pour marcher comme elle, un an ou deux de mon paradis!
- Moi aussi, mais il ne faut pas le dire. Elle serait trop contente.

– Il ne faut pas qu'elle se gâte par une vanité que nous lui aurions inspirée. Nous aurions cela sur la conscience, et la mienne est assez chargée sans que j'y ajoute sans bénéfice!

Madeleine ne connaissait pas les deux sœurs, ou les connaissait peu. Assez pour leur dire bonjour dans la rue, échanger avec elles ces aimables banalités qui n'engagent point. Seule et peu liante, Madeleine. Ses propres amies mariées pour la plupart, disparues ou à peu près, elle n'en cherchait pas d'autres. Non qu'elle dédaignât une amitié, mais il n'était pas dans sa nature de la provoquer, de l'attirer, ou de l'entourer de soins.

Agathe ou Jeanne-Aimée demandait :

– Qu'est-ce qu'elle a?

Monique levait les épaules.

– Elle nous trouve sottes, trop jeunes pour elle?

– Elle est vieille fille...

– Elle se pense quelqu'un?

– Elle se suffit, ou le croit...

– Elle n'aime pas les hommes?

– Elle ne raconte rien, mais je crois qu'elle chasse seule... Il en est comme ça! Peut-être que son âme a son secret, et sa vie, son mystère! En tout cas, elle ne parle pas. Il ne faut pas lui poser de questions, parce qu'elle vous envoie pâître d'un regard, et vous n'avez plus envie de mettre votre nez dans ses petites affaires. Ma sœur est comme ça. Il faut la prendre comme elle est! Si cela vous va, tant mieux. Si cela ne vous plaît pas, elle ne s'en porte pas plus mal.

Monique ne croyait pas si bien dire, ni apprécier avec autant de justesse. Elle s'en aperçut, au cours de la conversation imprévue, et

imprévisible, qu'elle eut peu après avec le premier vicaire de la paroisse.

Ce pauvre vicaire, il ne savait par quel bout commencer. Il ignorait comment Monique le prendrait, et il ne voyait qu'elle pour transmettre son message, engager Madeleine à donner un coup de barre dans une nouvelle direction. Il craignait que son intervention ne parût intempestive et il voulait, quant à la tenter, qu'elle amenât le résultat souhaité. Les paroles dites, qui lui répugnaient tant, il abandonna le reste à Monique. À elle de trouver l'occasion, de la faire naître, de la saisir aux cheveux, en vue d'une œuvre fraternelle et chrétienne, en toute charité, pour le plus grand bien de sa sœur et de la famille!

L'occasion se présentait quand elle ne le cherchait pas, et Madeleine elle-même l'encourageait à en profiter, à son insu.

Ce que Monique se sentait soulagée, en cette soirée qui suivait l'entrevue Madeleine-Georges, ou vice-versa. D'autant que l'épisode du médecin marié, père de famille et séparé de sa légitime, atteignait à son crépuscule et tombait dans le passé. Le prêchi-prêcha lui était épargné et ses plans de campagne, encore mal définis, n'avaient plus raison d'être.

Un soir, Lareau se retrouva devant l'immeuble de pierre et de marbre, ruche à bureaux, d'où Madeleine tirait le tiers de son pain quotidiens, convaincue qu'elle en gagnait le double.

Il dit en l'apercevant, sans lui donner le temps d'ouvrir la bouche.

– N'allez pas croire que je vous attendais! J'avais même oublié que vous sortez d'ici deux fois par jour, à heure plus ou moins fixe.

– Mémoire courte! Ce qui n'est pas une qualité, dans la profession que vous exercez. Que faites-vous? Autre rendez-vous avec le patron?

- Non, je vous attendais...
- Vous vous contredites avec une facilité!
- Oui... Quand je me sens inspiré de cette façon. J'avais à vous dire et j'ai pensé vous chercher. Avec votre permission, bien entendu. Si cela ne vous convient pas, je m'en vais. Ni vu ni entendu... Pas plus mauvais amis...
- Important, ce que vous voulez me dire?
- Très. Je vous emmène?
- Je n'ai pas le choix?
- Non.
- Si c'est un ultimatum, je n'ai qu'à vous suivre. Nouvelle enquête, ou dois-je comprendre que vous venez m'offrir des excuses?
- Les deux, si vous voulez. Est-ce que je vous invite à souper dans un joli coin, avec orchestre en sourdine?

Madeleine réfléchit un quart de seconde, pesa le pour et le contre, se rappela les paroles de Monique et dit, non sans s'amuser :

- Vous ne manquez pas de sang-froid, monsieur Lareau! Non, pas ce soir... Je ne vais pas souper avec vous. Je vous remercie, mais je n'accepte pas. D'ailleurs, je n'ai pas la toilette qu'il faut... Est-ce qu'on enlève une femme ainsi, sans avertissement préalable, sans lui donner le temps de se laver le nez, de se passer un peigne dans les cheveux, mettre de l'ordre dans ses vêtements et ses idées, après une pénible journée dans un bureau surchauffé?
- Un autre soir, si ce n'est pas celui-ci?
- Vous ne vous laissez pas abattre à la première déception?

– Qui n’ose pas n’a jamais rien. L’audace, la patience, la ténacité sont vertus de premier ordre chez les hommes appelés à faire respecter les lois. Si je pêche par excès, je demande pardon. Mais si j’ébranle la résistance que je suppose en vous, je me félicite de mon initiative. Vous ne me félicitez pas, de votre côté?

– Je puis, sans aller jusque-là, vous admirer en secret.

– En attendant mieux, si mieux m’est réservé, je vous accompagne jusqu’à votre porte?

– Vu que nous sommes voisins, j’aurais mauvaise grâce à refuser, et peu de raison. D’autant plus que ce n’est pas la première fois, mais la seconde; que vous vous êtes conduit comme un honnête homme, cette première fois; que je préfère l’auto au tram, ou à la marche.

– À votre service. Et merci du témoignage de bonne conduite, qui me va droit au cœur!

X X X

Ils entraient, quelques jours plus tard, dans une de ces boîtes à la parisienne, où le menu est soigné, de l’apéritif au fromage, l’atmosphère reposante, le maître d’hôtel obséquieux et la note salée.

Les tables carrées, grandes comme un jeu d’échecs. Des bancs de cuir vert, le long des murs. Éclairage indirect dont on ne voit rien et des garçons en habit, au sourire de commande, qui s’efforcent de parler avec élégance, grasseyant aux bons endroits, mais que l’on soupçonne d’avoir grandi à Lachine ou à l’Abord-à-Plouffe.

Quand Madeleine enleva son manteau, le confiant à la demoiselle du vestiaire, Lareau ne put se retenir d’un regard appréciateur. Elle portait une de ses robes que Monique qualifiait de seyantes et qui, sans commettre

d'indiscrétions outrées, révélaiient en soulignant.

Georges écarquilla les yeux, mais il ne dit rien.

Celle que ses sœurs et Monique traitaient en plaisantant de vieille fille avancée, parce qu'elle avait cinq ou six ans de plus qu'elles, n'était pas à déjeter. Il n'était pas sans la soupçonner, mais la réalité l'emportait sur son imagination. Sur ses hauts talons, la jambe cambrée, les épaules rejetées en arrière, mais sans exagération, Madeleine n'était plus la jeune fille fatiguée, les yeux tirés, la démarche ennuyée, qui sort du bureau. Elle marchait avec une assurance se rapprochant de celle de Jeanne-Aimée, duchesse de légende selon Agathe.

Quand ils entrèrent dans le restaurant, suivant le jeune homme grave et gras qui les conduisait à leur table, les têtes se retournèrent. Celles des hommes avec admiration pour Madeleine; celles des femmes, avec un étonnement frisant la jalousie.

Madeleine ne regarda, ne vit, ne reconnut personne. À cause d'elle, Georges se sentait le point de mire et il se carrait sur sa chaise étroite, non sans un rayonnement de propriétaire ou de vainqueur.

Tendant la carte des vins, un garçon suggéra :

– Martini, Manhattan, Cinzano, Dubonnet...

En acceptant l'invitation de Lareau, Madeleine n'avait pas d'intentions arrêtées, sinon une. Elle entendait revenir sur les racontars à son sujet, dont Lareau l'avait régalée quelques semaines plus tôt, et peut-être savoir la fin poursuivie par lui.

À la première tentative de le faire parler, il ne lui donnait pas satisfaction, mais se défilait, disant : « Ça c'est une autre histoire, nous en reparlerons... »

Le temps était venu de s'expliquer.

Intriguée par ses motifs possibles, la rudesse employée à son égard, se demandant jusqu'à quel point il était informé ou s'il cherchait à lui extorquer des aveux, Madeleine se proposait d'en avoir le cœur net et de confesser Georges à son tour. Travaillait-il pour son bénéfice ou dans l'intérêt de quelqu'un?

Aussi, en ce soir particulier, sa plus jolie toilette et son sourire devenaient-ils des armes. Comme le blanc laiteux des perles sur celui, ambré, de son décolleté, et comme le galbe de ses bras, l'odeur de ses cheveux, la touche de parfum discret derrière les oreilles. Quand elle en aurait fini avec lui, il lui cacherait peu de chose. Elle le viderait peu à peu de ses secrets et c'est à peine s'il s'en apercevrait, aguiché par une coquetterie qu'il ne savait pas en elle, et dont elle jouerait avec un art qu'il soupçonnait encore moins.

Elle commença par le flatter, louant la coupe de son complet, les tons discrets de sa cravate. Elle le félicita de son goût, quant à l'endroit où ils dînaient. Elle dit dîner, comme en France, mais il ne parut pas saisir. Il ne l'avait pas complimentée sur sa toilette, mais elle nota l'insistance de son regard, conclut qu'il n'osait dire son impression, ou ne trouvait pas les termes appropriés, craignant une remarque qui pût lui déplaire. Grand enfant, à qui l'habitude du monde manquait, et qui suivait dans son sillage, dès qu'il quittait ses entours familiers.

Ils s'amusèrent, causèrent à bâtons rompus.

Quand elle le jugea assez content de lui-même, réchauffé par le vin et l'ambiance, les yeux pleins d'elle et qui la détaillaient, elle dit à brûle-pourpoint :

– Je ne sais si vous avez oublié, mais vous m’avez fait une promesse qui n’a pas été tenue...

– Je n’ai qu’une parole. J’ai dû oublier.

– Alors?

– De quoi s’agit-il?

– Vous ne souffrez de rien?

– Elle ne se dépêchait pas. Elle le laissait venir, pour voir s’il feignait de ne pas comprendre, afin de gagner du temps et de préparer sa défense.

– Les criminels ont beau jeu, si la police oublie signalements et dossiers...

– Vous n’avez rien d’une criminelle.

– J’ai failli être traitée comme une.

Il crut saisir et dit :

– Pourquoi revenir là-dessus?

– Vous aimez mieux n’en pas parler? En ce qui me concerne, c’est le contraire... Aussi longtemps que je ne connaîtrai l’entière vérité, je ne serai pas satisfaite. La vérité et le pourquoi de votre attitude, qui ne m’est jamais revenue!

Elle s’appuya au bord de la table et le regarda en face, un sourire sceptique aux lèvres, les yeux caressants, un peu voilés.

– Est-ce que j’ai l’air de ce que vous pensez?

– Je n’ai rien pensé de mauvais. Je vous connaissais si peu... Je n’étais pas justifié de penser ceci ou cela, et je n’avais pas à vous juger.

– Pourtant, les propos que vous m’avez tenus!

– Oui, je sais. Si j’ai été malhabile, veuillez croire que je ne voulais

que votre bien. D'ailleurs, je n'étais pas sûr... Et je me demandais si vous étiez, ou non, au courant de certains détails.

– Qui vous a parlé? Dites, soyez gentil...

– Qui m'a parlé?

– Oui, avant ou après ce que vous avez cru voir?

– Je puis ne dire qu'un mot, un nom, qui peut-être vous éclairera. Un point m'embarrasse, car j'aurai l'air de me cacher derrière une autre personne, et cela ne me grandirait pas dans votre estime. Mais je crois que vous comprendrez mieux, quand vous saurez.

Il ne se décidait pas.

Elle se pencha et dit à voix plus basse, l'invitant à se confier :

– Qui est cette personne? Ne craignez pas, je ne dirai rien. Pas plus que je n'ai parlé l'autre jour, à propos de votre visite chez le patron. Entre nous, pas davantage...

– Vous allez m'en vouloir!

– Non.

– Si je vous disais, par exemple, que c'est Monique...

– Ma sœur?

Le nom était lâché.

Il ajouta :

– Si vous parliez à Monique, vous verriez qu'il n'y a plus de mystère.

Mais vous êtes peut-être au courant, ce qui m'épargnerait des explications qui me répugnent.

– Oui, je suis au courant. Et Monique vous a parlé?

– Pas à moi, mais à ma sœur Agathe, et c'est par elle que j'ai su...

Vous voyez donc comment il se fait que...

- Nos deux sœurs au fond de l'histoire?
- Dans le temps, je vous avais aperçu au théâtre, mais je ne m'étais pas rendu compte. C'est par hasard que je me trouvais là. Je ne vous surveillais pas, je ne suivais personne. J'ai le droit, comme d'autres, d'entrer dans une salle de cinéma. Plus tard, je me suis rappelé... J'avais vu le docteur, mais je ne conclusais pas que vous étiez ensemble. Après les révélations d'Agathe, qui cherchait une solution avec Monique, les choses changeaient d'aspect. Comme vous voyez, c'est simple. Ce qui paraît compliqué est souvent simple.

Avec Monique, le tableau s'éclairait d'une lumière nouvelle. Monique était le fil conducteur, du vicaire à Georges Lareau, lequel y allait de sa propre intervention, avec la délicatesse de l'ours au pavé! Mais tout ce monde était animé de bonnes intentions. Chacun s'inquiétait d'elle et cherchait le moyen de la tirer d'un mauvais pas. C'est pourquoi Monique se confiait à Agathe, laquelle consultait son frère.

Madeleine, qui prévoyait pire, se trouva décontenancée. Contente aussi, car la situation se clarifiait sans lui apporter de nouveaux ennuis. Il s'agissait maintenant d'amadouer Georges, de détruire en lui les doutes qu'il pouvait entretenir, en marge de ses raisonnements et déductions.

Elle garda son calme, pendant que le garçon remplissait les verres en vantant la qualité du dessert. Elle continua de sourire, pour que son visage ne trahît point le plan de campagne qui se formait derrière son front.

Elle pensa vite et dit :

- Et vous vous êtes cru habile de m'apostropher sans ménagements, alors que vous me connaissiez à peine? Un autre y aurait réfléchi à deux fois...
- J'ai peut-être été maladroit, je l'avoue... Mais j'ai essayé la manière

forte, dans l'espérance d'une admission de votre part, et pour vous mettre ensuite en garde, pour le cas où vous n'auriez pas connu l'état civil de votre compagnon. Dans une ville comme Montréal, personne ne connaît son voisin. Mais il n'en était pas de même pour moi, en ce qui concerne le docteur Lefrançois. Il a témoigné à plusieurs enquêtes, à la suite d'accidents. Il ne se souvient pas de moi, parce que je n'étais qu'un détective parmi d'autres. Je sais depuis longtemps qu'il ne vit pas avec sa femme, mais dois-je raconter dans quelles circonstances je l'ai appris.

– Non, ce n'est pas nécessaire. Le passé est le passé. Et j'accepte vos explications, même si je les trouve boiteuses... Mais cela n'a plus aucune importance!

– Il faut dire que je me souciais peu, dans le temps, de vos réactions. Que vous pensiez de moi ceci ou cela, ou autre chose, ne me préoccupait guère.

– Et maintenant?

– C'est différent. Je vous connais mieux, je m'en voudrais de vous peiner. Vous ne me gardez pas rancune?

– Le vilain mot! Je ne vous garde pas rancune, mais je ne vous pardonne pas tout à fait. Vous entendez? À moins d'une action d'éclat, que je ne saurais imaginer, pour vous racheter!

Il lui offrit une cigarette.

– Je ne fume pas souvent, mais cela m'arrive dans les grandes occasions...

– C'est est une, ce soir?

– Pas une très grande, mais passable! L'endroit est agréable, la table

exquise. Vous avez du goût et savez choisir. Je m'en serais voulu de n'être pas venue.

Une lueur éclaira ses yeux et il dit :

- La preuve de mon goût, c'est votre présence ici...
- Le vin, monsieur Lareau! Méfiez-vous des fumées du vin!

Jugeant le moment propice, elle poursuivit :

- J'espère que vous n'avez pas de moi une mauvaise opinion? Je connaissais peu le docteur Lefrançois et ne le vois plus.

Il l'interrompit :

- Cela ne me regarde pas. Vous me l'avez dit assez souvent!

- Admettons. Mais vous avez été franc, je veux être franche avec vous... Quand j'ai rencontré le docteur pour la première fois, je ne savais rien de lui. Plus tard, j'ai su... Mais il n'y eut jamais rien entre nous. Du moins, rien de grave... Aller dîner au restaurant, causer, voir un film! Rien de plus... Vous me croirez si vous voulez. Mais les choses les plus simples, comme vous disiez vous-même il y a un instant, paraissent souvent compliquées!

Elle le regardait avec attention, cherchant sur son visage l'effet de ses paroles, mais elle n'y lit rien.

- Que j'aie été imprudente, admis! Qui ne commet pas d'erreurs? Le problème de Monique ne fut pas difficile... Quand elle parla, il n'y avait plus de problème... J'avais déjà rompu avec l'autre, Les apparences restent contre moi et c'est cela qui m'ennuie. En tout cas, c'est fini! Ne dites pas que vous me croyez, mais essayez de me croire.

- Ils terminèrent la soirée dans un club, dansèrent jusqu'au matin.

X X X

Lareau se plaisait en la compagnie de Madeleine, qui le voyait sans déplaisir comme sans enthousiasme.

Quand il fut l'objet d'une promotion à la Sûreté, quelques semaines plus tard, il proposa une célébration où l'on mettrait les petits plats dans les grands, avec champagne. Mais Madeleine l'invita chez elle, à la suggestion de ses parents.

Il se rapprochait de la famille.

Madeleine pensait parfois à Maurice, mais elle n'était pas sans s'habituer à l'autre.

Il était de son âge, de son époque, et il avait pour elle des attentions qui la touchaient. Peu démonstrative, elle l'appréciait cependant. Personne chez elle ne s'y trompa. Il ne revint jamais sur son aventure et elle lui en sut gré. Il savait se taire, qualité entre toutes.

Monique ne manqua point de la taquiner :

– Je te l'avais dit...

– Quoi?

– Que l'ami Lareau a de l'œil, de la ténacité, et qu'il est tout de suite sur ses ergots, s'il passe une jolie femme.

– Les hommes sont tous pareils! Seulement, ton Georges Lareau doit avoir des distractions... Est-ce que je n'étais pas ici hier, et avant-hier, comme aujourd'hui? Il y a un an deux ans, il ne savait pas que j'existais! Et tu me racontes qu'il a du flair comme dix! Laisse-moi rire!

– Rira bien qui rira le dernier, ou la dernière... En tout cas, quand il sera mon beau-frère...

– Ton beau-frère! Tu vas attendre une mèche! Nous n'en sommes pas rendus là... Georges est un bon compagnon, mais je ne le vois pas dans la

peau d'un mari. Tu vas trop vite, ma petite! Et lui aussi, s'il a ses idées...

– Qui vivra...

– Peut-être ne verra pas! J'ai un mot à dire, moi aussi... Et m'est avis que je devrais être consultée avant qu'on dispose de moi corps et âmes, armes et bagages, valises et garde-robe...

– Je t'en reparlerai dans six mois, ou un an.

Georges s'obstinait, parce qu'il revenait.

Rien de l'y obligeait, mais il revenait. Il téléphonait presque chaque jour à Madeleine, qui ne se plaignait jamais. Elle continuait de jouer une indifférence relative, mais elle ne se plaignait pas.

Monique riait sous cape. Avec elle Agathe et Jeanne-Aimée, qui essayaient en vain d'obtenir des confidences du grand frère.

Six mois passèrent, pendant lesquels la terre tourna de son ordinaire mouvement de rotation, sans conséquences pour la routine des hommes.

Les saisons se succédèrent et ce fut l'été, du jour au lendemain. On y glissa, pour ainsi parler, et personne ne s'étonna. On oublia le froid, la neige, la glace, comme s'ils ne devaient jamais revenir. Les gens travaillaient mal, l'esprit aux vacances en perspective.

Il y avait dans le monde des rumeurs de guerre. Les femmes achetaient des maillots de bain et des robes-soleil; les hommes, des mouches à truite et des chemises aux dessins barbares.

Un soir, par le journal, le docteur Lefrançois apprit les fiançailles de Madeleine, et qu'elle se mariait le mois suivant.

CHAPITRE XIII

Lefrançois ne songeait plus à se retirer à la campagne, comme un vieillard paralytique. Il travaillait douze et quinze heures par jour, et ne s'en portait pas plus mal. Pendant quelque temps, il se demanda même s'il n'accepterait pas de donner des cours à l'université, comme on l'en priaient. Une ou deux fois la semaine, ce n'était pas un fardeau.

Cela représenterait peu sous l'angle gain, mais le professorat ne va pas sans quelque prestige. Il renouerait avec certains confrères, perdus de vue depuis longtemps et qu'il estimait. Il lui faudrait se remettre à ses livres, mais rien n'est plus profitable que de se préparer pour transmettre sa science à des jeunes.

Chez lui, il toucha un mot du projet.

Céline ne se montra pas enthousiaste.

– À votre place, je refuserais sans hésiter.

– Pourquoi?

– Parce que vous avez assez à faire. On ne vous voit à peu près jamais... Il y a des nuits où vous ne dormez par cinq heures. Vous qui conseillez aux autres de ne pas prendre moins que huit heures de sommeil! Ce qui vaut pour autrui ne vaut pas pour vous?

– Toujours le cordonnier mal chaussé...

– Où trouverez-vous le temps?

– Seuls les hommes débordés travaillent, ajoutant sans cesse à leur besogne. Les paresseux et les oisifs, ceux qui ne font rien de leurs dix doigts, sont trop occupés pour accepter la moindre tâche. Dans un gouvernement, le plus surchargé n'est pas le premier ministre, qui ne se plaint pas, mais le fonctionnaire qui bâille en regardant tourner les aiguilles de l'horloge. Dans

un diocèse, le plus malheureux n'est pas l'évêque, mais le vicaire de campagne qui se lamente, s'il lui faut présider une réunion d'Enfants de Marie.

– Mettons que vous avez raison, en principe. Mais en pratique, vous en avez plein les mains! Vous êtes fatigué, vous négligez votre famille ou presque, sans que je veuille vous adresser de reproches... Vous sautez un repas ou mangez sur le pouce, vous n'avez jamais le temps de rien. Vous ne vous accordez ni loisirs ni récréations...

– Tu raisones comme un professeur de philosophie : en principe, en pratique... Il y a pourtant du vrai dans ce que tu dis. Je n'ai rien décidé, je vais y penser de nouveau.

– Si vous avez le temps d'y penser, profitez-en!

– Quand tu dis que je néglige ma famille, es-tu sérieuse? Est-ce que je te néglige?

– Vous ne me négligez pas, mais je ne vous vois que de temps à autre, je dois attendre pendant des jours, quand j'ai à vous parler... Vous êtes à votre bureau, à l'hôpital, chez les clients, mais au dehors, pas ici... Si vous devenez professeur, j'entre à l'Hôtel-Dieu comme garde-malade. Ce serait peut-être le moyen de vous rencontrer : « Oui, docteur, le jeune homme du 24 n'avait que 10 de température, vers minuit. »

– Du chantage?

– Si le terme vous plaît! Nous serons deux dans la famille, au lieu d'un, à nous dévouer pour l'humanité souffrante. Et cela me donnera l'occasion de renouer connaissance avec l'auteur de mes jours. Sinon, un temps viendra où vous ne me reconnaîtrez pas dans la rue!

– Si tu veux, nous en reparlerons. Entre-temps, j'ai l'impression que

ma carrière dans l'enseignement est compromise. Mais je me vengerai! J'aurai mon tour. Un jour, je m'accorderai un mois de paresse et nous partirons ensemble : Boston, New York, Chicago, la Nouvelle-Orléans, où tu voudras...

– Quand, quand, quand? disaient les canards du parc Lafontaine.

Sans conviction, Lefrançois soumit son projet à son ami Brien, qui conclut dans le même sens que Céline.

– Si tu veux te tuer, c'est un moyen comme un autre. Il en est de plus rapide : le cyanure de potassium, par exemple. Il y a aussi la corde à se pendre, le rasoir, le gaz d'éclairage, le monoxyde de carbone. Tu n'as que l'embarras du choix!

– Tu n'es pas flatteur pour l'*Alma Mater*.

– L'université n'est pas en cause, mais toi! On exerce moins et on enseigne; ou exerce toujours davantage, comme tu fais, et n'enseigne pas. N'importe quel écolier découvrirait cela tout seul. Pendant que j'y pense, qu'est-ce que devient cette lumineuse idées de t'isoles dans une tour d'ivoire, ou un silo à blé d'Inde, sur une terre de je ne sais quel rang de Saint-Marc, sous la garde d'un chien féroce?

– C'est ridicule à ce point?

– Non, mais chacun son goût. Je ne discute pas... Mais je n'ai pas souvenir que tu sois revenu sur le sujet, depuis notre voyage au clair de lune. Es-tu retourné là-bas?

– Pas eu le temps.

– As-tu revu ton frère?

– Une fois. Il était pressé et moi aussi... Il est venu au bureau un samedi après-midi, pour me consulter sur certaines dépenses, là-bas, puis il

est reparti. Je ne crois pas que j'aie mentionné notre visite. Sa femme l'attendait quelque part et des clients attendaient à ma porte. Tu sais comment cela se passe!

– Dois-je conclure que tu ne t'enterres plus vivant?

Lefrançois pencha la tête.

Il sortit un crayon de sa poche et se mit à dessiner sur la nappe. Des figures géométriques sans signification, entremêlées les unes aux autres, comme en tracent les enfants et les hommes qui s'impatientent au téléphone.

Il dit à la fin, sans lever les yeux :

– M'en aller, c'est facile à dire. Vivre à la campagne, cela m'intéresserait. Mais j'y songe et je n'y songe pas... L'ennui, c'est que j'ai besoin d'argent... Il faut que je continue d'en gagner. On dirait que je n'en ai jamais assez...

– Tu n'en manques pas?

– Non, je n'en manque pas. Dans ce sens que j'en ai assez pour moi, pour la maison, pour changer d'auto quand cela me plaît, ou devient nécessaire. Je n'en manque pas dans l'ordre des choses ordinaires, mais il y a les extraordinaires...

– Tu ne compliques rien?

– Chacun ses problèmes. Tu as les tiens et j'ai les miens. Ce ne sont pas les mêmes. Combien as-tu d'enfants à la maison?

– J'en ai cinq, tous à la maison. Deux à l'université, mais ils vivent à la maison comme les autres. Cela me coûte assez cher, Dieu merci! S'il fallait payer leur entretien à l'étranger, je me demande comment j'équilibrerais le budget. Au coût de la moindre chose, de nos jours, on ne badine pas!

– Non, personne n'est mort de rire. Pour ma part, je n'ai qu'une fille avec moi. Mais j'ai trois garçons en Afrique... Sais-tu ce que cela veut dire?

- Je sais qu'ils gagnent leur vie.
- Dans ce sens qu'ils mangent trois fois le jour et n'ont guère à se préoccuper du lendemain. Pour le reste, ils n'ont rien. Ou ils ont peu et le donnent à de plus pauvres. L'argent que je gagne, j'en fais une part pour la maison, une autre pour les exilés... Il y en a toujours un qui a besoin d'une somme pour une œuvre pressante, et je me demande s'ils ne manquent pas de vêtements, de livres, de tabac, de remèdes – qu'ils n'osent demander à leur supérieur. Je m'imagine que l'un ou l'autre a de la misère et j'envoie un chèque. Ce sont mes enfants, à moi, et ils sont si loin...
 - Peut-être que tu les gâtes! Peut-être qu'ils t'exploitent un peu, avec les meilleurs intentions, parce qu'ils savent tes finances plutôt bonnes que mauvaises.

Lefrançois se mit à rire.

- Que je les gâte, c'est possible. Cela arrive... L'an dernier, par exemple, à l'occasion de l'Année sainte, j'ai payé le voyage à Rome de Jean-Marc, celui qui est chez les Pères blancs... Il est dans l'Uganda, celui-là. C'est mon plus jeune. Il ne m'a rien demandé, mais j'ai compris, dans une de ses lettres, que cela ferait bien dans le paysage! On préparait un pèlerinage de l'Église d'Afrique vers la Ville-Éternelle. Des centaines de Noirs qui allaient faire leurs visites dans les quatre basiliques majeures! Une véritable invasion! Il paraît que ce fût un beau spectacle. Les missionnaires les accompagnaient, ceux qui le pouvaient... Tu comprends? Jean-Marc ne demandait rien, mais j'ai pensé que le voyage l'intéresserait... Alors, j'ai signé un chèque. Combien? Pas mal... Cela ne m'a pas coûté une fortune, mais plus qu'un billet de concert! Qu'est-ce que tu veux? Quand nous serons morts, nous n'aurons

pas besoin d'argent...

- Et toi? Tu n'y es pas allé, à Rome?
- Tu sais bien que je n'ai pas le temps.
- Tu as peut-être raison. Quand tu seras mort, comme tu dis, tu n'auras pas besoin d'avoir été à Rome. On peut arriver au ciel sans cette distinction.
- Tu ne m'approuves pas?
- Sans doute. Chose certaine, ton gars aura plus profité du voyage que tu ne l'aurais fait... Nous n'allons pas à Saint-Marc?
- Non, pas ce soir. On m'attend au bureau.
- Ce qui m'étonne! Quand tu décéderas, on essaiera de trouver le temps de t'enterrer.

X X X

En apprenant les fiançailles de Madeleine, Lefrançois ne fut pas sans éprouver une certaine surprise. Et puis, y réfléchissant, il admit que c'était pour le mieux.

L'oubliait-elle?

Il l'espérait pour elle, non sans se dire qu'il n'aimerait pas à l'apprendre. À la vérité, il ne la blâmait pas de sa décision. Elle s'engageait dans la voie logique, et c'était lui qui l'y avait poussée, lui rendant sa liberté! Il ne pouvait la garder, n'avait pas le droit de gêner sa vie. Elle était jeune et lui, d'âge à être grand-père. Mais cela le chiffonnait, quand il s'y arrêtaient, de penser qu'elle apprenait à se passer de lui, à préparer l'avenir en dehors de lui.

Un mois s'écoulerait vite.

Dans un mois, Madeleine serait mariée. Avec Georges Lareau, un policier qu'elle avait l'habitude de fuir, qui ne lui inspirait rien de bon, dont

elle se plaignait et se méfiait.

Que s'était-il passé, qu'il ignorait? Mais pourquoi savoir? Madeleine connaissait mal Lareau, puis elle le connaissait mieux, puis elle l'aimait et acceptait de l'épouser. C'était simple. Madeleine avait raison. À chacun sa vérité, comme dans la pièce de Pirandello!

À chacun sa vérité. Madeleine trouvait la sienne. Et sa vérité, à lui, c'était de travailler et de veiller sur ses enfants. Aujourd'hui des hommes, une femme en âge de se marier, mais ses enfants quand même! Ils avaient encore besoin de lui.

Dans un sens, Madeleine était aussi une enfant. Pour ses parents d'abord, et pour lui. Quand jadis il la voyait, il ne savait s'empêcher d'une sorte de sentiment paternel à son endroit. Elle était si jeune, par rapport à lui! Essayant d'effacer en lui le passé, il se réjouissait de ne plus la savoir désaxée, en déséquilibre ou en révolte, mais placée, casée, peut-être la tête dans les nuages, mais les pieds au sol, solides. Content pour elle, il restait incapable de ne pas la regretter.

Il s'invectivait en lui-même :

– Imbécile, andouille! Si tu te mêlais de tes affaires!

Un mois, c'était court et long!

Cela dépendait de l'angle, de la perspective. Il se produit parfois des choses, dans les trente jours d'un mois! Si le hasard, sur lequel il ne comptait pas, lui rendait sa liberté dans le délai d'un mois... Pas impossible, mais peu probable. Il préférerait ne pas penser à tant de cruauté! Même si l'in vraisemblable devenait la réalité, il était trop tard. Il ne pouvait intervenir, troubler la quiétude de Madeleine, ni risquer, au dernier moment, de se voir mettre de côté pour l'autre?

– Allons, esclave, cesse de rêvasser et travaille!

– Un dimanche après-midi, comme il se félicitait d'un répit qui ne durerait pas, il chercha Céline.

– Elle est dans sa chambre, dit la bonne.

Il monta, frappa à la porte fermée.

– Qu'est-ce que tu fabriques?

– Vous pouvez entrer.

Elle était sur son lit, tenant un livre.

– Qu'est-ce que tu lis?

– Une biographie.

Elle lui tendit l'ouvrage.

– De l'histoire? Depuis quand? La princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé... Qu'est-elle devenue, celle-là? Dix-huitième siècle, si je ne me trompe... Les Condé, haute et noble compagnie! Aussi bien eux que les artistes de cinéma!

Céline ne répondit pas.

– Mais je n'étais pas venu censurer tes lectures... Bien que ce serait peu opportun, de temps en temps!

– Comme vous voudrez, quand vous voudrez. D'ailleurs je prends mes livres dans votre bibliothèque... Que censeur se censure soi-même...

– Un de mes livres?

– Vous ne le reconnaissez pas?

– Je ne savais plus que je l'avais. Les pages étaient coupées?

– Non.

– Je n’ai plus le temps de lire. Il doit y avoir en bas des douzaines de livres que je n’ai pas lus et ne lirez pas. Tu en profites, rien n’est perdu... Mais je voulais te demander si tu ne viendrais pas faire un tour? Je te laisserais conduire.

– Où aller?

– Où tu voudras. On pourrait aller souper à Saint-Marc.

Elle regarda l’heure.

– Il est près de cinq heures.

– Déjà! Ils doivent être à table chez ton oncle.

– Ou à laver la vaisselle.

Il marcha jusqu’à la fenêtre, ouverte sur le jardin. Déjà trop lourdes, les pivoines tombaient vers le sol, et quelques roses s’ouvraient. Tulipes et narcisses, fleurs de printemps, n’étaient plus. Lefrançois les regrettait. Les tulipes surtout, dont le calice, avant de s’ouvrir, semblait retenir un secret. Les tulipes étaient ses préférées, avec les glaïeuls au regard multiplié, qui s’épanouiraient bientôt. Il aimait les fleurs, ne les fréquentait pas plus que les livres. Un coup d’œil le matin, à la hâte, entre la maison et le garage.

Il demanda à Céline :

– Qu’est-ce que tu penses?

– Trop tard pour Saint-Marc.

– Allons ailleurs?

– Vous avez quelque chose en vue?

– Nous suivons la route du nord et arrêtons au premier endroit qui nous convient. Je te paye un festin que tu n’oublieras pas de longtemps!

– Cela me va, à la condition que vous me donniez dix minutes pour me laver le museau et changer de robe. En m’attendant, prévenez Louise et dites-lui quels mensonges raconter pendant notre absence.

– Dix minutes d’horloge ou dix minutes de femme?

– Je n’entends pas!

En bas, il dit à la bonne :

– Je vais souper avec Céline...

– Bonne idée, qui vous changera de ben d’autres!

Il se demanda à quoi elle faisait allusion, mais décida, devant son visage fermé, que ses paroles étaient aussi neutres que sa voix.

– Si l’on téléphone, vous direz que je suis absent et de mander le docteur Brien. Si l’on insiste, vous direz de rappeler vers neuf heures et demie.

Céline s’installa au volant en riant, fière de son rôle, et mit le moteur en marche.

– Tenez-vous bien! Accélération à soixante-quinze milles à l’heure, en moins de trente secondes. Vos assurances en règle?

– Mes assurances ne valent pas la tienne! Mais si tu dépasses cinquante d’ici trente minutes, je t’envoie languir sur le siège arrière, avec promesse d’une correction corporelle au retour. Compris?

– Compris, capitaine!

Comme ils s’engageaient sur le pont Viau, il demanda :

– As-tu des nouvelles de Jean-Louis?

– De temps à autre. Sauf erreur, je ne l’ai pas insulté de façon finale et définitive.

– Tu l’as revu?

– Je ne l’ai pas revu, mais il téléphone à la maison quand il pense que j’y suis, avec un sang-froid digne d’une meilleure cause que la sienne. Tous les deux jours ou à peu près... Il voudrait revenir, dit qu’il sera sage, mais je n’ai pas confiance. Je le connais trop, depuis trop longtemps! Il n’aurait pas remis les pieds dans le vestibule qu’il recommencerait ses histoires...

– Tu n’es pas ce qu’on appelle une grande amoureuse!

– Pas en ce qui concerne Jean-Louis. Peut-être que je n’ai pas trouvé le mien, mais il n’y a rien d’urgent. Si Jean-Louis a soif d’amour, avec un grand A, qu’il aille se désaltérer ailleurs.

– Pas encourageante!

– Pas très... Je lui ai dit de revenir dans quatre ans et qu’alors on verrait, si je suis encore de ce monde.

– Tu restes vieille fille?

– On ne sait jamais... Dans le temps comme dans le temps!

– Moi qui ai déjà trois vieux garçons en soutane! Vous ne vous donnez pas de mal, ni l’un ni l’autre, pour me permettre de m’initier à l’art d’être grand-père...

– Vous... me faites penser!

– À quoi?

– Vous avez reçu une lettre du Basutoland, hier après-midi, et j’ai oublié de vous la remettre. Je l’avais apportée à ma chambre pour que Louise ne la perde pas en la serrant trop bien, comme c’est arrivé déjà... Elle m’a parti de l’idée. J’y ai pensé ce matin, pendant la messe, puis je l’ai oubliée de nouveau. Voulez-vous que nous retournions?

– Où nous en sommes, elle peut attendre trois heures de plus. De Maurice ou d’Henri, la lettre?

– Je n’ai pu voir par l’écriture, parce qu’elle est adressée à la machine. Depuis qu’ils sont attachés à la même mission, on ne peut se renseigner par le timbre de la poste.

– L’un ou l’autre est fauché, ou les deux...

– Probable.

Céline voulut arrêter à une longue auberge rustique, à moitié cachée par des conifères, devant laquelle stationnaient une quinzaine de voiture, mais son père s’y opposa.

– Non, pas ici.

– Trop cher?

– Je connais un autre endroit, à deux milles, où c’est mieux et plus cher. Mais il y a là un chef italien qui nous donne envie de vivre pour manger. Tu m’en diras des nouvelles! Et tu me diras si le chef n’est pas un artiste!

– Il ne se suiciderait pas pour un plat manqué, comme Vatel?

– Tu te souviens de Vatel?

– Ne s’est-il pas tué chez les Condé, au château de Chantilly? Et ne suis-je à lire l’histoire de la princesse Louise-Adélaïde, qui passa sa jeunesse à Chantilly? À quoi bon les livres, s’il n’en reste rien?

– Tu es plus calée que ton père.

Parlant de son chef italien, Lefrançois disait la vérité. Sans la dire en entier. Il ne voulait pas souper à la première auberge, parce qu’il y aurait retrouvé le souvenir de Madeleine. Il l’y avait conduite, un soir pareil à celui-ci. Il la revoyait devant la nappe aux carreaux blanc et rouge, le visage calme, les yeux brillants, heureuse d’être avec lui.

D’entrer là en compagnie de Céline lui paraissait de mauvais goût. À cause de sa fille, qu’il ne devait pas mêler au passé. À cause de Madeleine aussi, dont le triste regard, celui qu’il revoyait au bureau, lui gâterait sa

modeste partie de plaisir.

Madeleine était maintenant mariée. Peut-être en voyage de noces. Depuis qu'il avait appris la nouvelle de son mariage dans le journal, au moins six semaines s'étaient écoulées. Possédait-elle enfin le bonheur vers lequel elle tendait? Ce bonheur humain que l'on invente chaque jour et qui nous échappe comme une fumée.

Dix heures sonnaient, quand il entra chez lui.

– Je vais chercher la lettre, dit Céline.

Louise n'était pas couchée.

– Personne n'a téléphoné?

– Personne, monsieur Lefrançois. C'est presque pas croyable. Peut-être que les gens ont décidé de ne plus être malade le dimanche?

– Puissiez-vous dire vrai, pour la joie et le repos de la profession.

Céline apporta la lettre, qui venait de Maurice. Poste aérienne, comme d'habitude.

Dès les premières lignes, le médecin pâlit. Il se tourna vers Céline, à laquelle son trouble n'échappa point.

– Qu'est-ce qu'il y a?

– Mauvaise nouvelles...

– Vous êtes blanc comme un drap.

– Maurice m'apprend que ta mère... est morte.

– Êtes-vous sérieux?

– Puisque je te le dis! Elle est morte il y a environ un mois... Une amie de ta mère, qui avait son adresse, a écrit à Maurice. Il a pensé, lui, que je ne savais peut-être pas. Il ne s'est pas trompé. Nous ne sommes pas de la famille, nous autres...

CHAPITRE XIV

La première stupeur passée, Céline fondit en larmes. Accrochée à son père, qui cherchait les mots pour la consoler, elle pleurait en silence, les épaules secouées d'un mouvement convulsif.

– Pauvre enfant! finit-il par dire.

Mais il ne trouvait rien d'autre.

Après un moment, il ajouta :

– Bon, viens t'asseoir... Tu vas te calmer, tout ira mieux. Il faut du courage! Il en faut, dans la vie... Des épreuves, il y en a partout. Il n'y a même que ça! Viens, essuie tes yeux...

Elle ne paraissait pas entendre.

Il continua :

– C'est terrible, la mort, mais elle est partout avec nous. Il n'y a même qu'elle de certaine, pour chacun... Elle vient quand elle vient, mais elle n'oublie personne. Allons, ne pleure pas comme ça.

Il s'étonnait de ces phrases conventionnelles, de ces banalités sorties de lui, mais il ne lui venait pas mieux. Habitué à cacher la joie comme la douleur en lui, à opposer aux pires coups une froideur calculée, une sorte de pudeur l'empêchait de s'extérioriser, d'exprimer ce qu'il ressentait. Son calme était faux, comme son indifférence apparente, mais la qualité même de sa sensibilité prévenait chez lui l'abandon. Orgueil ou timidité, ou les deux.

Céline se laissa conduire jusqu'au canapé.

– Après une si belle journée! Quand j'y pense... Dire que nous nous amusions, pendant que la lettre était là, qui attendait! C'est ma faute, parce que je l'avais oubliée...

– Tu ne pouvais pas savoir.

– Mourir seule loin des siens, à l'autre bout du monde! Je me demande si elle a pensé à nous, avant de partir? C'est terrible, mourir comme cela! Seule, abandonnée...

– Je t'assure que je n'y suis pour rien. Ni aujourd'hui, ni dans le passé...

– Je sais. Je n'ai rien à vous reprocher... Mais c'est triste quand même. Je serais curieuse de savoir ce qu'elle avait l'air, si elle était devenue vieille, avec des cheveux blancs? Je ne la vois nulle part, je n'ai pas de souvenirs d'elle...

– Tu n'avais pas deux ans, quand elle est partie.

– Je sais. Comme si je n'avais jamais eu de mère! Je n'en ai jamais eu, dans le même sens que les autres. Élevée au couvent, avec les sœurs, et par des servantes. Une chance que je vous ai eu, vous!

– Il fallait bien que je vous élève... Quatre enfants! J'ai fait pour le mieux, avec les moyens dont je disposais. Je vous ai souvent négligés, je n'étais pas là... Mais je devais travailler! Ce n'était pas plus gai pour moi que pour vous autres. Quatre enfants, c'est une tâche pour un homme seul... Tu ne sauras jamais ce que vous m'avez coûté... Pas en argent, mais en inquiétudes, en soucis, en sacrifices... Quand tes frères sont partis...

– Pauvre papa!

– Bon, il ne faut pas se lamenter sur soi-même! La vie, on l'accepte comme elle se présente. Se plaindre et murmurer ne changent rien...

Céline se leva.

– Excusez-moi! Je vais avertir Louise, c'est bien le moins... Elle ne sait pas, elle non plus. Dire que la lettre était là, pendant qu'on se payait la belle vie...

La bonne n'était pas dans sa cuisine, mais dans la chambre qu'elle

occupait au-dessus. Céline prit l'escalier, qu'elle monta deux marches à la fois.

– Louise, vous ne savez pas...

L'autre remarqua les yeux rouges de Céline et dit :

– Qu'est-ce qui t'arrive encore? Tu as pleuré?

Et quand la jeune fille lui eût raconté :

– J'admets que c'est de valeur! Mourir comme ça, c'est triste! Mais mourir comment? Pour dire vrai, on ne sait rien de rien... D'après ce que tu racontes, on n'a pas beaucoup de détails!

– Peut-être que Maurice n'en sait pas plus que nous?

– C'est possible.

Céline recommença de s'essuyer les yeux, mais la vieille Louise, qui n'avait pas la larme facile, positive et rude, n'hésita pas à tirer ses conclusions :

– Écoute, ma fille! Tu ne vas pas t'affliger comme ça... C'est de valeur et tout ce que tu voudras, mais la mort de ta mère ne change pas grand-chose à ta vie. Même si tu pleures, cela ne la ramènera pas... Même qu'elle est partie depuis plus d'un mois et que tu n'en savais rien, que personne ne savait rien dans la famille, et que la terre tournait pareil...

– C'était ma mère!

– Elle fut la première à t'oublier... Elle t'a abandonnée quand tu étais haute comme ça... Deux ans, trois ans! Tu ne l'as pas connue, tu l'aurais rencontrée que tu n'aurais pas su qui c'était! Si tu veux savoir ce que je pense, tu n'as pas besoin de te désâmer pour elle!

– Vous êtes dure!

– C’est ce que je pense et j’suis pas pour me gêner pour le dire. Manquerait plus que ça! Moi, une femme qui abandonne ses enfants comme si c’était des animaux, des chiens ou des chats, j’ai pas gros d’estime pour ça... Je veux pas te faire de la peine, ma fille, mais elle n’est jamais revenue ta mère! Je la connaissais pas, je l’ai jamais vue, je lui voulais pas de mal, mais je l’ai jamais placée ben haut... Une chatte d’un an n’abandonnerait pas sa petite...

Céline l’interrompt :

– Ne parlez pas comme ça!

– C’est mieux, fâche-toi un peu! Cela va te faire du bien. En tout cas, ça va te faire oublier le reste... T’es chanceuse d’avoir eu ton père, un homme qui gagne gros, qui t’a donné tout ce que tu voulais... Il a travaillé, lui! Il en a eu du tracas pour vous élever tous les quatre, et vous élever comme du monde... Tu peux lui dire merci! Il a été votre père et votre mère, en même temps... Ta mère? Est-ce qu’on peut dire qu’elle vous aimait, pour vous avoir quittés comme elle a fait? Depuis qu’elle est partie, elle a même jamais écrit... Si je te vois encore pleurer pour elle, j’appelle à Saint-Jean-de-Dieu pour qu’on vienne te chercher! J’en reviens ben, moi, de tout ça...

– Vous me comprenez pas.

– Peut-être que non. En tout cas, c’est ça qu’est ça... Je lui souhaite ben d’aller au ciel, à ta mère, mais après un bon purgatoire. Pas tout de suite comme ça, la première journée! J’veux pas me mêler des affaires de Dieu le Père, mais il me semble que ça serait pas juste! Et ton père à toi, qu’est-ce qu’il dit?

– Pas grand-chose.

– Pas surprenant! Je gage qu’il dirait pas ce qu’il pense, s’il pense à quelque chose. En tout cas, c’est pas moi qui vas l’achaler avec mes questions. Je t’en passe un papier... Pour moi, morte ou pas morte, la femme à ton père, c’est du même et du pareil! Où avez-vous été, cet après-midi?

– Du côté du nord.

– Tu me raconteras ça...

– Pas ce soir. Une autre fois. Aujourd’hui, après la lettre, je vous assure que je n’ai pas le goût de rien!

– Je comprends ça. Mais ne va pas pleurer pour la frime... Va retrouver ton père, qui a peut-être besoin de toi pour jaser. Faut pas que ça soit toujours seul, un homme. À un certain âge, quand on vieillit, c’est pas drôle d’avoir quatre murs pour partage et personne à qui parler.

Céline se leva.

– Demain matin, j’irai à la messe pour maman.

– Si ça lui fait pas de bien, ça lui fera pas de mal!

– Vous ne changerez jamais, Louise!

– C’est ben ce que je demande au bon Dieu!

Quelques jours se passèrent, au cours desquels personne ne savait quelle attitude adopter.

Céline se croyait tenue à une certaine sympathie à l’égard de son père, pensant qu’il éprouvait plus de désarroi qu’il n’en laissait paraître, et Lefrançois aimait mieux qu’on ne lui parlât point de la disparue, pour n’avoir pas à l’apprécier ou à la juger.

De son côté, Louise gardait le silence. Elle se disait que c’était là le meilleur moyen de ne pas gaffer, de ne pas mettre les pieds dans les plats, le

doigt entre l'arbre et l'écorce.

Un matin, au déjeuner, le médecin dit à sa fille :

– En fin de compte, c'est la vieille Louise qui a raison. Elle n'a pas soufflé un mot de l'événement, depuis le soir où elle a appris... Comme elle t'a dit, quand tu lui as annoncé la nouvelle, rien ne sera changé dans ta vie. Entre ce qui était et ce qui est, il n'y a aucune différence. Pas pour toi, en tout cas...

– Je n'oublie pas qu'elle était ma mère.

– Admis.

– Je sais que je ne l'ai pas connue...

– Dans l'ordre visible et tangible, elle n'existait pas pour toi. En fait, tu étais orpheline de mère depuis ton bas âge... Tu l'es aujourd'hui comme avant. Un peu plus, mais pas beaucoup plus. C'est peut-être cruel de le rappeler, mais telle est la vérité, dès qu'on ne la fait pas. En marge, j'aurais quelque chose à te demander?

– Qu'est-ce que c'est?

– Si tu veux, n'en parle que le moins possible... À tes amis et aux miens, aux gens que tu rencontres. Ils n'ont pas besoin de savoir!

– Pourquoi?

– Pour ne pas les embarrasser, et pour qu'ils me laissent tranquille. S'ils ne savent pas, ils ne se creuseront pas la tête pour me plaindre, m'offrir leurs condoléances, paraître émus et me dire des choses qu'ils ne pensent pas! C'est peut-être une sorte d'égoïsme, mais j'aime mieux qu'ils ignorent et me laissent la paix.

– Si vous l'entendez de cette façon, c'est facile.

– Je l’entends de cette façon. Entre nous, j’ai autre chose à faire qu’à entendre les réflexions et subir les regards inquisiteurs. J’ai assez enduré, au cours de ma vie, sans me donner aujourd’hui en spectacle. Tu n’es pas de mon avis?

– Je ne vous blâme pas.

Ce problème résolu avec Céline, il en était d’autres qui ne se régleraient pas avec la même facilité.

Sa femme disparue, Lefrançois ne se sentait guère plus à l’aise qu’auparavant. De son vivant, elle lui était une manière de soutien négatif, en ce sens qu’elle intervenait dans l’exercice de sa liberté, du seul fait de son existence, et lui imposait une ligne de conduite précise.

Aussi longtemps qu’elle était là, même à trois mille milles de distance, il n’avait pas à chercher dans quelle direction orienter ses pas. Le divorce n’était pas une solution pour lui, il n’y avait aucune autre possibilité de remariage. Enfermé dans un cercle, serré dans un étau!

La situation changeait, le prenant à l’improviste. Il y gagnait la liberté de ses mouvements, dont il n’avait que faire. Faute d’objet. Car Madeleine, seule femme qu’il eût aimée, n’était plus pour lui. Les autres, des centaines d’autres, n’existaient pas. Il fallait qu’il devînt veuf, au moment où Madeleine lui échappait! Injustice du sort qui le poursuivrait jusqu’à la fin. Il n’y aurait donc jamais pour lui une ombre de bonheur? Il eut, un instant, la tentation de ce blasphème : pourquoi Dieu s’acharnait-il contre lui? Quel était son crime, qu’Il ne lui pardonnait pas? Sans poser au pharisien, il lui semblait qu’il ne méritait pas le malheur qui l’accablait.

Madeleine lui échappait de justesse.

Quelques mois plus tôt, elle lui appartenait. Il n’avait qu’à la prendre.

Mais quand elle était libre, il ne l'était pas, et c'était l'inverse aujourd'hui. Peut-être l'aurait-elle attendu, s'il n'avait jugé à propos de la congédier, de l'amener à comprendre la futilité de leurs relations, et d'y renoncer. C'était sa faute, si Madeleine s'était jetée dans les bras d'un autre. Il l'y avait poussée.

Dans le temps, aucune autre issue.

Il agissait pour le mieux. Pour le bien de la jeune fille, plus encore que pour la tranquillité d'âme qu'il cherchait. Il ne devait pas s'adresser de reproches. Mais pourquoi la mort de l'épouse retirée de lui, qu'il ne souhaitait pas, survenait-elle après la crise, non avant? Injustice! Il ne comprenait plus rien. Il se sentait plus las et plus fatigué que jamais, ne voyait poindre aucune lumière dans sa pénombre.

Il se rappela la dernière visite de Madeleine à son bureau de la rue Sherbrooke. Elle était digne, mais triste. Elle parlait peu. Elle l'écoutait, et lui-même cherchait les mots qu'il voulait dire. Il avait conscience d'être malhabile et gauche. Il s'apercevait qu'il la blessait, alors qu'il visait à l'épargner. Puis elle profitait de ce qu'il répondait au téléphone pour se sauver. Plus vite que lui, elle concluait qu'il était vain de se torturer l'un l'autre et que mieux valait trancher dans le vif, sans apitoiements stériles.

Maintenant, accablé et seul, il s'apitoyait sur lui-même.

Car Madeleine ignorait ce qu'il savait, et il ne fallait pas l'en instruire. Pourquoi troubler sa quiétude, maintenant qu'elle se croyait rendue à bon port? C'est pourquoi, entre autres raisons, il ne voulait pas que la nouvelle de son veuvage se répandît. C'est pourquoi, invoquant des motifs personnels, il pria Céline de ne pas parler de son deuil, ou d'en parler le moins possible.

Même dans une grande ville, les racontars vont vite. Comment prévoir les conséquences d'une confiance, d'une indiscretion? Et à quelles oreilles peuvent-elles parvenir?

Entre-temps, il ne vivait plus. Il n'avait plus le goût de travailler.

Accepterait-il des tâches nouvelles pour se fouetter, s'obliger à tirer dans le collier, s'occuper davantage, s'abrutir? Ou serait-il plus sage de secouer le harnais, de se reposer? De changer d'horizon, de fuir cette ambiance où il étouffait?

Il partirait avec sa fille, pour quelques mois. Il en parlait de temps à autre, mais il ne se décidait jamais.

Cette fois, il ne devait plus hésiter. Aller où? En Floride, au Mexique, en Europe? Pourquoi pas en Afrique et s'accorder de longues vacances, ses premières depuis qu'il avait l'âge d'homme? Pourquoi ne pas aller voir ses enfants dans leur milieu, et vivre plus tard avec eux par la pensée, avec quelque vraisemblance?

À la vérité, pourquoi pas? Ce qui ne pouvait être pour d'autres qu'un rêve échevelé, lui était possible. Même s'il consacrait quelques milliers de dollars à un voyage, rien n'en souffrirait dans sa maison ou son train de vie. L'important était de partir.

Il en parla à Céline.

- Qu'est-ce que tu dirais d'une couple de mois de vacances?
- Pour vous?
- Pour nous deux.
- Où allons-nous?
- En Europe et jusqu'en Afrique... L'Uganda, le Basutoland, tes

frères... Il y a longtemps que tu ne les a pas vus! En passant, nous prenons les capitales d'Europe : Londres, Paris, Bruxelles, Rome, Madrid... J'ai dit deux mois... S'il faut quelques semaines de plus, qui nous empêche?

– Je n'aurais jamais espéré autant.

Il nota son peu d'enthousiasme et qu'elle ne mordait pas, comme on dit, avec la joie qu'il prévoyait.

– Cela t'intéresse?

– En principe...

– Que veux-tu dire? Cela ne te sourit pas de visiter tes frères là-bas, de leur causer la surprise de leur vie?

– Je serais enchanté en d'autres temps, mais cela tombe mal... J'avais d'autres projets...

– Ils ne peuvent attendre?

– Peut-être. Je vais y songer.

Il s'étonnait qu'elle ne lui donnât pas plus d'explications et il demanda :

– Qu'est-ce que tu as en tête? On peut poser la question?

– C'est encore vague... Non, j'aime mieux n'en pas parler tout de suite. Peut-être que vous vous moqueriez de moi! Si j'arrive à mettre mes idées ensemble, je vous raconterai... Dans quelques jours! Vous acceptez d'attendre?

– Te voilà mystérieuse?

– Non. Mais je ne veux pas arriver avec des histoires mal digérées, pour changer ensuite d'idée, modifier mes plans, me faire dire que je ne sais pas ce que je veux. Dans quelques jours, vous saurez.

Lefrançois avait beau chercher, il ne lisait rien dans son visage.

– Tu ne vas pas me faire manquer ce voyage dont nous avons parlé si souvent, et que nous envisagions comme impossible? Parce que je ne pars pas sans toi... Maintenant qu'il nous est permis – j'ai eu assez de mal à me décider – tu n'as pas envie de tirer en arrière?

Elle hésita, mais elle dit, pour le rassurer :

– Bien sûr que je vais avec vous. Ne craignez rien... Vous n'imaginez pas que je vais laisser passer une occasion pareille!

– Il n'y avait, dans sa voix, rien de convaincant.

Quand il la revit au déjeuner, le lendemain, il se demanda si elle n'avait pas pleuré.

– Qu'est-ce que tu as?

– Est-ce que j'ai quelque chose?

– Tu as les yeux rouges...

– Oh! ça... C'est sot, mais je me suis envoyé quelque chose dans l'œil, en cherchant dans un tiroir. Je venais de me lever. Et ça m'a fait mal! J'ai cru que je vous appellerais.

Il se dirigea vers la fenêtre.

– Viens montrer au docteur... Ici, dans la lumière.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil, renversa la tête en arrière.

Il souleva la paupière, remarqua la pupille dilatée, ce qui provoqua chez lui une moue qu'elle ne vit pas, puis examina la cornée, notant la légère teinte jaunâtre, dans l'angle intérieur de l'œil.

– Aucune blessure ou égratignure... L'organe n'est pas en danger.

– C'est fini... ça ne fait plus mal.

– Tu as besoin d'un tonique et de te reposer. Un voyage te ferait du

bien... Il y a le foie qui s'encrasse... Je vais t'apporter quelque chose. Il faudrait manger moins de chocolats et mettre la pédale douce, en ce qui concerne la crème, les pâtisseries... Je crois que je vais t'imposer un régime...

- Merci, docteur! Et que votre note ne soit pas trop salée!
- Viens manger, commençant de te surveiller...

Deux jours plus tard, Céline se présentait au bureau.

- Il y est? demanda-t-elle à l'infirmière.
- Il part dans vingt minutes.
- J'ai le temps?
- Je le crois. Elle marcha de long en large dans la salle d'attente,

regarda les revues sur la table du centre.

- Les mêmes vieilleries! Il n'en achète jamais de nouvelles?
- Il n'y pense pas.
- Quelqu'un avec lui?
- Un vieux qui boite d'une patte. Il ne reste jamais longtemps.

Quand l'homme sortit, Lefrançois aperçut sa fille.

- Qu'est-ce qui t'amène?
- Je venais vous voir.

Elle le suivit dans son cabinet et dit :

– Je passais, j'arrête... Puisque j'y suis, je veux vous parler de votre voyage d'Afrique, et du mien...

- Tu viens?

– Vous n'avez pas cru que je refuserais? Non, le pays m'intéresse trop... J'ai là-bas, comme vous, au moins trois raisons qui m'y attirent. Seulement...

– Seulement quoi?
– J’aimerais mieux n’y pas aller cette année. Dans un an ou deux, mais pas cette année... Cela peut vous paraître étrange, mais j’ai mes caprices...
Ce n’est pas permis?

– Quels sont tes caprices? Ce n’est pas une indiscretion de demander?
– Oui et non. Enfin...
– Si u préfères attendre?
– Non, je vais vous dire... Je vais vous faire de la peine, mais autant dire aujourd’hui que plus tard. C’est d’ailleurs pour cela que je suis venue...
À la maison, avec Louise, ce n’est pas facile de parler. Et puis, je n’en avais pas le cœur...

– Mais qu’y a-t-il?

Elle quitta sa chaise et s’approcha de lui.

– Vous allez m’en vouloir?
– Pourquoi?
– Il y a que je songe à entrer en religion. Alors, vous comprenez...

Il n’eut qu’un cri, qui venait du plus profond de son être.

– Est-ce que tu deviens folle?
– Non.
– Tu n’es pas sérieuse, tu n’as pas réfléchi!
– Oui.

Elle gardait les yeux baissés, mais sa voix restait ferme.

Lefrançois n’en croyait pas ses oreilles.

Il était abasourdi, hébété comme un homme qui reçoit un coup sur la tête.

– Non, dit-il à la fin, ce n’est pas vrai! Tu ne me feras pas un pareil coup? Tu ne me feras pas ça, à moi? Après ce que j’ai souffert! Tu n’as pas

pensé, tu n'as pas réfléchi... Tu ne me feras pas ça, après les autres! Me quitter toi aussi, t'en aller, et pourquoi? Tu n'es pas bien à la maison? Qu'est-ce qui te manque? Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu, pour que vous m'abandonniez tous, l'un après l'autre? Non, tu ne partiras pas! Je ne te laisserai pas partir! Tu es encore mineure!

– S'il faut que j'attende un an...

Il poursuivit :

– Je ne change pas d'idée. Mais, mon idée, c'est d'entrer chez les Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception.

– Missionnaires?

– Elles ont des missions en Afrique. Mais pas au Basutoland, ni dans l'Uganda... Ailleurs... je ne serai pas avec mes frères. Autrement, ce serait trop facile.

– Tu es décidée?

– Depuis longtemps. Mais si vous préférez que j'attende ma majorité, j'attendrai...

– Je ne veux pas que tu partes!

CHAPITRE XV

La semaine qui suivit, Lefrançois travailla peu. Il visita les plus malades de ses clients, confia les hospitalisés à Brien, ne se montra pas au bureau. L'infirmière y répondait qu'il était lui-même souffrant.

Il ne restait pas à la maison, pour ne point se trouver en face de Céline, dont il assimilait la décision à un coup de tête. Il errait par la ville. Il perdait son temps, incapable de s'appliquer à quoi que ce fût. Il se rendit un jour à Saint-Marc, en revint presque aussitôt, refusant de dîner avec ses parents. Il n'avait goût à rien.

À quelle sollicitation répondaient-ils tous, pour refuser de vivre près de lui? Ils partaient l'un après l'autre, la mère et les enfants, ne se souciant pas plus de lui que d'un meuble. Et cette idée de gagner le continent noir! Quatre sur quatre choisissaient de s'exiler en Afrique. À quel appel répondaient-ils? Passe encore pour les garçons, mais il n'acceptait pas que Céline suivît les autres. La dernière qui lui restât! Et il nourrissait tant de projets dont elle serait le centre! Non, celle-là ne s'en irait pas...

Sans doute changerait-elle d'idée après quelque temps. Mais la bousculer ne réussirait peut-être qu'à la confirmer dans son dessein. Mieux valait attendre. Il attendrait.

Un dimanche, il entra dans la chambre de la jeune fille. Quelques livres, çà et là. Le premier qu'il ouvrit était cette biographie de la princesse de Bourbon-Condé, dénichés dans sa propre bibliothèque. Qu'y cherchait Céline? D'après une indication de la couverture, la princesse avait vécu de 1757 à 1824. Ce n'était pas d'hier.

Il consulta la table des matières et lut : « La genèse d'une vocation » – « De couvent en couvent », Il commençait de comprendre. Cette fille du

dernier Condé renonçait au monde, à la Cour, à l'amour, pour prendre le voile. Elle préférait une cellule aux splendeurs de Chantilly, des tuileries, de Versailles.

Le médecin déposa le livre, mais ne regarda pas les autres. Il devinait quelque ouvrage sur la duchesse de la Vallière, entrée chez les Carmélites après avoir régné sur le cœur du Roi-Soleil, ou cette autre Lavallière, prénommé Ève, moins connue comme convertie de la onzième heure.

Il eut un geste d'impatience, échappa un juron que personne n'entendit et gagna sa chambre, où il se mit à tourner en rond. Et, comme il entendait Louise qui montait l'escalier :

– Vous allez, si vous voulez, m'aider à préparer ma valise. Je pars pour Québec...

– Tout de suite, avant que Céline arrive?

– Je pars dans dix minutes.

– Qu'est-ce que je vais dire à Céline?

– Que j'ai reçu un télégramme du Cardinal...

– Vous savez bien qu'il est mort!

– Le premier ministre, lui, n'est pas mort. Alors, si vous préférez, je m'en vais voir le premier ministre. Vous direz que je suis parti et que je reviendrai... Quand, je ne sais pas! Mais cela n'a pas d'importance. Je m'accorde un congé. Est-ce que ce n'est pas mon tour?

Puis il se ravisa et dit :

– Non, je ne vais pas à Québec, mais à Joliette. Au fait, il vaut mieux que vous sachiez où je suis... Mais c'est encore une façon de parler, Joliette, car je serai à la maison d'été du docteur Barbeau. Si vous aviez besoin de moi, téléphonez à Joliette chez le docteur Barbeau, d'où l'on saura m'atteindre. Affaires urgentes seulement! Ne me faites pas revenir pour rien... Entendu?

Il est onze heures et je pars... Quand Céline reviendra de la grand-messe, vous la mettez au courant.

- Vous ne prenez pas une bouchée?
- Je mangerai en route, si j'ai faim...

Il dépassait à peine le village de Saint-Jacques, roulant à vive allure, quand il eut conscience d'un attroupement. Il freina, stoppa derrière une longue file de voitures, puis entendit qu'on réclamait un médecin.

Un accident venait de se produire.

Il demanda :

- Des blessés?
- On dit qu'il y en a deux.

Il marcha vers le lieu de l'accident et se présenta.

- A-t-on demandé une ambulance?
- Oui, on l'attend!

Il examina les victimes couchées sur l'herbe, non loin d'une voiture tordue.

- Le plus âgé n'a rien. Contusions, choc nerveux... Mais l'autre est mal en point. Il faut le conduire tout de suite à l'hôpital. L'ambulance?

- La voici qui arrive!

Lefrançois se tourna vers un agent de la police des routes :

- Si vous voulez vous occuper de ma voiture, la faire conduire à Joliette, j'accompagne le malade. Vous savez son nom?

- Non, pas encore! Ça vient d'arriver, il y a cinq minutes...

Dans l'ambulance, le blessé sembla reprendre connaissance. D'une pâleur cadavérique, il manquait d'air. Lefrançois se rendit compte que les

extrémités étaient froides. Il surveilla le pouls rapide, mais faible.

Puis, à deux reprises, le malade vomit. Il n'avait pas de blessures visibles, apparemment ne saignait pas. Selon toute probabilité, de graves lésions internes. Déchirure du rein ou rupture de l'intestin? Il n'était pas facile de dire. Faciès crispé, les mains sur l'abdomen, le blessé gémissait.

À l'hôpital, pendant qu'on administrait du plasma, une garde-malade entra dans la chambre et préleva quelques gouttes de sang, pour analyse. Lefrançois prit la tension artérielle, puis palpa l'abdomen avec soin.

Une infirmière dit à sa compagne, qui surveillait l'injection à la tête du lit :

– Je viens d'apprendre son nom : Georges Lareau.

Le médecin leva la tête :

– Lareau?

– Un agent de la Sûreté, domicilié à Montréal. Il avait sur lui des papiers qui permirent de l'identifier. Vous le connaissez?

– Non, je ne le connais pas.

Il ne le connaissait pas, mais il savait de qui il s'agissait. Lareau, mari de Madeleine! L'homme qui, en quelque sorte, venait de lui voler Madeleine. Sans le vouloir, sans se douter des conséquences de son acte, mais qui la lui avait volée quand même, au moment le plus mal choisi!

Et cet homme était devant lui, brisé dans son corps, incapable de se mouvoir ou de parler. Il gisait là, comme à sa merci. Des milliers de médecins qui exerçaient leur art en Amérique, il fallait qu'il arrivât le premier auprès de ce blessé nommé Lareau.

Silencieuse, la religieuse hospitalière entra.

– Il faut un chirurgien et je n'en trouve pas. Avec ce beau temps, ils sont tous partis à la campagne. Où en prendre un?

Et s'adressant à Lefrançois :

– Faites-vous de la chirurgie, docteur?

– Non, je ne suis pas chirurgien. Mais je crois pouvoir localiser le docteur Barbeau, pas très loin d'ici. L'avez-vous appelé?

– Hier, en quittant l'hôpital, il a prévenu qu'il allait passer une couple de jours à sa maison d'été. Alors!

– Je vais essayer de l'atteindre.

– Je vous conduis au téléphone.

C'est alors que Lefrançois eut la plus terrible des tentations.

Il savait, il était le seul à savoir que Barbeau l'attendait, qu'il n'y était pour personne d'autre que lui. Dès son arrivée de Montréal, ils devaient partir ensemble. Or, si Lareau mourait avant l'apparition d'un chirurgien, Madeleine redevenait libre. Si d'autre part, Barbeau venait assez vite, il y avait chance que son mari vécût.

Le sort du policier était entre ses mains. Même s'il parlait à Barbeau, il pouvait laisser entendre qu'il avait quitté la maison, qu'on l'attendait, qu'on ne savait où il était rendu. Rien de plus facile que d'éliminer Lareau et du coup reconquérir Madeleine, après quelques mois. Quelle solution, entre autres. Au problème que posait Céline!

Tout cela lui vint à l'esprit en moins d'une seconde. Il ne tenait qu'à lui d'assurer le bonheur de ses dernières années. Pourquoi pas? Personne ne saurait jamais rien. Mais que serait le bonheur entrevu? Comment vivre, après une pareille lâcheté? Avec le souvenir, d'un acte qui serait, en somme,

un meurtre. Madeleine finirait elle-même par lui inspirer de l'horreur, avec les années, par le triste passé qu'elle rappellerait sans cesse.

Il hésitait encore, quand la sœur s'arrêta devant l'appareil téléphonique, mais il se raidit contre lui-même, dès qu'il eut la communication avec son confrère. Il raconta en bref ce qui venait d'arriver et insista pour que Barbeau se rendît sans délai à l'hôpital.

Maintenant, il était en sueurs, mais il respirait mieux. Il venait de l'échapper belle. S'il perdait Madeleine une seconde fois, il ne s'avilissait pas.

Barbeau arrivait peu après.

Après un rapide examen du patient, il se retourna :

- Plasma? Sacs d'eau chaude aux pieds?
- Oui.
- Examen du sang?
- Oui. Tension aussi...
- Rayons X.
- Pas encore.
- Allez et faites vite, pendant que je préviens le personnel.

À la salle d'opération, chaleur de four. Senteurs d'éther et d'antiseptique. Va-et-vient des gestes, cliquetis des instruments. Habits blancs et masques. Conversations à voix basse.

Barbeau examina les épreuves radiographiques.

- Rien aux os. Gaz libres dans l'abdomen. Hémorragie interne, comme il était à prévoir. Grave!

Chez le malade, la tension artérielle diminuait. D'après l'analyse du sang, globules rouges de plus en plus concentrés. Pendant que le chirurgien badigeonnait l'abdomen, la garde administrait un stimulant cardiaque, puis elle suspendit la bouteille de sang aux pieds de Lareau.

Sous le masque, l'homme ne bougeait pas. On savait autour de lui qu'il avait comme un goût d'ail dans la bouche. Sa respiration devint plus rapide. Les bruits se firent lointains. Le blessé s'endormit presque aussitôt, comme s'il tombait dans le néant.

Alors qu'il étalait son champ opératoire, le chirurgien dit à Lefrançois :

- Tu m'assistes?
- J'ai l'habitude.

Sans s'adresser à personne en particulier, Barbeau dit encore :

- Vous continuez la transfusion?

D'un coup de bistouri, il fit une rapide incision, de l'ombilic au pubis. Cela saigna un peu. Il écarta les muscles et le péritoine parut, bleuâtre, non pas nacré. Hémorragie intra-abdominale, comme il redoutait.

Pendant que les infirmières manipulaient pinces et écarteurs, le médecin parlait à peine. De temps à autre, un mot bref qui était un ordre. Ouvert, le péritoine laissa couler un sang noirâtre où surnageaient des anses intestinales.

Des compresses dans la cavité, pour assécher. Après l'ablation de caillots gluants, Barbeau explora çà et là de sa main gantée de caoutchouc, ramena tout à coup une anse sectionnée, béante, avec jet abondant de sang qui provenait du mésentère.

- La force du coup, dit-il, fit éclater une anse du petit intestin contre la colonne vertébrale.

- Il n'y a pas à rire...
- Un peu plus, il était mort!

Sûr de lui, du moindre de ses gestes, le chirurgien travaillait vite. Il n'hésitait pas. Chaque mouvement portait. Maintenant, il ne disait plus rien. Le connaissant de longue date, les gardes le suivaient des yeux, lisant sa volonté dans son regard.

– Lefrançois lui présenta une pince hémostatique.

Il en saisit l'artère qui saignait. Suture, vérifications de quelques anses. Tout cela en un rien de temps, mais qui parut long aux témoins. Lefrançois, en nage, avait hâte de voir la fin.

La tête rejetée en arrière, Lareau respirait de façon à peu près normale, mais rien ne bougeait chez lui. Sauf erreur, le mari de Madeleine continuerait de vivre. Lefrançois s'en réjouit, non sans un étrange point de regret en son subconscient.

Sans en avoir l'air, Barbeau palpa tour à tour le foie, la rate, l'estomac.

– Négatif partout!

L'hémorragie arrêtée, il saisit les deux extrémités de l'anse sectionnée, écarta les pinces, rapprocha les bouts et fit une minutieuse suture à rejets multiples. Il vérifia ensuite la perméabilité, jeta un dernier coup d'œil, enleva deux caillots échappés à sa vigilance. Les compresses comptées et mises de côté, il plaça un drain, acheva la réfection de la paroi. Après une dernière suture, et sans lever les yeux, il dit à l'anesthésiste :

– Oxygène!

L'infirmier et les gardes attendirent qu'il pansât l'abdomen, puis ils firent glisser l'opéré de la table à la civière.

Sortant de la salle, Lefrançois demanda à son compagnon :

– Qu'est-ce que tu en penses?

– À moins de complications, il vivra plus longtemps que nous deux. Il est jeune, ce qui est en sa faveur. Mais il devra se ménager pendant quelques mois.

– Et notre voyage?

– Nous partons dans une demi-heure. S'il faut revenir deux jours plus tard, nous reviendrons deux jours plus tard. Il y aura à Joliette, demain, les médecins dont on aura besoin. Tu sais le nom du blessé?

– Lareau.

– Tu le connais?

– Je sais que c'est un agent de la Sûreté, mais je ne le connais pas.

– Quand il disait ne pas le connaître, il ne mentait point. Il le voyait pour la première fois. Il ne le connaissait pas, mais il ne pouvait dire ce qu'il signifiait pour lui, ni le mal qu'il lui faisait.

Lareau sauvé, plus aucun espoir du côté de Madeleine. Et si le jeune homme vivait, c'était grâce à lui, sans déprécier le rôle de Barbeau. Grâce à lui et au hasard, qui le mettait sur sa route au moment critique. Lefrançois eût pu, le voulant, supprimer cet homme qui le gênait. La tentation l'avait effleuré, mais il n'était pas en lui de s'abaisser à une monstruosité.

Maintenant, le sacrifice consommé, il se sentait assez content. Même fier, dans un sens, mais non sans une ombre de regret en son for intérieur. Car il venait de jouer son bonheur d'homme, le seul qu'il lui était permis d'envisager au seuil de la vieillesse.

Barbeau demanda :

- Qu'est-ce qui ne va pas? Tu n'as pas l'air dans ton assiette?
- J'ai mes soucis, comme d'autres.
- Secret?
- Non.
- Tu n'es pas obligé de te confesser...
- Il y a, entre autres choses, que ma fille veut rentrer en religion. Le dernier enfant qui me reste! Quatre sur quatre, pas moins...
- Qu'est-ce que tu veux? Si c'est son goût!
- Il ne me restera rien, pas même un chien.
- Si tes enfants étaient des mécréants, serais-tu plus content? Non...

La vie n'est drôle! De me demande, des fois, pourquoi nous y sommes si attachés? Tu peux mourir demain, moi aussi... Les enfants resteront après nous. Qu'ils aient au moins la satisfaction de vivre comme ils l'entendent. Tu ne penses pas?

– Sans doute. Mais je croyais que trois, c'était assez! Je fondais tant d'espoir sur Céline... Elle était la dernière et j'espérais qu'elle ne m'abandonnerait pas. Un peu comme mon bâton de vieillesse... J'ai beau me raisonner, je ne m'habitue pas à l'idée de son départ. Missionnaire en Afrique, elle aussi... Comme ses frères. Je n'en reviens pas.

– Viens-t'en moucher des truites et tâche d'oublier, pour quelques jours. Ta fille peut changer d'idée. Rien n'est encore perdu. Aussi longtemps qu'elle n'est pas partie, elle est là...

– Tu ne la connais pas comme moi!

Dans l'auto, Lefrançois regardait le paysage.

Il se taisait et Barbeau respectait son silence.

Plus il songeait, essayant de se calmer, de comprendre et d'accepter,

plus cette idée lui revenait que personne n'avait plaisir à vivre près de lui. Ils fuyaient l'un après l'autre : sa femme, ses fils, sa fille. Comme il disait à Barbeau, il ne lui restait même pas un chien. Il n'y avait que Louise, qui devenait vieille, mais celle-là ne lui appartenait pas. Elle était de la famille ou presque, après tant d'années, mais l'argent dont il payait son dévouement la retenait plus que d'autres considérations. Elle partirait à son tour, à cause de l'âge, de la maladie, emportée par la mort, et ce serait le dernier abandon.

Il se voyait déjà, comme en son temps d'étudiant, obligé de se louer une chambre quelque part, de se loger dans un hôtel. Il redeviendrait un homme sans attaches, un errant. Son monde s'écroulait, dont les pierres ne se pourraient pas rassembler.

Jusqu'à Madeleine qui lui échappait à l'instant où il était possible de songer, avec elle, à un recommencement! Jeune, peut-être trop jeune, elle était quand même une femme selon son cœur. Il lui semblait, avec elle, qu'il n'eût pas hésité à affronter l'existence, le monde, la vieillesse au détour du chemin. Il l'avait chassée lui-même, comme répudiée, à l'heure où il devait se l'attacher.

C'est qu'il n'en pouvait plus d'une situation en marge du normal, et il devait à Madeleine de ne pas gâcher sa vie plus longtemps. Comme il était payé d'un geste noble et désintéressé! Quelle fatalité s'attachait à ses pas, qui ne lui voulait que des horions?

Plus il réfléchissait, plus il lui semblait qu'il ne méritait pas cela. Son passé n'était pas celui d'un vaurien. Il avait travaillé, surtout. Il avait eu des faiblesses, mais qui n'en a pas? Il avait de la fortune, dans l'ordre du matériel,

mais comme il était pauvre! À deux ou trois reprises, la pensée du suicide lui était venue, mais c'était là une tentation, comme celle du meurtre déguisé! Sa qualité d'honnête homme ne lui permettait pas de s'y arrêter. Il porterait son fardeau jusqu'au bout, plutôt que de commettre une lâcheté. Dût-il s'épuiser à la tâche.

Barbeau demanda :

- C'est la première fois que tu viens de ce côté?
- Oui.
- C'est ta faute, car je t'invite depuis des années.
- Tu sais que je ne me promène pas beaucoup...
- Ton impression?
- La même beauté que partout dans les Laurentides. Les mêmes montagnes, les mêmes lacs, les mêmes pans de rocher. C'est moins peuplé qu'au nord de Montréal, mais c'est moins sauvage qu'au nord des Trois-Rivières.
- Depuis cinq ou six ans, le tourisme s'insinue. C'est dommage! Je vois venir le jour où nous aurons la ville transplantée à la campagne, comme autour de Saint-Donat, Sainte-Agathe, Mont-Laurier.

Lefrançois n'écoutait que d'une oreille.

Il savait que l'autre parlait pour le tirer de sa rêverie, le voyant malheureux, tentant de l'arracher à lui-même.

Le soir tombait, les feuillages s'emplissaient d'ombres. Une à une, les maisons s'allumaient. À cause des courbes de la route, il devenait plus difficile de se diriger. Entre chien et loup, les phares éclairaient peu, et conduire sans eux n'allait pas sans une attention de chaque seconde.

- Nous arrivons, dit encore Barbeau.

- Combien de milles?
- Trois ou quatre.
- Fatigué?
- J’ai l’habitude et je sais le chemin par cœur. Mais je ne te promets point de ne pas m’accorder un fortifiant, une fois rendu!
- Moi non plus.
- Cela te remontera le moral.
- C’est ce que tu penses...

Comme il retombait dans son mutisme, Lefrançois eut soudain, à propos de rien, une pensée qui ne lui était jamais venue. Peut-être que ses fils étaient prêtres, parce qu’il ne l’avait pas été? Et Céline suivait dans leur sillage, pour faire bonne mesure! C’était là conclusion étrange, à laquelle il ne devait pas s’arrêter, mais il s’attarda quand même à l’examiner, la creuser, la retourner. Était-il possible qu’il n’eût pas répondu à l’appel, étant désigné?

Non, c’était trop idiot!

Il chassa l’idée, comme une guêpe qui harcèle, mais elle revenait avec insistance. Je suis nerveux, se dit-il. J’ai besoin de me reposer, de m’allonger et de dormir, des heures d’affilée, comme les tuberculeux au grand repos. Je suis à bout de nerfs. Ce n’est pas trois jours de détente qu’il me faut, mais trois mois. Avec ou sans Céline, il serait peut-être sage de prendre l’avion pour l’Afrique. Peut-être que je me déciderai. Si Barbeau voulait venir avec moi... Il faudra que je lui en parle.

La vision de l’Afrique lointaine lui ramena la figure de ses fils.

Puis il se rappela le mot de son oncle le curé, quand il revenait du collège l'Assomption après ses examens du baccalauréat : « J'avais cru que tu prendrais la soutane... »

Le vieillard n'insistait pas, mais le désappointement se lisait dans son visage. Il ne revenait pas sur le sujet. Il n'essayait pas de le pousser dans une direction plutôt qu'une autre. Il disait : j'avais cru... puis il n'en parlait plus.

S'il croyait, c'est qu'il avait ses raisons. Il ne les disait pas. Des indices ou des dispositions chez son neveu, qui indiquaient quelque aptitude? Lefrançois ne savait que penser.

Peut-être s'était-il trompé au départ, pour s'engager dans la mauvaise voie? Et c'est pourquoi les siens réparaient. Ils le remplaçaient. Ils ne s'en doutaient pas, mais ils assumaient les responsabilités qu'il fuyait à vingt ans.

Peut-être, mais quelle certitude aurait-il jamais?

Il ferma les yeux et Barbeau le crut assoupi. Du plus profond de son âme, il pria Dieu, père des hommes, de bénir les ouvriers qu'il lui avait donnés pour la moisson